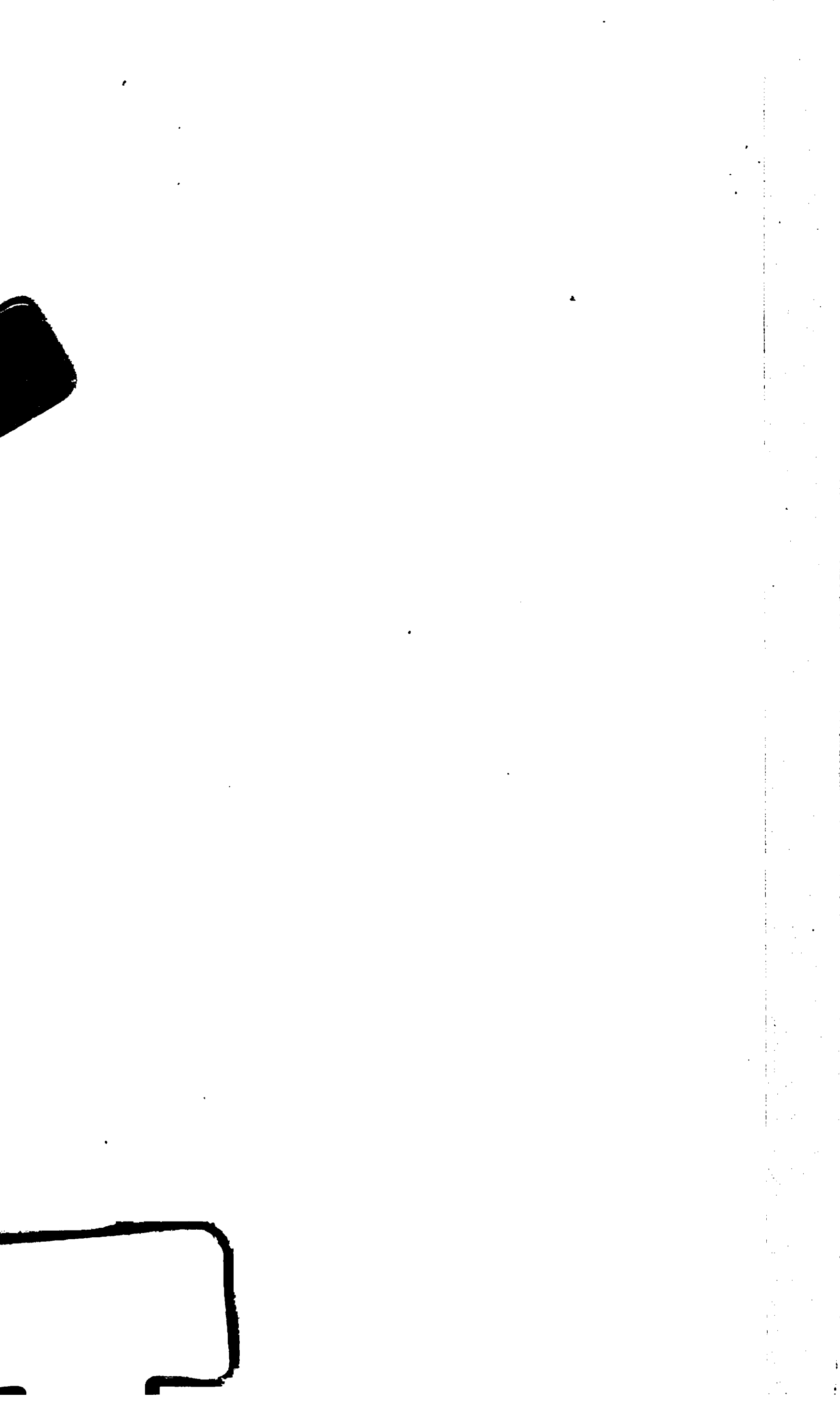




THEATRE
DE M. FAVARD,
OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opéra-Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piéce.



TOME NEUVIEME.

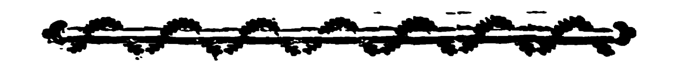


A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXXII.



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Tome neuvieme.

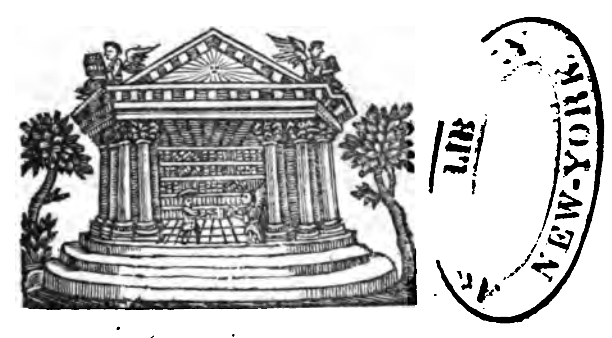
L'ANGLOIS A BORDEAUX;

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Par M. FAVART:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Lundi 14 Mars 1763.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A MONSEIGNEUR

LE DUC DE *PRASLIN*,

Pair de France, Commandeur des Ordres du Roi, Secrétaire d'État & Ministre des Affaires Etrangeres.

MONSEIGNEUR,

La Paix est votre ouvrage; par conséquent la Piece qui la célebre, vous appartient. Vous daignez, MONSEIGNEUR, en accepter l'hommage; c'est me récompenser de l'avoir faite.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, FAVART.

ACTEURS.

DARMANT,	M. Molé.
LA MARQUISE DE FLORICOURT, *Sœur de Darmant,*	Mlle. Dangeville
BRUMTON,	M. Belcourt.
CLARICE, *Fille de Brumton,*	Mlle. Hus.
SUDMER, *Ami de Brumton,*	Mr. Préville.
ROBINSON, *Valèt du Milord,*	M. Armand.
UN AUTRE VALET.	
UN BORDELOIS.	

La Scene est à Bordeaux dans la maison de Darmant.



L'ANGLOIS A BORDEAUX, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

DARMANT, LA MARQUISE DE FLORICOURT.

LA MARQUISE.

Je vous renonce pour mon frere.
Toujours pensif, rien ne vous rit !
Vos prisonniers Anglois vous ont gâté l'esprit ;
Vous n'êtes occupé que du soin de leur plaire ;
Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT.

Ma sœur, je suis piqué ; mais piqué jusqu'au vif ;
L'amitié du Mylord me seroit précieuse :
En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;
Mais sa fierté superbe & dédaigneuse
Rejette mes secours, s'indigne de mes soins,
Il aime mieux s'exposer aux besoins,
Rendre sa fille malheureuse :

Il croit ſon honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre ſervice,
Ne ſongeriez-vous point à ſa fille Clarice ?
Cette Angloiſe eſt charmante !

DARMANT.

Epargnez-moi, ma ſœur ;
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.
Si l'on me ſoupçonnoit... il eſt vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore :
L'amour dégraderoit la généroſité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir ?

DARMANT.

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble Famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets !
Brumton part de Dublin pour Londre, avec ſa fille ;
Il embarque avec lui ſes plus riches effets.
La Frégate que je commande,
Croiſant ſur les côtes d'Irlande,
Rencontre ſon vaiſſeau, l'atteint & le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'allarme,
Soutient notre abordage & montre avec éclat
L'activité d'un Chef & l'ardeur d'un ſoldat ;
Il fond ſur moi, me bleſſe & ma main le déſarme ;
Il veut braver la mort, je prends ſoins de ſes jours.
A l'Ennemi vaincu, l'honneur doit des ſecours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frere.

DARMANT.

Enfin, nous avons l'avantage,
Son vaiſſeau coule à fond, & l'on n'a que le tems
De ſauver ſur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes ſoins vigilans
De ces infortunés ſoulagent la miſere;
Mais Brumton ſe refuſe à mes empreſſemens.

LA MARQUISE.

Moi, j'aime aſſez ce caractere.
Il eſt bruſque... mais il eſt franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politeſſe,
Releve en lui l'air de nobleſſe
D'un homme qui ſoutient ſon rang.
Si ſon maintien eſt froid..... ſes yeux ont de la flamme;
Et je lui crois une belle ame.
Il n'a pas quarante ans cet homme?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez ſon ami.

DARMANT.

Mes ſoins ſont ſuperflus:
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penſer qu'il croit Philoſophique,
Sa haine contre les François,
Tout met une barriere entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briſer: oui vous pouvez m'en croire.
Pour vous, pour moi, pour notre gloire
Il reviendra de ſa prévention.
Il s'agit de l'honneur de notre Nation.

Nous verrons donc ce Philosophe ;
Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apostrophe.
Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT.

Plaisantez-vous ?

LA MARQUISE.

Moi ? point du tout, mon frere,
Et cela devient sérieux.
Allez, allez, laissez-moi faire.
Doutez-vous des talens que j'ai ?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule est souvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends justice ;
J'entreprends le Mylord, vous poursuivez Clarice :
Il est honteux pour vous, pour un François,
D'aimer sans espoir de succès ;
Cependant, obligez le Mylord en silence,
Et cherchez des moyens secrets.

DARMANT.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offense ;
Le valet Robinson est dans mes intérêts ;
Par son moyen, son Maître a touché quelques sommes
Sous le nom supposé d'un Patriote Anglois.

LA MARQUISE.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

DARMANT.

J'apperçois Robinson ; viens-çà.

SCENE II.

DARMANT, ROBINSON, LA MARQUISE.

ROBINSON.

Bon jour, Monsieur;
Bon jour, Madame. Ah! le bon frere
Que vous avez-là! le bon cœur!
Sans lui nous étions morts, j'espere.

DARMANT.

Paix! je t'ai défendu...

ROBINSON.

Quel François obligeant!
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent:
Il est notre unique ressource.
Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse,
En me disant: tiens, Robinson,
Prends, mon ami, prends sans façon.

DARMANT, *lui donnant de l'argent.*

Prends donc & te tais.

ROBINSON.

Oh! je n'ai garde de dire....

LA MARQUISE.

Que fait ton Maître?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT.

Et Clarice?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.

Penser, soupirer! pauvres gens!
C'est fort bien employer le tems.

ROBINSON.

Clarice s'amusoit à lire
Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris:
Tout en rêvant, s'est approché mon Maître:
Un ouvrage François! dit-il, d'un air surpris;
Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON.

» Occupez-vous de Lock,
» Ma fille; lisez Clark, Swift, Newton, Bolingbrok.
» Songez que vous êtes Angloise:
» Apprenez à penser.... Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaise,
Pour réfléchir plus à son aise,
En décidant que vous êtes des sots.

LA MARQUISE.

Cet homme est singulier.

ROBINSON.

C'est la vérité pure;
Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais quelquefois, Mylord t'a-t-il parlé de moi?

ROBINSON.

Toujours beaucoup; il dit, Madame...

LA MARQUISE.

Quoi?

ROBINSON.

Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'est grand dommage.

LA MARQUISE.

Bon !
Je conclus sur cela que mon esprit frivole
Va lui faire entendre raison.

DARMANT.

Que pense-t-il de la lettre de change ?

ROBINSON.

Il la croit véritable & n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle est bonne en effet ; c'est de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la somme, il m'envoye à l'instant.

DARMANT.

Vas donc chez mon Banquier ; mais que chacun ignore....

ROBINSON.

Ne craignez rien, j'ai fait passer encore
L'effet sous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre & son ami très-cher :
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce service,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer ?

ROBINSON.

Oui. Monsieur tout à la fois,
Au lieu d'une personne, en obligera trois,
Et Clarice sur-tout qui deviendra la femme...

DARMANT.

C'en est assez, va-t'en. (*A part.*) Quel coup fatal !

SCENE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

COMMENT ! vous travailliez au bonheur d'un Rival ?
Mais rien n'eſt ſi plaiſant.

DARMANT.

Raffermiſſez mon ame ;
Je crains de me trahir, & je dois réſiſter.
Je ſuis impétueux, je me laiſſe emporter ;
Et vous ſentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plûtôt, livrez-vous à l'eſpoir.
Quel eſt donc ce Sudmer, pour entrer en balance
Avec les agrémens que vous pouvez avoir ?
Vous méritez la préférence ;
Le don de plaire eſt votre lot,
L'excès de modeſtie eſt défaut à votre âge ;
Soyez plus confiant, plus François en un mot :
Faites ſentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'éleve eſt un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abbaiſſe eſt un ſot.

Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.
Feu mon mari, le Marquis Floricourt,
Qui passoit pour un agréable,
Me consultoit pour être aimable :
Je l'ai rendu l'homme du jour :
Ainsi par mes conseils....

DARMANT.

Souffrez que je m'en passe.
Tout ce que je demande est un profond secret.

LA MARQUISE.

Eh! bien, on se taira, Monsieur l'Amant discret;
Je vous livre à vous-même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grace.
Tout espoir m'est ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.



SCENE IV.

DARMANT, LA MARQUISE, CLARICE.

CLARICE.

MADAME, j'ai recours à vous.
Mon pere s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiette, l'ennuie.
Hélas ! rendez son sort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? très-volontiers.

DARMANT.

O Ciel ! que faut-il faire ?
Parlez.

CLARICE.

Je n'en sçais rien ; mais cependant j'espere.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend de la salle voisine,
Jouer au Clavecin un Concerto d'Indel,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine :
Il écoute, il admire, & vos savans accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre Musique Angloise excite ses transports :
Pour la premiere fois, je vois ici, Madame,
Le plaisir dans ses yeux & le jour dans son ame.

DARMANT.

Ma sœur, ma sœur, courez au Clavecin.

LA MARQUISE.

Monsieur Darmant, il n'est pas nécessaire :
Suivez votre projet ; pour moi, j'ai mon dessein.
Adieu. Qu'il est nigaud ! mais c'est pourtant mon frere.

SCENE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

RESTEZ, belle Clarice ; ah ! que vous m'êtes chere !

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, Monsieur ?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un si digne pere.
Je l'estime, je le révere.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Assurément ;
Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire ?

CLARICE.

Vos vœux ? je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah ! l'amour....

CLARICE, *fierement.*

Quoi, Monsieur ?

DARMANT, *se moderant.*

L'amour-propre blessé

Devrait gémir dans mon cœur offensé,
Des efforts impuissants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'observe pas.

CLARICE.

Est-il quelque mystere ?

DARMANT.

Quelque mystere ? Nullement ;
Mais je sais que Mylord me hait & me déteste.
Vous partagez ce cruel sentiment ?

CLARICE.

La haine ! ah ! c'est, je crois, le plus cruel tourment ;
Et mon cœur n'est point fait pour cet état funeste.
(*A part.*) Je devrais fuir l'amour également.
Monsieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injustes préventions
Qui divisent nos nations ?
J'honore la vertu partout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui, la vertu ; vous l'inspirez ;
Et votre pere aussi : c'est vous qui la parez ;
Vous la représentez affable & circonspecte ;
Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la respecte.
J'ai, pour servir l'État, recherché de l'emploi ;
Avec ardeur j'ai désiré la guerre ;

Vos

Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi;
Et c'est depuis que je vous voi,
Que la paix me paroît le bonheur de la Terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles si flatteuses.
C'est votre stile à tous. Votre premiere loi
Est de nous prodiguer des louanges trompeuses.
L'art dangereux de la séduction
Est le trait principal qui vous caractérise ;
Cet art que chez nous on méprise,
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :
Et cette fausseté que l'agrément déguise...

DARMANT.

Justement ; du Mylord voilà les préjugés ;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai couroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie,
Je voudrais que le trait ne portât point sur vous.

DARMANT.

Quoi ! vous m'excepteriez ?

CLARICE.

Non vraiment, je n'ai garde ;
Je voudrais seulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait douter ?
Peut-on n'être pas vrai, lorsque l'on vous regarde ?

CLARICE.

Ah ! vous reprenez le jargon !
De ce moment je vous laisse.

DARMANT.

Non, non!
Encore un seul instant demeurez, je vous prie.

CLARICE.

J'y consens ; mais surtout aucune flatterie.

DARMANT, *très-modérément.*

Eh ! bien, Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaisent.
(*Avec une froideur contrainte.*)
Il faut, à votre égard, que les désirs se taisent.
Vous leur imposez trop, & mon dessein n'est pc

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah ! Monsieur, je vous rends justice sur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raison, oui ; mais daignez m'entendre :
L'estime peut unir des esprits opposés.

CLARICE.

Oui ; mais quand deux pays sont aussi divisés,
Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

DARMANT, *avec modération ; mais cette modération se perdant par degrés, mene à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays different.

C'est la diversité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement;
Les loix sont des freins salutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque temperament;
Ce sont des regles nécessaires,
Pour que l'on puisse adopter librement
Des vertus même involontaires;
Mais ce qui tient au sentiment,
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage;
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire usage.
François, Anglois, Espagnol, Allemand
Vont audevant du nœud que le cœur leur dénote:
Ils sont tous confondus par ce lien charmant,
Et quand on est sensible, on est compatriote.
Malheur à ceux qui pensent autrement.
Une ame seche, une ame dure
Devrait rentrer dans le néant;
C'est aller contre l'ordre. Un être indifferent
Est une erreur de la Nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Il est bien vrai, Monsieur....

DARMANT, *plus vivement encore.*

Ah! Clarice!

CLARICE, *très-froidement.*

Il suffit:
Que voulez-vous prouver? Que voulez-vous entendre?

DARMANT.

Moi! j'ai trop de respect, je n'ai rien à prétendre.

CLARICE, *à part.*

Me ſerois-je trahie ?

DARMANT, *à part.*

O ciel ! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon pere.

DARMANT.

Ma préſence
Pourroit l'importuner, & je dois l'éviter.
Je craindrais d'impatienter
Un ſage, dont je veux gagner la confiance.

SCENE VI.

CLARICE, LE MYLORD.

LE MYLORD.

ON n'y ſaurait tenir : quel peuple ! quel pays !

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor, mon pere ?

LE MYLORD.

Je me ſens tranſporté d'une juſte colere ;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.
Chanteurs importuns ! doubles traitres !
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Inceſſamment, exprès, paſſer ſous mes fenêtres,
Pour me troubler dans mes ennuis.

Tous les jours des ſauts, des gambades,
Et tous les ſoirs des ſérénades.
Quand pourrai-je ſortir du cahos où je ſuis ?

CLARICE.

Les François ſont gais par uſage :
De votre ſombre humeur écartez le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la Diſcorde en cent climats divers,
De tant d'infortunés écraſe les aſiles,
Le François chante ; on ne voit dans ſes villes,
Que feſtins, jeux, bals & concerts.
Quel Dieu le fait jouir de ces deſtins tranquilles ?
Dans le ſein de la guerre, il goûte le repos ;
Sans peines, ſans beſoins & libre ſous un Maître,
Le François eſt heureux, & l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être auſſi.

LE MYLORD.

Ma fille, laiſſez-moi,
J'ai beſoin d'être ſeul.

CLARICE.

Toujours ſeul ! & pourquoi..

(*Le Mylord fait un ſigne de la main, & Clarice ſe retire.*)

SCENE VII.

LE MYLORD, *seul.*

JE me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son Roi,
Tout entier à l'honneur sa principale loi,
Fidéle à ses devoirs ; au plaisir son idole,
Des momens les plus chers il consacre l'emploi.

(Il s'assied, & après un moment de silence, il jette les yeux sur une pendule.)

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi ! l'art a décoré jusqu'à cette pendule !
On couronne de fleurs l'interprete du tems,
Qui divise nos jours, & marque nos instans !
Tandis que tristement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance :
Le François entraîné par de légers desirs,
Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.
O ciel ! est-il tourment plus rude ?

(Un Valet du Mylord entre avec des sacs.)

Qui vient encore ici troubler ma solitude ?
Quoi ! toujours ! ah ! c'est de l'argent.
Je le reçois dans un besoin urgent ;
Des secours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? sans doute, j'ai mon compte?

LE VALET.

Oui, Mylord.

LE MYLORD.

Relisons la Lettre de Sudmer.
O généreux Anglois, que tu me deviens cher!

(Il lit.)

» Mylord, vous devez avoir besoin d'argent » dans la situation où vous êtes; je vous envoye » une lettre de change de deux mille guinées. Je » compte trop sur votre amitié pour ne pas être » sûr que vous n'offenserez pas la mienne par un » refus. Mon bras est assez bien remis, je n'ai pas » encore la liberté d'écrire moi-même; ne me faites point de réponse, je m'embarque pour la » Caroline, nous nous verrons à mon retour. «

(Après avoir lû, il dit:)

Les bienfaits de Darmant pour moi sont une offense;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon sort est heureux! d'ici je vais sortir:
Oh! j'y mourrais d'impatience.
Porte ces sacs dans mon appartement;
Et dis à Robinson d'aller en diligence
Chercher un autre logement,
Pour vivre seuls dans l'ombre & le silence.

SCENE VIII.

LE MYLORD, ROBINSON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'Est penſer merveilleuſement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paroiſſez ſurpris, Monſieur ?

LE MYLORD, *froidement*.

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un ſingulier être.
Quoi ! depuis un mois environ
Que vous logez dans la maiſon....

LE MYLORD.

C'eſt à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître !
Quatre ou cinq fois, je vous ai vû paroître :
Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots
Encor placés mal à propos.

LE MYLORD.

J'en ai trop dit, Madame, & votre caractère
S'accorde mal, ſans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il se pourroit très-bien ;
Mais pour se rapprocher, se convenir, se plaire,
Fort souvent, il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable,
Et vous vous efforcez pour être insoutenable !
Oh ! je vous entreprends... mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient, je suis femme & Françoise.

LE MYLORD, *regardant la Marquise avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Causons, Mylord, ne vous déplaise.

LE MYLORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me répondrez, si vous pouvez.
(*Retenant le Mylord qui veut s'en aller.*)
Tout doux !

LE MYLORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, tout à votre aise ;
On ne se gêne point chez nous.

En qualité d'homme qui pense,
Je ne crois pourtant pas que Monsieur se dispense
D'éclairer ma raison, mon cœur & mon esprit :
Vous êtes Philosophe, à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu votre science.

LE MYLORD.

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE.

Ah! quelle inconséquence!
En vain le Sage réfléchit,
Si la Société n'en tire aucun profit;
On doit la cultiver pour elle, pour soi-même.
——— Eh! laissez-là vos songes creux ;
La meilleure morale est de se rendre heureux.
On ne peut l'être seul avec votre systême.
Mon instinct me le dit, & mon cœur encor mieux.
La chaîne des besoins rapproche tous les hommes,
Le lien du plaisir les unit encor plus.
Ces nœuds si doux pour vous sont-ils rompus?
Pour être heureux, soyez ce que nous sommes.

LE MYLORD.

O ciel! à des travers on me verroit soumis!
Madame, excusez-moi; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE.

Eh! oui, de tout mon cœur j'excuse;
Ne nous ménagez pas, Monsieur, cela m'amuse.

LE MYLORD.

J'en suis charmé, Madame, & selon votre avis
Je dois me réformer, devenir sociable,
Renoncer au bon sens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à se rendre amusant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaisant ?
Connaissez mieux l'Anglois, Madame ; son génie
Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.
Le moindre Citoyen, attentif à ses droits,
Voit les papiers publics, & régit l'Angleterre ;
Du Parlement compte les voix,
Juge de l'équité des Loix,
Prononce librement sur la paix ou la guerre,
Pese les intérêts des Rois,
Et, du fond d'un caffé, leur mesure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois :
Trop au-dessus de nous sont ces graves emplois ;
Libres de tout soin inutile,
Nos heureux Citoyens respirent le repos :
La surface des mers voit agiter ses flots ;
Mais la profonde arène est constante & tranquille.
Jouissez comme nous.

LE MYLORD.

Mais d'un si doux loisir
Quel est le fruit ?

LA MARQUISE.

Le plaisir.

LE MYLORD.

Le plaisir !

J'entends, & si je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatiguant
D'un joli petit-maître, & d'un fat élégant.
Ah! lorsque de penser on a pris l'habitude....

LA MARQUISE.

On est sot avec art, maussade avec étude.

LE MYLORD.

Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien, moi.

LE MYLORD.

La bonne conséquence.

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très ample,
Nous avons mille originaux.
Je pourois vous citer ... moi, Monsieur, par exemple....

LE MYLORD.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi;
Mais, tout consideré, quel est le ridicule?
Sous des traits différens dans le monde il circule;
Mais, au fond, quel est-il? une convention,
Un phantôme idéal, une prévention;
Il n'éxista jamais aux yeux d'un homme sage:

Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'usage :
L'usage est pour les mœurs, les habits, le langage;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme est homme partout : si la vertu l'enflamme,
C'est mon héros, je laisse les dehors.
Quoi ! toujours notre esprit fantasque
Ne jugera jamais l'homme que sur le masque !
Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.
Pourquoi s'attacher à des riens ?
Eh ! oui, des riens, des miseres, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur;
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige,
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.

LE MYLORD.

Comment ! vous êtes Philosophe !

LA MARQUISE, *gaiment.*

Moi ! je ne connois point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connoître, ils sont trop ennuyeux;
Je cherche à m'amuser, cela me convient mieux.

LE MYLORD, *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amusement !

LA MARQUISE.

Oui, Mylord hypocondre;
Je pourrois censurer les usages de Londre,
Comme vous attaquez nos goûts;
Mais je ris simplement & de vous & de nous.
Que les Anglois soient tristes, misanthropes,

Toujours avec nous contraſtés ;
Cela ne me fait rien ; leurs ſombres envéloppes
N'offuſquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.
Ils ſont francs, généreux, braves ; je les eſtime.

LE MYLORD, *avec chaleur.*

Quoi ! Vous eſtimez les Anglois ?

LA MARQUISE.

Aſſurément ! ils ont une ame magnanime,
De l'honneur, des vertus, & je ſais d'eux des traits.

LE MYLORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*

Bon, ſon humeur s'appaiſe.

LE MYLORD.

Comment donc, vous penſez ?

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? Je n'en ſais rien.

LE MYLORD.

Ah ! vous me ſéduiriez ſi vous étiez Anglaiſe.
Je goûte dans votre entretien....

LA MARQUISE.

Je ne veux point penſer, Monſieur, c'eſt un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'eſprit, du cœur,
De l'ame, dans l'inſtant, en vous laiſſant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.

LE MYLORD, *prenant la main de la Marquiſe.*

Vous en avez, Madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE.

Que faites-vous ? (*A part.*) Il eſt déconcerté.

LE MYLORD, *à part.*

Je demeure interdit ; je crois, en vérité,
Que mon cœur malgré moi...

LA MARQUISE, *à part.*

Cet eſſai m'encourage.
(*Haut.*) Mais je m'arrête ici, je penſe qu'il eſt tard.

LE MYLORD, *l'arrêtant.*

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Excuſez, on m'attend autre part ;
Pour arranger un ballet agréable ;
C'eſt pour ce ſoir qu'on doit le préparer.
Vous ſeriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD.

Vous vous moquez, je penſe, ou c'eſt mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuſer quand vous pouvez en être ?
Ceſſez de chercher des raiſons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous penſez, & nous jouiſſons.
Laiſſez-là, croyez-moi, votre Philoſophie.
Elle donne le ſpleene, elle endurcit les cœurs ;
Notre gaité, que vous nommez folie,
Nuance notre eſprit de riantes couleurs,
Par un charme qui ſe varie ;

Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MYLORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCENE IX.

LE MYLORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

Marquise, eh! donc, nous allons répéter?

LE MYLORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé Mylord est des nôtres.

LA

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MYLORD.

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MYLORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MYLORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

(*Bas au Mylord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous deshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCENE X.

LE MYLORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Rendez-vous digne de mes soins.
Une heure ou deux je veux bien faire treve;
Après cela, je vous enleve.

Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort ;
Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.
Si nous extravaguons, le plaisir nous excuse :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuse.

SCENE XI.

LE MYLORD, *seul.*

M'EN voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur ;
Car malgré son inconséquence,
Je m'apperçois qu'elle a bon cœur,
Et sans qu'elle y songe, elle pense.
Oui, je la jugeois mal, & je sens mon erreur.
Allons, allons, Mylord, il faut que tu t'appaises ;
Fais effort sur toi-même, & pardonne aux Françoises.
On peut s'y faire... Ah ! j'apperçois Darmant,
Et sa présence est un tourment.



SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT.

MYLORD, je vous annonce une heureuse nouvelle.
C'est votre intérêt seul...

LE MYLORD.

Abrégeons. Quelle est-elle ?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des prisonniers Anglois
Pour pareil nombre de François ;
Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;
J'ai tant sollicité...

LE MYLORD.

Vous en ai-je prié ?

DARMANT.

Je cherche à vous servir.

LE MYLORD, *à part.*

Cet homme est bien étrange !

DARMANT.

Quoi ! mon empressement....

LE MYLORD.

M'a trop humilié :
Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même.
M'obliger malgré moi !

DARMANT.

Quoi ! toujours dans l'extrême,
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs !

LE MYLORD.

J'ai fait des dépêches pour Londre :
Si la fortune à mes vœux peut répondre,
Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs ;
Je reste en attendant.

DARMANT, *à part.*

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vû partir.
(*Haut.*)
Ma maison est à vous.

LE MYLORD, *avec un soupir étouffé.*

Non, non ; j'en dois sortir.

DARMANT.

Pourquoi chercher un autre asile ?
Qui pourroit ici vous troubler ?
A-t-on manqué d'égards ?...

LE MYLORD.

C'est trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas justice.
(*A part.*)
Auroit-il soupçonné mon amour pour Clarice ?
(*Haut.*)
Quelque nouveau sujet excite votre aigreur ?
Ah ! je sçais ce que c'est ; vous avez vû ma sœur.
Ses airs évaporés & sa tête légere....

LE MYLORD.

(*A part.*) Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD.

A quoi bon votre sœur? Je l'excuse aisément;
Elle est d'un sexe...

DARMANT.

Oui, mais son caractère...

LE MYLORD.

M'en suis-je plaint?

DARMANT.

Non; poliment...

LE MYLORD.

Je ne suis point poli.

DARMANT.

Sachez que son système
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, Monsieur, journellement
Vous seriez obsedé.

LE MYLORD.

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expressément
De vous revoir.

LE MYLORD, *à part.*

Ah! quel acharnement!

DARMANT.

Je cours pour l'avertir...

LE MYLORD.

Il n'eſt pas néceſſaire.

DARMANT.

Mais je dois réprimer l'indiſcrette chaleur....

LE MYLORD.

Je ſais ce que j'en penſe, il ſuffit; ſerviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laiſſe.
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié;
Mais je n'eſpere plus que votre haine ceſſe:
Du moins un peu d'eſtime, & je ſuis trop payé.

LE MYLORD.

Eh! malgré moi, Monſieur, vous avez mon eſtime.
Je ſuis votre ennemi, mais ſans vous mépriſer.
Je ne ſuis point injuſte, & ne puis refuſer
Ce qui me paroit légitime.
Mais pour mon amitié, ne l'eſperez jamais.
Dans ces tems de diſcorde, entre Anglois & François,
Toute liaiſon eſt un crime:
De ſa patrie on doit prendre l'eſprit;
Qui s'en écarte, la trahit.

DARMANT.

Imitez donc votre patrie;
Et des préventions dont votre ame eſt nourrie,
Connoiſſez enfin les erreurs.
Nous allons voir ceſſer les fléaux de la guerre.
La paix doit réunir la France & l'Angleterre,
Et nous allons bientôt joüir de ſes douceurs.

LE MYLORD.

La paix! la paix! quelle chimere!
On ne peut jamais l'eſperer.
Des intérêts puiſſans doivent nous ſéparer.

SCENE XIII.

LE MYLORD, UN VALET.

UN VALET.

MYLORD, un Anglois vous demande.

LE MYLORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, & promptement.

SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaiment & avec vivacité.*

VIVE, vive, Mylord ! ah ! quel heureux moment !
Je vous retrouve & ma joie est si grande...

LE MYLORD.

C'est vous, mon cher Sudmer !

SUDMER

C'est moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer ! ah ! quel évenement !

SUDMER, *considerant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.
C'est vous, voilà vos traits ; je rends grace au hazard.
Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD.

D'où vient donc cet écart ?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.
(*A Darmant.*)
Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je suis assez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée....

SUDMER.

Aucune ?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point ; & j'y crois encore être.

LE MYLORD.

(*A part.*) Cet accueil n'est pas de mon goût.
(*Darmant veut se retirer.*)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence...

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cedez à mon instance,
Et songez que mes sentimens...
(*Au Mylord, en lui montrant Darmant.*)
C'est un homme des plus charmans,
C'est un homme d'espece unique.

LE MYLORD.

Charmant! charmant! parbleu, pour des êtres pensans,
Voilà, sans doute, un beau panégyrique!

SUDMER.

Qu'entendez-vous?

LE MYLORD.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.
Un homme n'est jamais charmant en bonne part,
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard....

SUDMER.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.
(*A Darmant.*)
Remettez-vous aussi mes traits;
Rappellez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeates pour moi la fortune ennemie.
(*Montrant son cœur.*)
Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre;
C'est par vos procédés que vous m'avez lié.
Je m'en souviens, vous l'avez oublié:

Nous faiſons notre change en cela l'un & l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, Monſieur.

SUDMER.

Moi, point du tout ; moi, jamais me méprendre
Quand la reconnoiſſance en moi ſe fait entendre
Et m'offre mon libérateur.
Le ſentiment me donne des lumieres ;
Pour reconnoître un bienfaiteur,
Les yeux ne ſont point néceſſaires :
Je ſuis toujours averti par mon cœur.

DARMANT.

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MYLORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en inſtruire.
Nous devons publier les belles actions :
Je montois un vaiſſeau de trente-huit canons,
Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup :
J'étois prêt à faire naufrage,
Et les François avoient de quoi faire un beau coup.
Auſſi, Monſieur, en homme ſage,
Lorſque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très-grand avantage;
Et nous voyant démâtés, déſarmés,
» Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage;
» Mais, pour en profiter, je ſuis trop généreux;
» On n'eſt plus ennemi lorſqu'on eſt malheureux.

Bref, il me ſoulagea, m'obligea de ſa bourſe,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de ſon cœur, couloient comme une
ſource.
Peut-on trop admirer ſa générosité ?

LE MYLORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte ſa récompenſe ;
On agit pour ſoi-même en agiſſant ainſi.
(*Bas à Sudmer.*)
Je ſuis forcé de l'admirer auſſi :
Mais ſans tirer à conſéquence.

DARMANT.

Jugez la Nation avec plus d'équité.
Comme François, mon premier appanage
Conſiſte dans l'humanité.
Mes ennemis ſont-ils dans la proſperité :
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adverſité :
Ils ſont hommes, je les ſoulage.

SUDMER.

Eh ! c'eſt ainſi qu'on penſe avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome & Carthage :
Soyons humains ; voilà le principal.

LE MYLORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

SUDMER.

Je ſuis plus ; je ſuis homme.
Qu'avez-vous contre lui ? Cette froideur m'aſ-
ſomme :
Eſclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.

N'admettez plus des maximes contraires ;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui ſont vos freres.
J'ai déteſté toujours un préjugé fatal.
Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre,
Il faut ſe déchirer, & ſe faire la guerre !
Tendons tous au bien général.
Crois-moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde.
Je ne connois ſur la machine ronde
Rien que deux peuples differens ;
Savoir, les hommes bons & les hommes méchans.
Je trouve partout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens ;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les Sauvages même : allons, ſoyons unis ;
Embraſſons-nous comme trois bons amis.
(*A Darmant.*)
Vous ſerez de ma nôce, au moins ?

DARMANT.

Quoi ?

SUDMER.

Je l'exige.
Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, & qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

DARMANT.

Moi, je partage votre ſort.

SUDMER.

Point de partage, je vous prie,
Surtout ſi la fille eſt jolie.

DARMANT.

Je respecte les nœuds dont vous serez unis.

LE MYLORD.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute, sentira le prix;
Je vais, sans tarder d'avantage,
La préparer, en des instans si doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCENE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER.

Vous connoissez l'objet qu'on me destine?
Hein? Mais, mon cher François, qu'est-ce qui vous chagrine?
Morbleu! seriez-vous mon rival?
Comment? Cela m'est bien égal;
Mais je veux savoir tout à l'heure...

DARMANT.

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monsieur, quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre.

Clarice est adorable, & je pourrois l'aimer,
Sans que vous eussiez à vous plaindre.
(*A part.*) Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant je remarque un trouble.
Hein? Parlez, hein? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en est assez. Adieu, Monsieur.
Jouissez de votre bonheur,
Et de mes sentimens n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur:
Je ne vous dis rien d'avantage.

SCENE XVI.

SUDMER, *seul.*

C'Est parler fierement; je prétends découvrir...
J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
Ah! j'apperçois Mylord, & sans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé: je la trouve fort belle,
Belle certainement!

SCENE XVII.

LE MYLORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER.

BON JOUR, Mademoiselle.
Je suis Sudmer pour vous servir,
Et je viens remplir votre attente;
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouserai;
Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai:
(*Au Mylord.*)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monsieur.

SUDMER.

Reste à savoir si je vous conviendrai.
M'aimerez-vous aussi?

CLARICE.

Mais, Monsieur, je l'espere.
Les volontés du Mylord sont des loix.
La générosité de votre caractère,
Vos nobles procédés font honneur à son choix;
Et les vertus, sur mon cœur, ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorsque de la raison on écoute la voix,
On estime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh! je suis votre serviteur.

En attendant ! c'eſt bon pour qui pourroit attendre.
Mylord, je ſuis preſſé ; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un inſtant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur ;
C'eſt un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :
Cela ne ſuffit pas ; je crois qu'elle eſt fort ſage :
Mais il ſe peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas, je ſaurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon ! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD.

Darmant !

SUDMER.

Elle rougit, & je vois clairement. . . .
N'eſt-il pas vrai, chere future ?
Il ſe pourroit par aventure. . . .
Hein ?

LE MYLORD.

Sudmer, de pareils ſoupçons. . . .

SUDMER.

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes raiſons.

LE MYLORD.

Mais Darmant eſt François, & ma fille eſt Angloiſe ;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conſéquence mauvaiſe ;
Les

Les François ont toujours l'art de se faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus est encor, fort estimables;
Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MYLORD.

Je sais comme ma fille pense,
Je réponds de son cœur : oui, la reconnoissance
Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux secours....

SUDMER.

Je ne vous entends point, & je n'ai de mes jours...

LE MYLORD.

Vous-même m'écrivez?

SUDMER.

Point de plaisanterie.

LE MYLORD.

Moi, plaisanter!

SUDMER.

Vous êtes fou, Mylord,
C'est depuis quelques jours que je sais votre sort.

LE MYLORD.

Mais cependant la chose est sûre,
Et votre lettre que voici;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci?
Ce n'est point là mon écriture.

LE MYLORD.

Je le ſais bien ; mais votre bras caſſé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras caſſé.

LE MYLORD.

Qu'entends-je ?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas ſenſé.

LE MYLORD.

Mais liſez-donc, liſez. (*A part.*) Sa tête ſe dérange.

CLARICE.

Aſſurément, je l'ai déjà penſé.

SUDMER.

Je ſuis dans un courroux extrême.
Comment ! quelqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurois pû faire moi-même ?
Morbleu ! c'eſt une trahiſon
Dont je prétends avoir raiſon.
Et vous avez reçu la ſomme ?...

LE MYLORD.

Oui, d'un banquier.

SUDMER.

Nommé ?

LE MYLORD.

Monſieur Argant.

SUDMER.

Il loge ?

LE MYLORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme ;
J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'inſtant.

SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE.

LE MYLORD.

Tout cela me paroît étrange !
D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus ?
Ce n'est pas de Sudmer ! je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en secret.
Tel est l'Anglois, il cache le bienfait ;
Exactement j'en conserve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait ;
Pour un homme d'honneur, c'est le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoissance,
Et payer un service est une jouissance.
Je ferai tant que nous serons au fait.
Ah ! çà, venons à vous, ma fille :
Sudmer, par ses grands biens, releve ma famille ;
Il vous fait un état certain ;
Vous ne répugnez pas à lui donner la main ?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous soupirez, Clarice.

CLARICE.

Oui, mon pere, il eſt vrai.

LE MYLORD.

Parlez ſans artifice,
Parlez avec ſincerité.
Ne diſſimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable ?
Je ne ſais point trahir la vérité,
Et qui diſſimule eſt coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher
Aux yeux indulgens de mon pere.
Eſt-il quelque ſecret, eſt-il quelque myſtere
Que dans ſon ſein je ne puiſſe épancher ?

LE MYLORD.

A mes deſſeins vous verrois-je contraire ?

CLARICE.

Non, je veux me ſoumettre à votre volonté :
En Angleterre un cœur n'eſt point eſclave ;
Le pouvoir paternel eſt chez nous limité.
Mais ne ſoupçonnez pas que jamais je le brave.
Périſſe cette liberté
Qui des parens détruit l'autorité.
Ah ! je le ſens, un pere eſt toujours pere.
Sur des enfans bien nés il conſerve ſes droits.
Quand le devoir en nous grave ſon caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte ſi chere.
En vain la liberté veut élever ſa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure ;
La loi nous émancipe, & jamais la Nature.

LE MYLORD.

Vous penſez bien ; mais, dites-moi,

Où nous conduit cet étalage ?
Sudmer, vous déplait-il ?

CLARICE.

Non, mon pere, mais...

LE MYLORD.

Quoi ?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MYLORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD.

Expliquez ce langage ;
Epouser celui-ci, pour aimer celui-là !
Vous vous formez, ma fille, & j'apperçois déjà
Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.
S'il vous plait, rien de tout cela.
Quel est le nom du personnage ?...
Dites-le moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'est soumis.
Les vertus d'un François.....

LE MYLORD.

Un de nos ennemis !

CLARICE.

Il ne l'est point ; c'est Darmant, c'est lui-même.

LE MYLORD.

Qu'ai-je entendu ? Ma surprise est extrême.
Je vois quel est le but de ses empressemens.

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensans.
Rien ne m'a jusqu'ici fait connoitre qu'il m'aime :
L'estime, le respect sont les seuls sentimens
Qu'il ait osé faire paroître.
Rien aussi de ma part n'a pû faire connoître
Le trouble secret de mes sens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh ! bien, puisque je suis le maître,
Vous aimerez Sudmer, & je l'ai décidé.
Songez-y bien ; j'ai commandé.

SCENE XIX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER.

Ma foi ! moi n'y puis rien comprendre
J'ai vû votre banquier, votre donneur d'argent ;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.

Mais il bat la campagne, & n'a pû rien m'apprendre.
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet Anglois je serois éclairci.

LE MYLORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MYLORD.

Robinson !

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON.

Mylord !

LE MYLORD.

Viens ici.
Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :
Ne cache point la vérité ;
Tu sais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Mylord, c'est d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer ?

ROBINSON

Oui, la chose est claire,

SUDMER.

De moi, Maraud, de moi !

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie ;
C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.
Comment vous portez-vous ?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie ?
Coquin ! j'ai donc le bras cassé ?
Oh ! je te ferai voir...

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.
Quoi ! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien placé....

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh ! bien, c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom ?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

LE MYLORD.

De ce complot, le traitre eſt de moitié !
Déclare vîte, ou je t'aſſomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD.

Comment ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fait.
De tems en tems, je reçois quelque ſomme
Pour m'engager à garder le ſecret.

LE MYLORD.

Ah ! tu connois donc ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fort honnête homme,
Qui veut vous obliger, & ſans être connu.
Vous ſavez bien, Mylord, que je ſuis ingénu.
Il m'a ſéduit, & pour lui plaire,
Robinſon eſt fourbe & fauſſaire.
Oui, c'eſt de moi que vient toute l'invention ;
Mais c'étoit, je proteſte, à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot, quel eſt-il ?

ROBINSON.

Eh ! bien, c'eſt, c'eſt... notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant !

CLARICE.

Darmant !

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprens rien à cela !
En vérité, son procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinson.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.



SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec transport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans se connoître on se salue,
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donne un air plus frais ;
D'un coloris si doux la teinte vive & pure

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprens rien à cela !
En vérité, son procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinson.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.



SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec transport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans se connoître on se salue,
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donnne un air plus frais ;
D'un coloris si doux la teinte vive & pure

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprens rien à cela !
En vérité, son procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinson.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.



SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec transport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans se connoître on se salue,
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donnne un air plus frais ;
D'un coloris si doux la teinte vive & pure

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprens rien à cela !
En vérité, son procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinson.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.



SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec transport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans se connoître on se salue,
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donnne un air plus frais ;
D'un coloris si doux la teinte vive & pure

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprens rien à cela !
En vérité, son procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinson.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.



SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec transport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans se connoître on se salue,
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donnne un air plus frais ;
D'un coloris si doux la teinte vive & pure

Partout imprime ses attraits ;
C'est le bonheur qui fournit la peinture.
Et le plaisir de l'âme embellit les plus laids.
La Marchande dans sa boutique
Etale ses colifichets,
Répéte à tout moment, la Paix, la Paix, la Paix !
De Messieurs les Anglois j'aurai donc la pratique :
Et sa petite fille, avec un air comique,
Dit : ah ! Maman, comment c'est-il fait, un Anglois ?
On rencontre plus loin des chansonniers bien ivres,
Raclant du violon & braillant des couplets,
Bons, excellens, quoique mauvais,
Et qui surpassent de gros Livres,
Parce que le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres François,
Notre plus grand plaisir est d'adorer nos Maîtres ;
C'est l'Amour qui prend soin d'éclairer nos fenêtres.
Le sentiment, voilà notre premiere loi :
Eh ! qui l'éprouve plus que moi ?
Je danserai la nuit entiere :
Je donnerai le ton, & serai la premiere
A bien crier, vive le Roi !

LE MYLORD.

Vous m'enchantez, Madame la Marquise :
De mon esprit chagrin vous changez la couleur ;
Je sens que la gaité, qui vous caractérise,
Ne peut se rencontrer qu'avec un très-bon cœur.
Darmant, nos Nations sont reconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ;

Et l'amitié ſurmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maiſons ſoient liées.

DARMANT.

Ah ! Mylord, je vous ſuis attaché pour jamais.

LE MYLORD.

Ces ſecours détournés qu'avec tant de nobleſſe
Vous m'avez ſû fournir par des moyens ſecrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicateſſe,
Je les acquitterai bientôt grace à la Paix :
Mais mon cœur en paîra toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la Famille.

LE MYLORD.

Monſieur, pour vous marquer combien vous m'ê-
tes cher,
Vous ſignerez le contrat de ma Fille,
Que, dès ce ſoir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frere eſt bien ſenſible.

DARMANT, *à part.*

O Ciel !

LE MYLORD.

Darmant ſoupire, & la Marquiſe rit !
Mais cela n'eſt pourtant ni triſte, ni riſible.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt que mon cher frere eſt ſot, ſans con-
tredit :
Je m'y connois ; tenez, admirez la ſtatue !

DARMANT, *à part.*

Ma sœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est amoureux de votre Prétendue ;
Mais grave soupirant, discret, silencieux,
Le respect a toujours étouffé sa parole,
Et tristement comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

SUDMER.

Mylord, je pourrois faire une grande sottise
D'épouser votre fille : elle est fort à ma guise ;
Mais, Monsieur, pourroit bien être à la sienne aussi
Un petit peu, n'est-ce pas ? Hein ? Je pense,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a sçu saisir l'occasion
D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon :
Si je deviens le mari de Clarice :
Il est homme, peut-être, à rendre encor service :
Je suis accoutumé d'être son prête-nom.

LE MYLORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah ! mon pere.

DARMANT.

Ah ! Monsieur, en cet heureux instant,
Que j'ai de graces à vous rendre !
Je suis de l'Univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance eſt fort bien aſſortie.

DARMANT.

Ma ſœur, en même-tems, devroit
Conſentir à vous être unie;
Ce double hymen ne laiſſeroit
Aucun ſoupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrois que Mylord ne fut triſte & jaloux.

LE MYLORD.

La propoſition, il eſt vrai, m'intimide;
Mais cependant, Madame, croyez-vous
Qu'une Françoiſe, ayant l'eſprit vif & rapide,
Puiſſe y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractere aſſez ſolide
Pour faire conſtamment le bonheur d'un époux?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faiſant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable & vertueuſe,
Ait aſſez de douceur, de liant dans l'eſprit
Pour la rendre conſtante en la rendant heureuſe;
Pour qu'elle s'applaudiſſe, enfin, d'être avec lui?
On ne peut guère avoir une femme fidelle,
Qu'en attirant l'amuſement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MYLORD.

Marquiſe, courons-en les riſques l'un & l'autre;
Vous verrez un amant dans un époux ſoumis,
Et quand la Paix confond ma Patrie & la vôtre,
Tous mes préjugés ſont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonſtance,
Me ſoulager du poids de la reconnoiſſance:
Je ſens que je ſuis vieux, je me vois de grands biens;
Je n'ai point d'héritier, ſoyez tous deux les miens...
Point de remercimens, ce ſeroit une offenſe.
Si je vous ſçais heureux, mes amis, c'eſt aſſez:
C'eſt vous, c'eſt vous qui me récompenſez;
Mais j'entends retentir les cris de l'allegreſſe:
Courons tous: le plaiſir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE.

Mylord, j'en pleure de tendreſſe;
Le courage & l'honneur rapprochent les pays;
Et deux Peuples égaux en vertus, en lumieres,
De leurs diviſions renverſent les barrieres,
Pour demeurer toujours amis.



DIVERTISSEMENT.
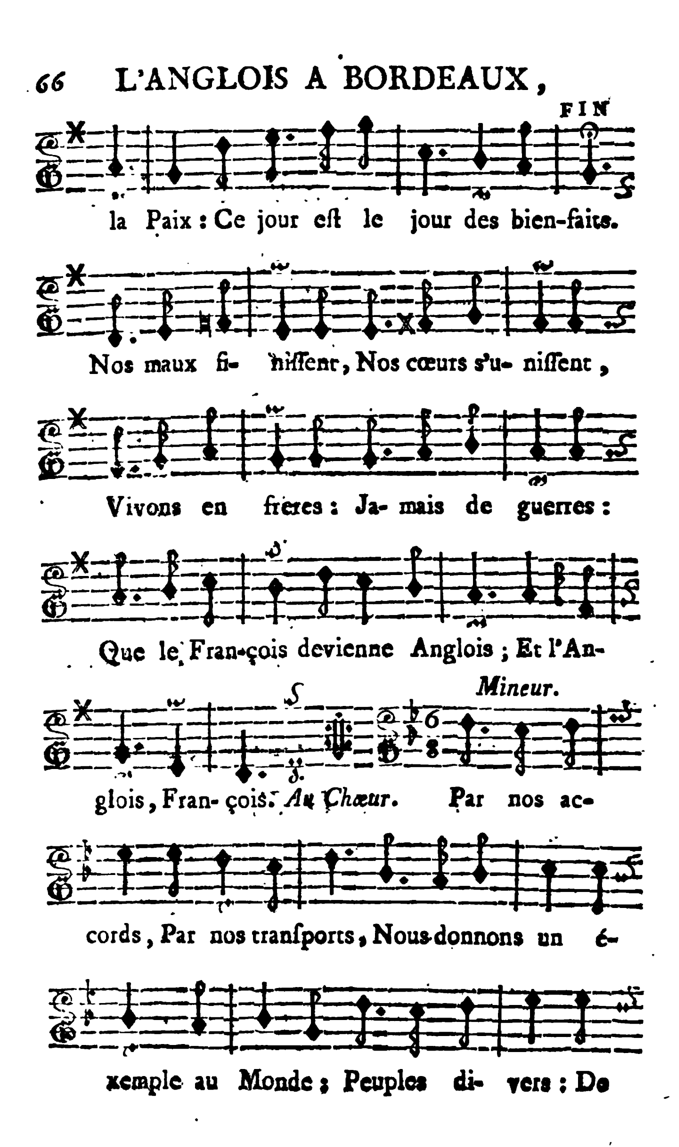
DIVERTISSEMENT.
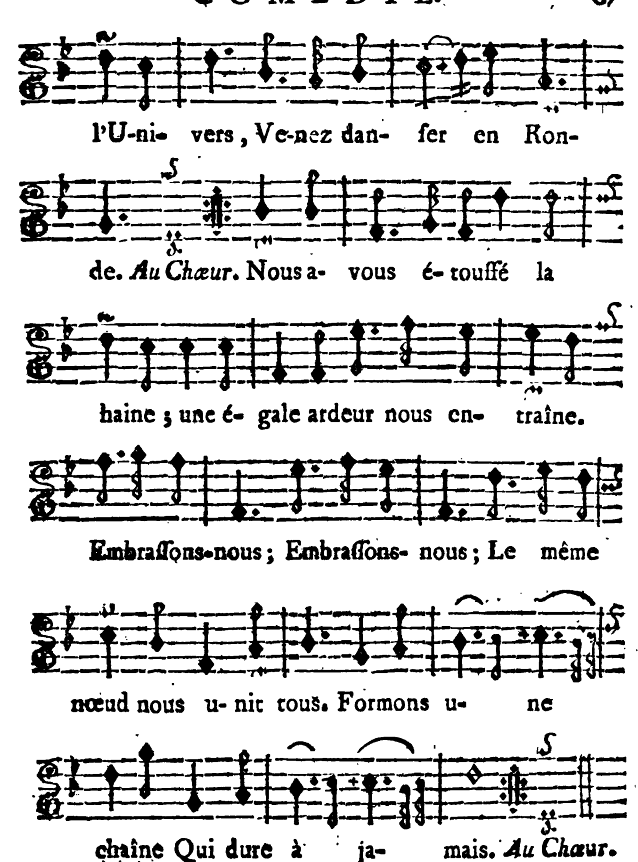
ON entend une Symphonie & des acclamations qui annoncent une Fête publique.

Le Théâtre représente la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaisseaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des Peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois, François, Espagnols, Cantabres, Portugais, &c. caractérisés par des habits Pittoresques, composent diverses danses variées à la mode de leur pays, au bruit des salves d'Artillerie. On chante; toutes les Nations s'embrassent; la Fête se termine par un Ballet général.
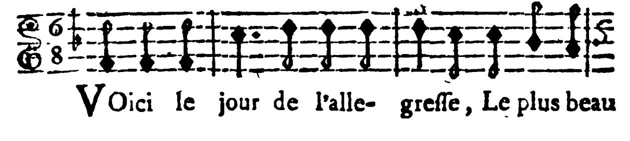
RONDE.



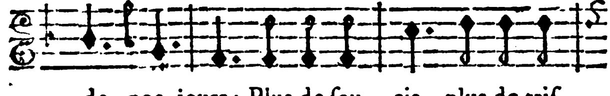

FIN
la Paix : Ce jour est le jour des bien-faits.
Nos maux fi- nissent, Nos cœurs s'u- nissent,
Vivons en freres : Ja- mais de guerres :
Que le François devienne Anglois ; Et l'An-
Mineur.
glois, Fran- çois. Au Chœur. Par nos ac-
cords, Par nos transports, Nous donnons un é-
xemple au Monde ; Peuples di- vers : De


l'U-ni- vers, Ve-nez dan- ser en Ron-
de. *Au Chœur.* Nous a- vous é- touffé la
haine ; une é- gale ardeur nous en- traîne.
Embrassons-nous ; Embrassons- nous ; Le même
nœud nous u- nit tous. Formons u- ne
chaîne Qui dure à ja- mais. *Au Chœur.*
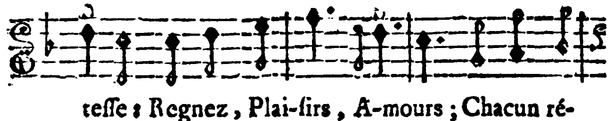
VAUDEVILLE.



VOici le jour de l'alle- gresse, Le plus beau
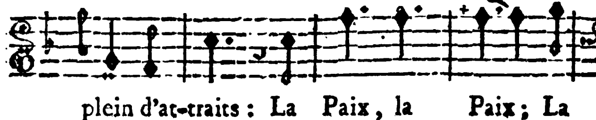


de nos jours ; Plus de sou- cis, plus de trif-



tesse : Regnez, Plai-sirs, A-mours ; Chacun ré-



pete a-vec i- vresse Ce mot si cher, si



plein d'at-traits : La Paix, la Paix ; La



Paix, la Paix.

Gens à Manteau, Gens de Finance,
Nous gémissons pour vous;
Nos Officiers par leur présence
Vont vous éloigner tous:
Le mal n'est pas si grand qu'on pense:
Si vous voulez être discrets,
Eh! Paix, Paix, Paix!
La Paix, la Paix.

Ne soyez plus, Sagesse austere,
En guerre avec l'Amour,
C'est un enfant, laissez le faire:
Passons-lui quelque tour.
Est-ce le tems d'être sévere,
S'il lance en cachette ses traits?
Eh! Paix, &c.

Accourez tous près de vos Belles,
Volez, Guerriers, Amans,
Elles vous sont toujours fidelles,
Croyez-en leurs sermens:
Consolez donc vos Tourterelles,
Mais sans demander leurs secrets.
Eh! Paix, &c.

Laissons la fraude & l'artifice ;
Terminons tous procès ;
Venez ici Gens de Justice,
Et suspendez vos frais.
Pour que chacun se réjouisse ;
Avocats, laissez le Palais :
Eh ! Paix, &c.

Pourquoi toujours s'entredétruire,
Sçavans & beaux esprits,
Tout céderoit à votre empire,
Si vous étiez unis :
Vous vous livrez à la satyre,
N'avez-vous pas d'autres objets ?
Chantez la Paix,
Chantez la Paix.

Un mari, pour une grisette,
Néglige sa moitié :
Sa femme, tant soit peu coquette,
A fait une amitié.
De part & d'autre l'on se prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh ! Paix, &c.

LE MYLORD, *à la Marquise.*

Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'attraits.
Toute raiſon n'eſt que folie,
Quand elle eſt dans l'excès.
Femme d'eſprit, femme jolie
Ramene à des principes vrais.
Allons, la Paix, &c.

Faiſons revivre l'harmonie
Du commerce & des arts;
Et que la paix toujours chérie
Regne de toutes parts.
Ne faites plus qu'une patrie,
Eſpagnols, Anglois & François.
Eh! Paix, &c.

SUDMER.

Galans barbons qu'Amour inſpire,
Ne tentez point le ſort;
Le vent nous manque, & le navire
N'ira pas à bon port.
Je ſens qu'Amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein... quoi?... oui... mais...
Allons, mon cœur, la Paix, la Paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le sentez ; c'est notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et Paix, Paix !
Messieurs, la Paix.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Anglois à Bordeaux*, & je crois que cette Comédie écrite avec esprit & avec facilité, mérite le succès dont elle jouit. A Paris ce 15 Mars 1763.

MARIN.

Le Privilége général des Œuvres de M. Favart, enregistré à la Chambre Syndicale, N°. 521. fol. 356. se trouve aux Œuvres de l'Auteur en 8 vol. in-8°.

LES FESTES DE LA PAIX,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE;

A l'occasion de l'Inauguration de la Statue du ROI, & de la Publication de la Paix;

Représenté pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi le 4 Juillet 1763.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Scenes nouvelles.

Prix 24 sols, avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Les Paroles sont de M. *Favart.*

La Musique, de M. *Philidor.*

ACTEURS.

PREMIER CENT-SUISSE, M. Lobreau.
SECOND CENT-SUISSE, M. Chanville.
LE ROI D'ARMES, M. Caillot.

BOUQUETIERES.

Mde. Favart, Mde. La Ruette, Mlle. Collet.

JARDINIERS.

Meſſieurs Chanville & Lobreau.

COLAS, Mde. Riviere,
BABET, Mde. La Ruette,
UN FAUX ABBÉ, M. Clairval.
UNE PETITE BOURGEOISE *précieuſe*, Mde. Bognolli.
UN GRENADIER, Mr. La Ruette.
UN PRÉCEPTEUR, M. Rochard.

PASTRES.

Mrs. Balletti, La Ruette, Chanville, Le Clerc.

PASTOURELLES.

Meſdemoiſelles Collet, Urſule, &c.

GOMBAUT, Mr. Caillot.
MACÉ, Madame Favart.
NICETTE, La petite Lonore.

ACTEURS.

L'OFFICIER DES GRENADIERS, M. Lobreau.

GRENADIERS.

Mrs. Chanville, Clairval, Desbrosses, de Hesse.

LE CARILLONNEUR, M. La Ruette.

LA CARILLONNEUSE, Mlle. Desglands.

L'ARTIFICIER, Mr. Caillot.

UNE FEMME DU PEUPLE. Mde. La Ruette.

UNE AUTRE FEMME DU PEUPLE, Madame Favart.

UN MARINIER, Mr. Lobreau.

Compárse des Cent-Suisses, deux Héraults d'Armes, des Écoliers & des Personnages du Peuple de tous les états.

La Scene est à la Place de LOUIS XV.



LES FESTES DE LA PAIX,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE.

Le Théâtre représente la Place Publique de LOUIS XV. On y voit la Statue équestre; une foule de Peuple l'environne : des Cent-Suisses font ranger tout le monde avec leurs hallebardes.*

SCENE PREMIERE.

CHŒUR *des Cent-Suisses.*

ALLONS, garre, garre, garre,
Range-vous, range-vous tous.

CHŒUR *du Peuple.*

Mais la Fête qu'on prépare
Est pour nous, est pour nous tous.

* La Décoration est de M. Louis, Architecte.

CHŒUR *des Cent-suisses.*	CHŒUR *du Peuple.*
Que chacun se sépare,	Mais la Fête qu'on prépare,
Faites de l'escarre,	Est pour nous, est pour nous tous.
Range-vous, range-vous tous,	Quel tintamarre !
Garre, garre.	Quelle bagarre !

CHŒUR *des Cent-Suisses.*

Allons, garre, garre, garre, &c.

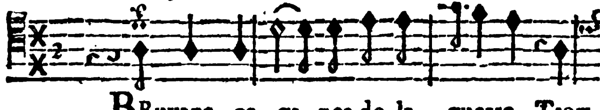
SCENE II.

LE ROI D'ARMES *avec deux* HÉRAULTS *& leur Suite ; les Tambours & les Trompettes l'annoncent.*

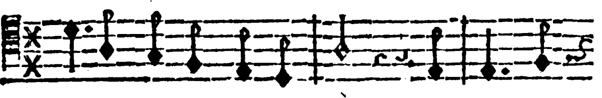
LE ROI D'ARMES.

ARIETTE.

Majestueusement.



BRuyans or- ga- nes de la guerre, Trom-



pettes, Fifres & Tambours, Cessez d'é-

pouvanter la Terre, Nous n'avons plus que

de beaux jours. Les Ton- nerres de Bel-

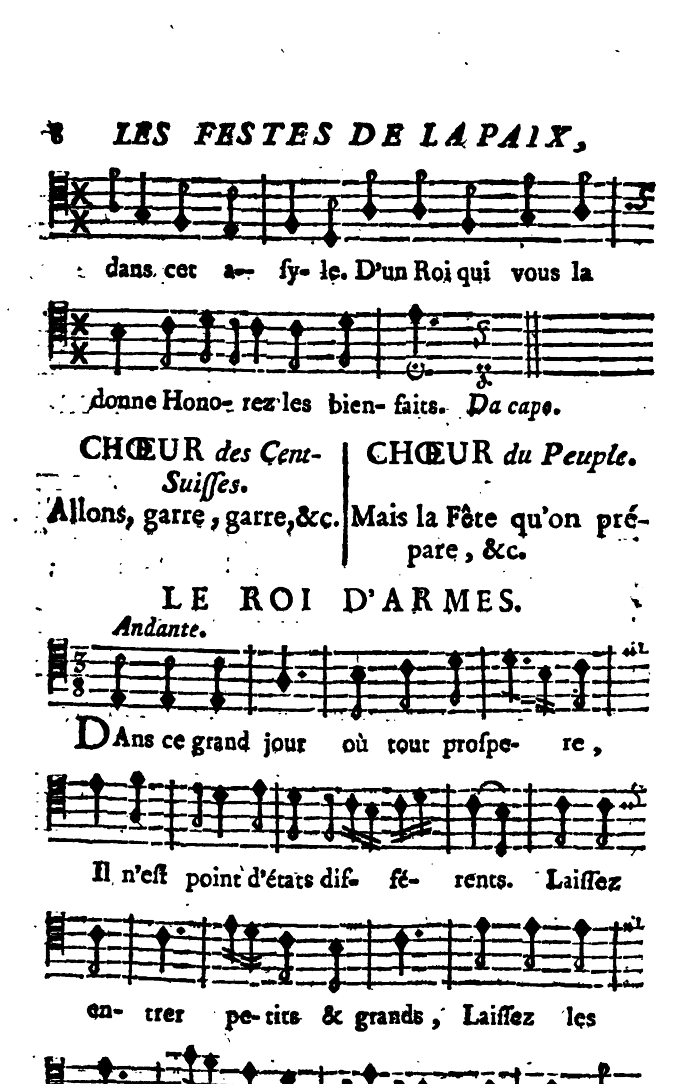
lonne Sont é- teints par les A- mours;

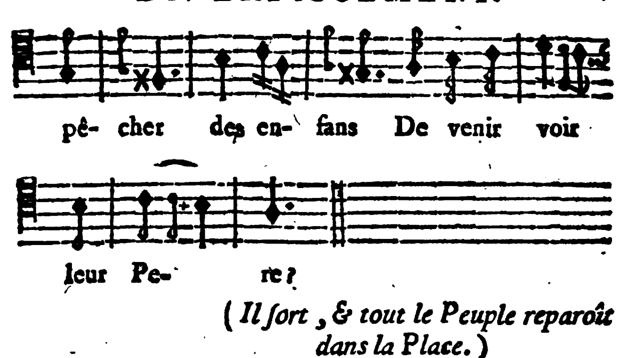
Si le bronze encor ré- sonne, C'est pour annon-

cer les beaux jours : *Da capo.* Jouis- sez

tous d'un sort tran- quil- le, Ma voix vous an-

non-ce la Paix. La Paix regne,
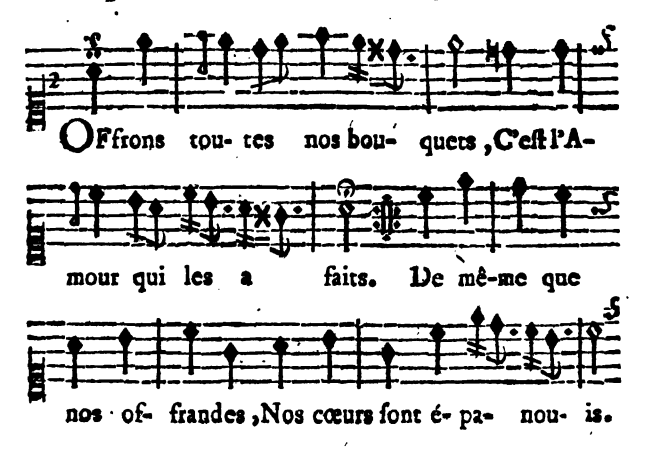

dans cet a- sy- le. D'un Roi qui vous la
donne Hono- rez les bien- faits. Da capo.
CHŒUR des Cent-Suisses.
Allons, garre, garre, &c.
CHŒUR du Peuple.
Mais la Fête qu'on prépare, &c.
LE ROI D'ARMES.
Andante.
DAns ce grand jour où tout prospe- re,
Il n'est point d'états dif- fé- rents. Laissez
en- trer pe- tits & grands, Laissez les
cœurs se sa- tis- fai- re. Doit- on em-
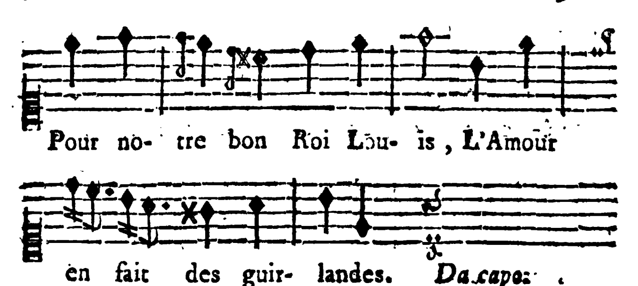


(Il sort, & tout le Peuple reparoît dans la Place.)

SCENE III.

DES BOUQUETIERES *apportent des bouquets & chantent les Couplets suivans.*





CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets,
C'eſt l'Amour qui les a faits.

SECOND COUPLET.

Voici la ſaiſon des roſes,
Voici la ſaiſon des fleurs,
Nos jardins, moins que nos cœurs,
En préſenteront d'écloſes.

CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets, &c.

TROISIÉME COUPLET.

Souvent la biſe cruelle
Détruit l'éclat de nos fleurs;
Mais des roſes de nos cœurs
La durée eſt éternelle.

CHŒUR.

Offrons toutes nos bouquets, &c.

QUATRIÉME COUPLET.

Les garçons, ces malins drilles,
S'étoient levés avant nous,
Entr'eux ils se disoient tous;
Il faut prévenir les filles.

CHŒUR.

Allons offrir nos bouquets, &c.

CINQUIÉME COUPLET.

Mais nous autres, dès la veille,
Nous avions fait nos apprêts;
L'Amour est de nos secrets,
Il met la puce à l'oreille.

CHŒUR.
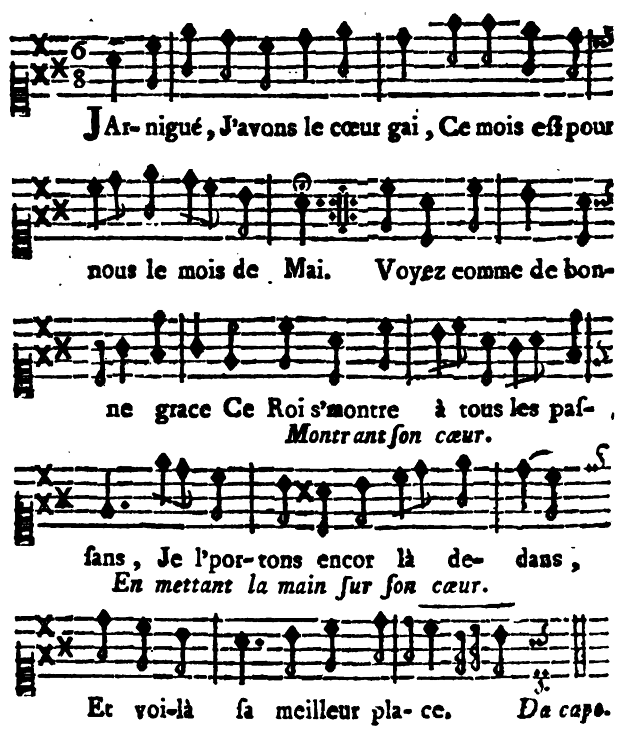
Offrons toutes nos bouquets,
C'est l'Amour qui les a faits.



SCENE IV.

Entrée des Jardiniers portans de petits oliviers en forme de Mais.

COUPLETS DES JARDINIERS.



SECOND COUPLET.

Il faut greffer, faire une bouture
Souvent pour avoir un bon fruit;
Mais stila que not' Roi produit
Vient tout fin seul & par nature;
Jarnigué, &c.

TROISIÉME COUPLET.

Ne faites point ici les fieres;
Nous voulons être les premiers
Sans nous autres bons Jardiniers
On n'auroit point de Bouquetieres.
Jarnigué, &c.

Air: *Du Vaudeville des Bouquetieres.*

(*Une Bouquetiere aux Jardiniers.*)

Entremêlons nos bouquets,
C'est l'Amour qui les a faits.
Comperes, point de querelle;
Voici le jour de la Paix,
Chantais l'Roi tant qu'vous voudrais;
J'applaudissons votre zèle.

CHŒUR.

Entremêlons nos bouquets,
C'est l'Amour qui les a faits.

SCENE V.
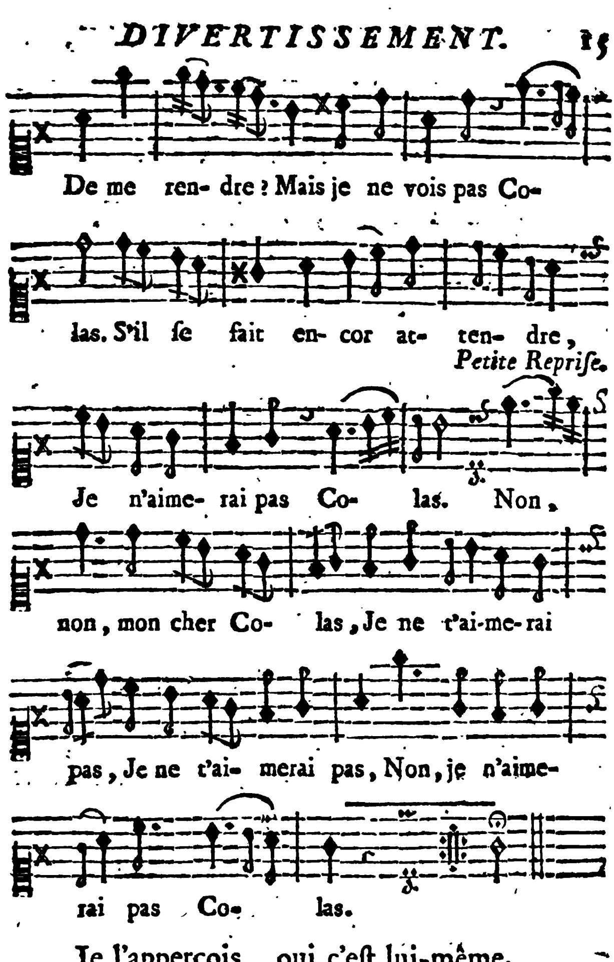
BABET.

Lento.

OUi, Colas doit ici se rendre; Mais je ne vois pas Co- las. Il devoit ici se rendre, Pour jurer que jusqu'au trépas Je le verrois fidele & tendre; Mais je ne vois pas Co- las.

Majeur.

Mais s'il paroissoit hélas! Pourrois-je encor me défendre De l'entendre,



Je l'apperçois, oui c'est lui-même.
En ce jour où chacun se livre au sentiment,
Si Colas me jure qu'il m'aime,
Pourrai-je encor douter de son serment ?

SCENE VI.

COLAS, BABET.

COLAS *cachant sous son chapeau des oiseaux dans une cage.*

AH ! te voici : mon plaisir est extrême ;
Babet, chere Babet viens çà.

BABET.

Qu'est-ce donc, Colas ?

COLAS.

Oh ! j'ai là....
Tiens, tantôt en faisant ma ronde
Au bois de Boulogne.

BABET.

Eh ? bien quoi ?

COLAS.

C'est aujourd'hui la fête à tout le monde,
Et pour peu qu'à mes vœux, Babet, ton cœur réponde,
C'est encor plus la fête à moi.
Que je serai content si c'est la fête à toi !

BABET.

Oh ! vraiment mon cœur te seconde ;
Tu n'en peux pas douter ; c'est celle du bon Roi.
Par ainsi c'est la fête à nous tous.

COLAS.

Ma petite,

Tu vas m'aimer ; car tiens ... mon cœur palpite :
J'ai là, te dis-je. ...

BABET.

Eh ! bien ?

COLAS.

Glisse sous mon chapeau
Ta gentille menotte.

BABET.

Oh ! non, Colas, tout beau !

COLAS.

As-tu peur ?

BABET.

Oui, j'ai peur ; c'est peut-être une attrappe.

COLAS.

Voilà ma joue ; oui, tiens, tout net,
Applique-nous un bon soufflet,
Si je te trompe, aussi-tôt frappe.

BABET, *passant la main sous le chapeau de Colas.*

Oh ! ça mord, ça pince, Colas !

COLAS.

Ça t'a-t-il fait du mal ?

BABET.

Est-ce que je te bats ?
C'est un oiseau, je crois.

COLAS.

Une demi-douzaine,
Vois donc, vois donc comme ils sont drus !

J'ai jetté mon chapeau dessus :
Ils alloient s'envoler.

BABET.

Ils me font de la peine.
Ah! les pauvres petits oiseaux!

COLAS.

Pour toi je les ai pris.

BABET.

Colas, j'en suis fâchée ;
Que leur mere à présent doit être effarouchée!
Elle va les chercher de rameaux en rameaux.
Ainsi ma mere désolée,
Quand on parloit de milice au pays,
Étoit tout comme une troublée ;
Notre bon Roi lui conserva ses fils :
De même, par pitié pour ces pauvres petits,
Rendons-les à leur mere, & qu'ils aient la volée.

COLAS.

Oui, Babet ; mais je veux un prix.

BABET.
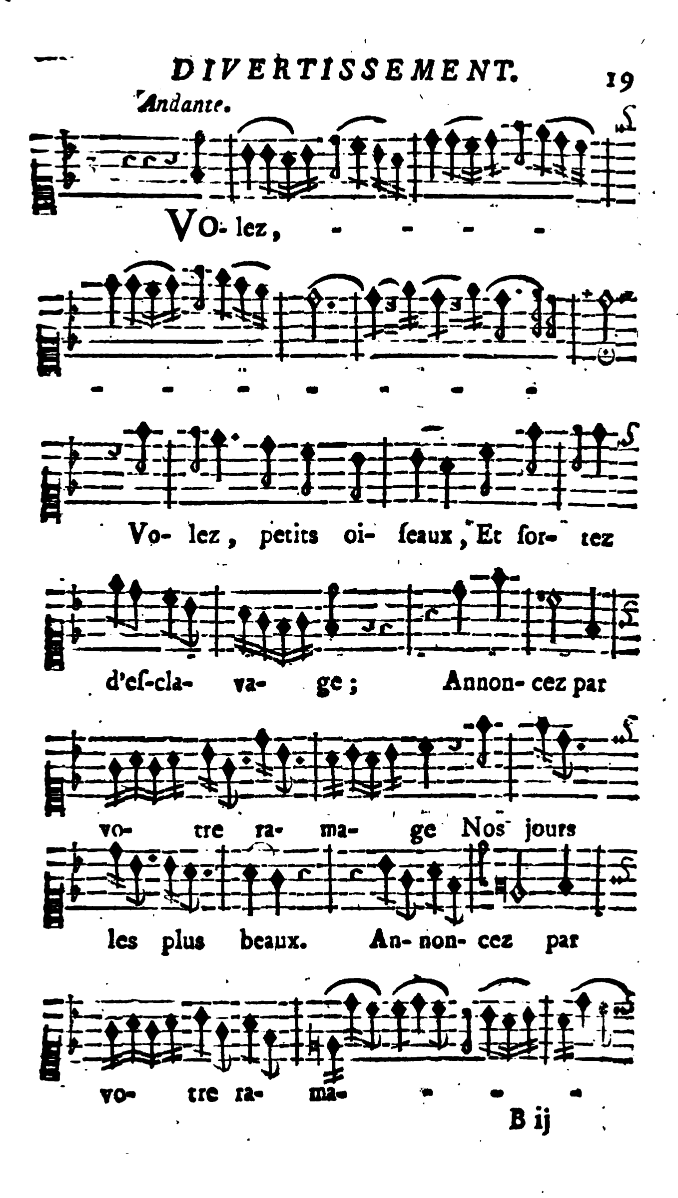
Quoi?

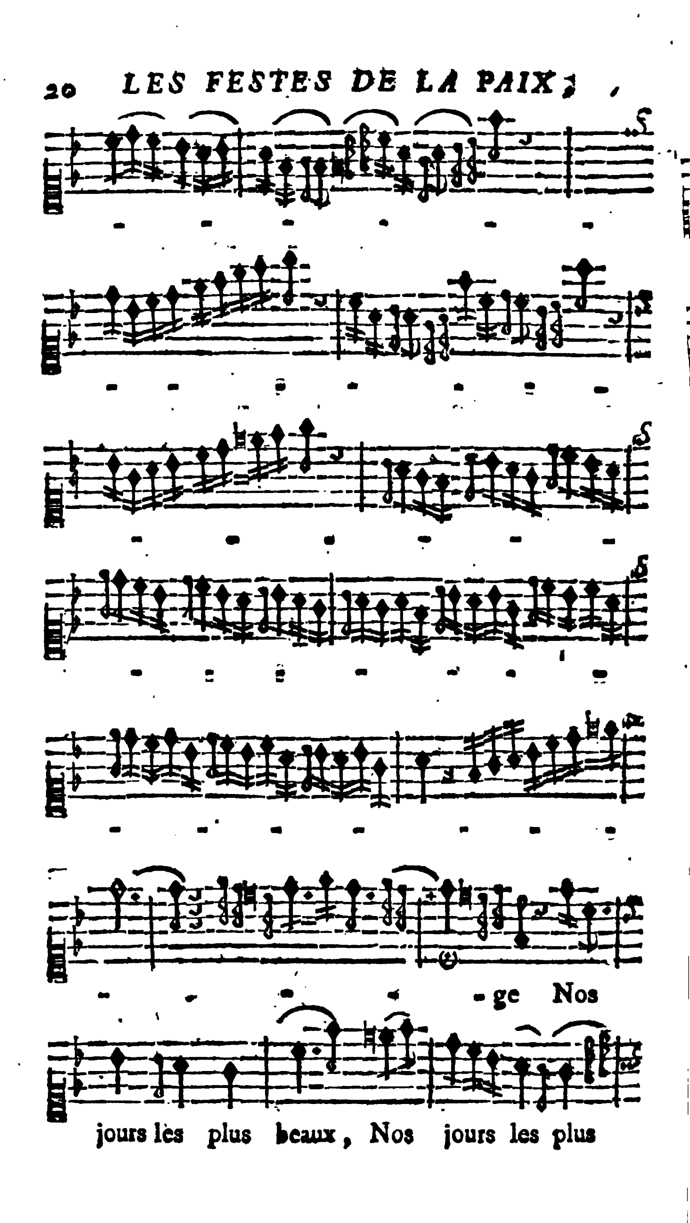
COLAS.

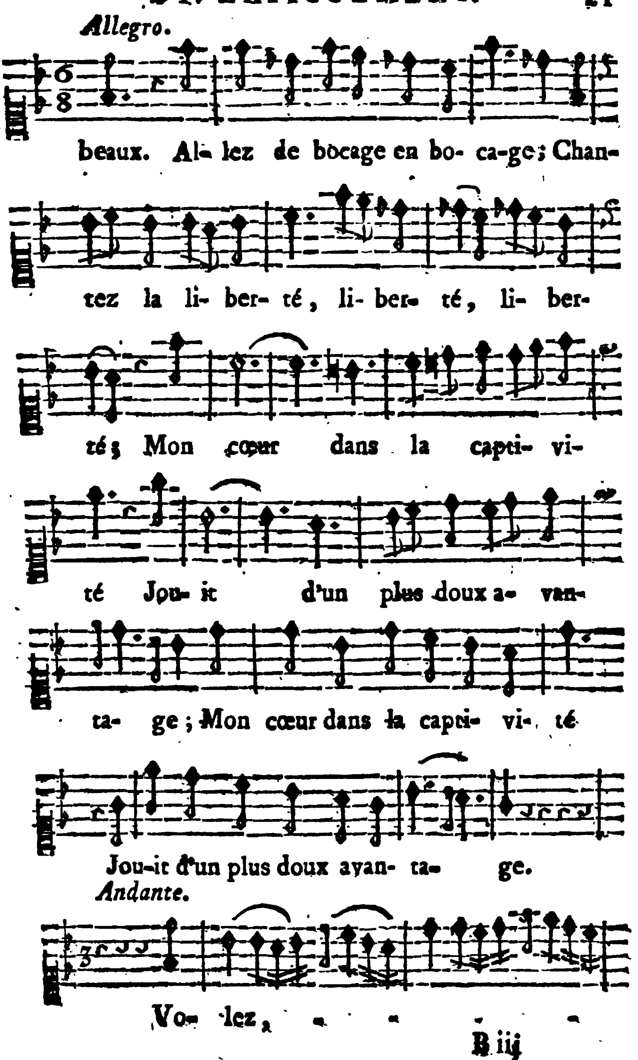
Pour leur liberté, je veux avoir la tienne.
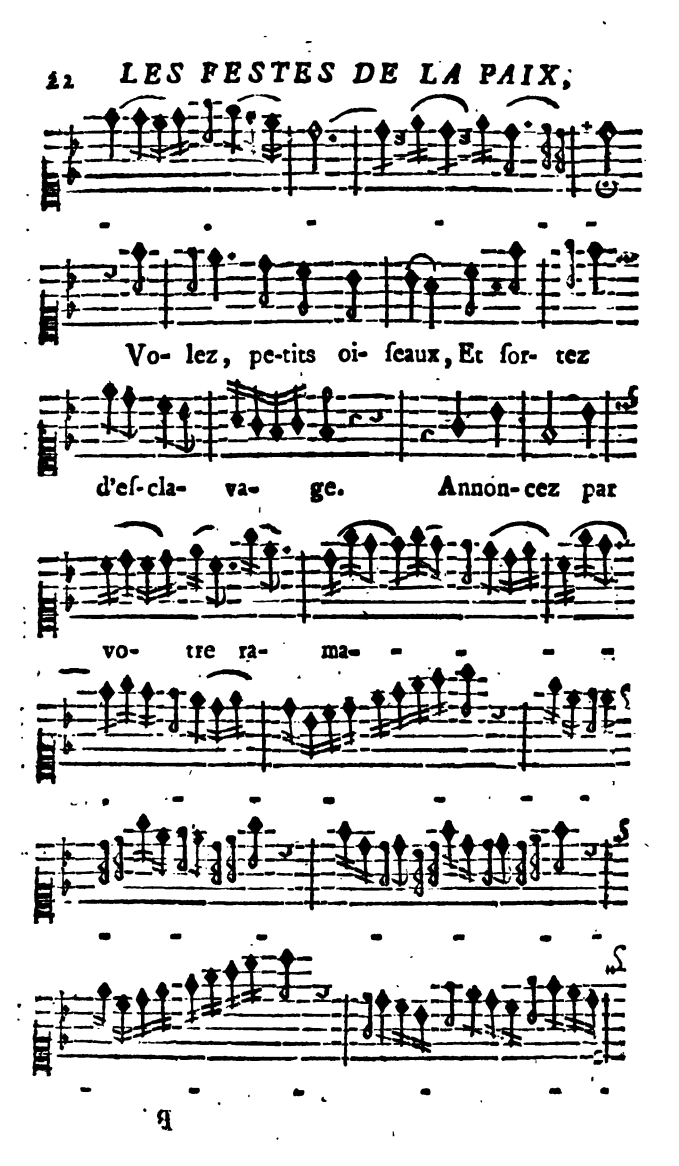
BABET.
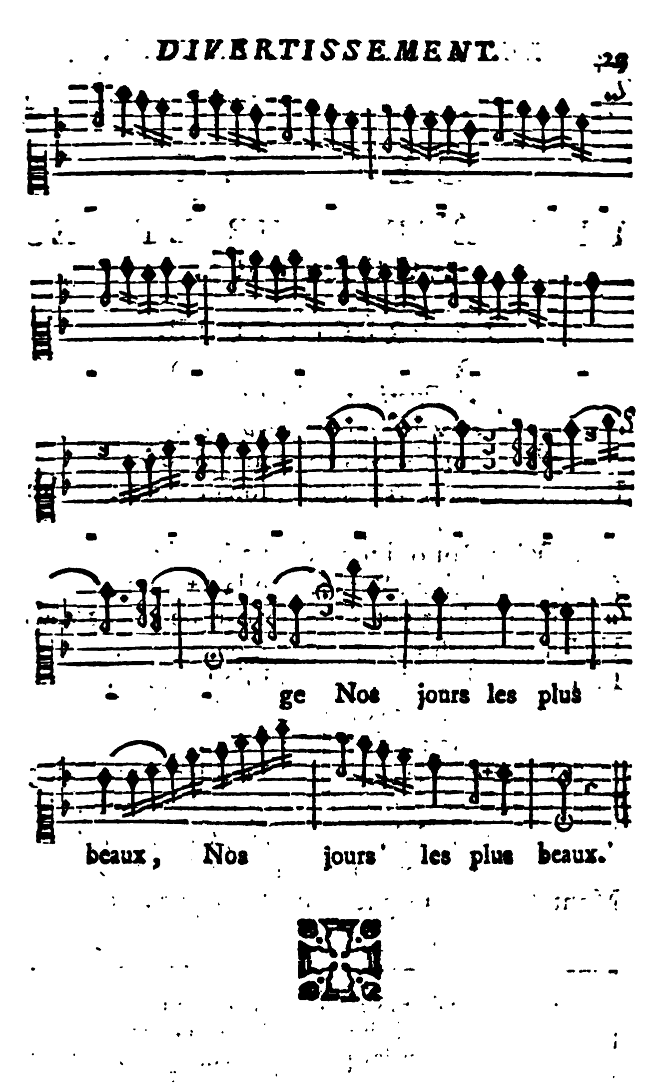
Ah! Colas, qu'à cela ne tienne.


Andante.
Volez, - - - -
- - - - - - - -
Vo- lez, petits oi- seaux, Et sor- tez
d'esc-cla- va- ge; Annon- cez par
vo- tre ra- ma- ge Nos jours
les plus beaux. An- non- cez par
vo- tre ra- ma- - - -


ge Nos
jours lès plus beaux, Nos jours les plus


Allegro.
beaux. Al- lez de bocage en bo- ca-ge; Chan-
tez la li- ber- té, li- ber- té, li- ber-
té; Mon cœur dans la capti- vi-
té Jou- it d'un plus doux a- van-
ta- ge; Mon cœur dans la capti- vi- té
Jou-it d'un plus doux avan- ta- ge.
Andante.
Vo- lez,


Vo- lez, pe-tits oi- seaux, Et sor- tez
d'es-cla- va- ge. Annon- cez par
vo- tre ra- ma-


ge Nos jours les plus
beaux, Nos jours les plus beaux.

SCENE VII.

UN PRÉCEPTEUR ET SES ÉCOLIERS.

LE PRÉCEPTEUR.

O *Pueri, pueri, venite*;
Levez les yeux, & *plaudite*.
Qu'à jamais dans votre mémoire,
Plus encor dans vos cœurs, soient imprimés les traits
D'un Roi qui nous donne la paix.
La vaste ambition, l'orgueil de la victoire,
Ne rendent point un Monarque plus grand.
Un Prince pacifique efface un Conquérant.
Le Temple de la Paix est celui de la gloire.
Voyez encor ces hommes révérés
Qu'ici le marbre a consacrés.
O mes enfans, que votre œil les contemple;
Les leçons n'ont jamais la force de l'exemple.
Vous voyez Cassini, Destouches, Crébillon,*
Ils reprennent un nouvel être.
Montesquieu, Daguesseau, Lemoyne, Bouchardon**,

---

* Le Roi vient d'ordonner que l'on élevât un monument pour conserver la mémoire de ce Poëte Tragique.

** Bouchardon, un des plus célebres Sculpteurs de notre siecle, Auteur de la Statue du Roi.

Bouchardon qui revit dans les traits de son maître,
Tant d'autres dont la gloire assure le renom,
Chacun d'eux, en tout genre, est pour vous un modele ;
Ces objets sont pour vous la meilleure leçon :
Que leur aspect enflamme votre zele.
De LOUIS, ainsi qu'eux, méritez les regards :
Il honore son regne en honorant les arts :
Que les arts à leur tour lui rendent ce qu'il donne.
Que vos talens, votre ardeur, votre amour,
De lui vous approchant un jour,
Soient de nouveaux fleurons pour orner sa couronne.
Regardez, admirez, travaillez, méritez.
Uno verbo dixi, partez.

ARIETTE.

O mes enfans, animez-vous.
Que la gloire au fond de vos ames
Lance, lance toutes ses flammes.
De ses faveurs soyez jaloux ;
C'est congé trois jours au Collége,
Deus nobis hæc otia fecit.
N'abusez point du privilége.
Que ce repos tourne à votre profit.
Ah ! si la gloire dans vos ames
Lance, lance toutes ses flammes,
Et vous anime pour l'Etat,
Avec vous je crierai *Vivat*.

LES ÉCOLIERS *crient*.

Vivat, vivat, vivat, vivat.

SCENE VIII.

JACOT ET JAVOTTE.

JACOT.

PAix, paix, ma femme, paix,
Queu chien de train tu fais!
Ne sois plus en grogne,
Je bois en l'honneur de la paix,
C'est aujourd'hui ma besogne.
Danser & boire en l'honneur de la paix,
C'est aujourd'hui ma besogne.

JAVOTTE.

Ne finiras-tu jamais,
Ivrogne, ivrogne,
De boire à longs traits?
Peux-tu, sans vergogne,
Te rougir la trogne?
Est-ce là ta besogne?
Ne cesseras-tu jamais,
Ivrogne, ivrogne,
De boire à longs traits?
Est-ce là ta besogne?
Tu passes fort bien ton tems!

JACOT.

Ce n'est pas à tes dépens;
Monsieur le Prevôt des Marchands,
Qui ne se moque pas des gens,
Veut qu'on boive & qu'on danse;
Il nous baille du vin pour ça,
Et des violons de l'Opera.
La, la, la, la, la, la, la, la,
Je suis l'ordonnance.

JAVOTTE.

Il nous baille du vin pour ça?
Et des violons de l'Opera?
C'est une autre chance.
Il veut qu'on boive & qu'on danse,
Pis qu'c'est com' ça,
Baille-moi donc ça,
Faut suivre l'ordonnance.
La, la, la, la, la, la, la, la.

JACOT.

Tu ne feras plus le train?

JAVOTTE.

Non, non, tant que j'aurons du vin.

JACOT.

Le doux jus de la bouteille

Dans le ménage fait merveille.

JAVOTTE.

Oui, pourvû qu'ça, qu'ça te réveille.
Quel heureux jour !

JACOT.

Oui-dà, m'amour.

JAVOTTE.

Le doux jus de la bouteille
Dans le ménage fait merveille.
L'heureux jour, l'heureux jour !

JACOT.

Ah ! je sens qu'ça, qu'ça me réveille.

JAVOTTE.

Ah ! je vois qu'ça, qu'ça te réveille.

JACOT.

J'ons d'quoi nous divertir pour plus d'une semaine.
Tiens, tiens, j'ons ramassé, Javotte, tant & plus
De gros & de petits écus,
Que des Messieurs dorés jettoient à la douzaine.
Entends-tu ça ? Ça sonne, & ma poche en est pleine.
Jamais je n'en avons tant zeus.
Flin, flon, d'une maniere honnête,
On nous en a flanqués au visage, à la tête,
Par-tout. Moi, j'ai sauté dessus;
J'en aurois pris une centaine.
Oh ! sarpegué, c'est un présent du Roi :
Je me ferois tuer pour en avoir.

JAVOTTE.

Et moi ;
Car c'en mérite bien la peine.

Le portrait de ç'qu'on aime est ben cher.

JACOT.

Jarnigoi !
J'ons pu d' cent francs.

JAVOTTE.

La bonne somme !
Que j' t'aimerai mon pauv' cher homme !
Tu m' donneras un fin corset.

JACOT.

Hain ?

JAVOTTE.

Un casaquin des Dimanches.

JACOT.

Mais. . .

JAVOTTE.

Des rubans pour des nœuds d'manches.

JACOT.

Si. . .

JAVOTTE.

Par dessus le mantelet.
Des pans d'oreille & pis. . .

JACOT.

Com' t'y vas ! comment diable !
Et moi, qu'aurai-je donc ?

JAVOTTE.

Eh ! bien !
N'm'as-tu pas? Un mari qui a zune femme aimable
Ne peut jamais s'plaindre de rien.

JACOT.

Quien, n'va pas nous chercher des noises.

JAVOTTE.

C'est d'l'argent ben placé ; demande à nos bourgeoises.
Tu sçais, Jacot, qu'il faut être brave à Paris.
Femmes sur le bon pied font honneur aux maris.

JACOT.

Pas toujours, pas toujours ; mais laissons ça, Javotte.
Après avoir fait la ribotte,
Je compterons ç'que j'aurons dépensé
Pour nous réjouir ensemble à la guinguette.

JAVOTTE.

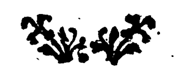
Oui, mon p'tit chou, c'est ben pensé.

JACOT.

J'ai le cœur libéral quand je suis en goguette.
(*A part.*)
Au diable s'il en reste. Ah ! v'là Monsieur Crincrin.

JAVOTTE.

Écoutons ses chansons ; ça va nous mettre en train.



SCENE IX.

Les précédens, UN CHANSONNIER.

LE CHANSONNIER.

AIR.

VENEZ fillettes & garçons,
Venez acheter mes chansons.
Remarquez sur ces dépeintures,
Financiers, Robins & Marquis :
V'là l'zaventures,
Ture, lure, lure, lure,
V'là l'zaventures
De Paris.

Voyez sur ce cabriolet
Ce petit fringant à plumet,
Qui roule sans dire garre, garre,
En faisant clic, clac, claquer son fouet
Au milieu d'une bagarre.
Il perce,
Traverse,
Renverse
La foule.
Il roule,
Il passe,
Casse,
Fracasse
La glace

D'un vis-à-vis.
Arrête, arrête, Monsieur le Marquis,
Marchand du quartier saint Denis.
V'là l'zaventures, &c.

TRIO.

JAVOTTE.	JACOT.	LE CHANSONNIER.
Vos chansons me semblent drôles :	Vos chansons me semblent drôles :	
Combien?	Combien?	Un sol,
Ça n'est pas cher.	Ça n'est pas cher.	Ça n'est pas cher.
Mais il faut m'apprendre l'air ;	Faut m'apprendre les paroles.	Comment, n'y vois-tu pas clair ?
Mais il faut m'apprendre l'air.	(*Pendant ce tems Jacot épelle.*)	Je vais vous apprendre l'air.
Vlà l'zaventures.	Bé a ba ;	Vlà l'zaventures ;
J'y suis, j'y suis.	Ce n'est pas ça:	Ce n'est pas ça.
	Pé à pa,	Vlà l'zaventures.
	Paris, Paris.	
	J'y suis, j'y suis.	

TOUS.

Vlà l'zaventures,
Ture lure, lure, lure,
Vlà l'zaventures
De Paris.



SCENE X.

Les précédens, UN PROCUREUR, UNE FEMME ET UNE PETITE LOUEUSE DE CHAISES.

LE PROCUREUR.

VOici de ce côté, Madame, un échaffaud.

LA FEMME.

Oui, Monsieur, nous pourrons aisément de là-haut
Voir tout le coup d'œil de la place.

LA LOUEUSE DE CHAISES.

Monsieur, Monsieur, venez à nous;
Nous louons les chaises vingt sols.
Rangez-vous, rangez-vous qu'on passe.

JAVOTTE.

Je sommes ben ici; qu'ils pregnent le grand tour.

LA LOUEUSE DE CHAISES.

J'allons chercher not' suisse à çal fin qu'il vous chasse.

JAVOTTE.

Nous chasser! nous? Ç'n'est pas encor son tour.
Je l'attendons. Est-ce un Monsieur de guerre?
Mais voyez donc ce p'tit crapiaud volant!

LE PROCUREUR.

Allons, laissez-nous, mon enfant.

JAVOTTE.

JAVOTTE.

Son enfant ! Plaît-il, mon cher père ?

LA FEMME.

Mais, Monsieur, faites-la donc taire.
Interposez l'autorité.

JAVOTTE.

Écoutez donc, Madame chose ;
Elle est gentille, en vérité.
Qu'est-ç'qu'al' veut dire avec son intrepôse ?
C'est bon pour vous, Madame Tortillon ;
Elle a bon air avec son parpillon.

LE PROCUREUR.

Comment, comment, impertinente !

JAVOTTE.

Finissez-donc. Mon guieu ! j'ai peur.

LA FEMME.

Vengez-moi de cette insolente,
Monsieur, vous êtes Procureur.

LE CHANSONNIER.

Un Procureur : détalons au plus vîte.

JAVOTTE.

Mon homme, prends aussi la fuite.
Sauv' nos écus, je crains pour eux.
N'faut pas s'jouer aux Procureux.
N'te mêle pas de cette affaire :
Va-t'en au cabaret m'attendre avec l'copère.
Va, j'avons l'caquet bon pour deux.

LE PROCUREUR.

Tu vas apprendre à nous connoître.

JAVOTTE.

Oui-dà ; j'vous valons ben, peut-être.

LA FEMME.

Tu nous vaux bien ; apprends, apprends
Que mes ayeux étoient Sergens,
Que mon cousin est Clerc de la Bazoche,
Et que mon époux, sans reproche,
Est honnête Huissier à Cheval.
Va, va, nous allons faire un bon procès-verbal.
Ecrivez, Monsieur de la Roche ;
Et quand nous n'aurions pas ici plus d'un témoin ;
Nous sçaurions bien toujours en trouver au besoin.

LE PROCUREUR.

Oui, je vous vengerai, Madame,
J'en fais serment sur mon honneur.

JAVOTTE.

Ah ! vous me rassurez, Monsieur.

LA FEMME.

Insulter une honnête femme !

LE PROCUREUR.

Oh ! patience, tu verras.

JAVOTTE.

Eh ! mon guieu ! comme il parle gras !
Mais c'est qu'il n'a pas fait carême.
Ses Clercs l'ont fait pour lui, n'est-ç' pas ?
Voyez donc ç'visage à la crême,
Piqué d'citrons confits.

LE PROCUREUR.

Fort bien.

JAVOTTE.

Je crais que vl'à le Suifs' qui vient.

LE SUISSE.

Allons, hors de là, jarnidiable.

JAVOTTE.

Fi, qu'ç'est vilain de r'nier ses parens !

LE PROCUREUR.

Chassez.

LA FEMME.

Chassez, chassez.

JAVOTTE.

Attends, attends...

Doucement, Monsieur l'effroyable.

Mesdames, cachez vos enfans.

LE SUISSE.

Terdondre.

JAVOTTE.

Mais je crais qu'i s'fâche.

(Elle lui arrache la moustache.)

Combien li coûte sa moustache ?

Eh ! qu'ment donc ! c'est cadet Taquin,

Le Passeux de la Grenouillere.

Tiens, v'là ton estafe.

(Elle lui donne un soufflet.)

LE SUISSE.

Ma mere !

JAVOTTE *bat le Procureur.*

Çà, tandis que je sons en train.

LE PROCUREUR.

Au guet, au guet !

LA FEMME.

A la garde, à la garde !

LE PROCUREUR.

Sauvons-nous de cette poissarde.

LA FEMME.

Je ne puis plus me soutenir.
Je retourne chez moi ; je vais m'évanouir.

JAVOTTE.

Adieu donc, Monsieur d'la ganache ;
Avec sa perruque à panache ;
Mais vraiment, c'est qu'ça li convient.
On se doute de ce qu'ell' cache ;
Et sa femme le diroit bien.
Il n'paroit pas pour la dépense ;
Mais il a de quoi zy fournir.
Son habit est une sentence,
Son haut de chausse un avenir ;
Et sa figure un arrêt de défense.
Tiens, tiens ; vois donc comme il s'tient dret !
N'diroit-on pas d'un' maison en décret ?



SCENE XI.

UN FAUX ABBÉ, UNE BOURGEOISE *précieuse.*

LA BOURGEOISE.

MOnsieur l'Abbé, quittez-moi donc.
En vérité, vous n'y prenez pas garde ;
Vous voyez bien que chacun nous regarde.

L'ABBÉ.

Bon ! c'est nous qui donnons le ton.

ARIETTE EN DUO.

LA BOURGEOISE.

Mais, mais j'ai du scrupule.

L'ABBÉ.

Mais, mais c'est ridicule.

L'ABBÉ.

Quoi ! vous n'osez pas
Me donner le bras !
C'est un ridicule.
Mais un petit colet,
Décent comme un plumet,
Sans embarras se met
Au-dessus du caquet.
C'est ridicule.
Quoi ! vous n'osez pas
Me donner le bras !

LA BOURGEOISE.

Non, je n'ose pas
Vous donner le bras.
Non, j'ai du scrupule ;
Mais un petit colet,
Qui porte un gros bouquet,
Et qui fait le coquet,
Donne prise au caquet.
J'ai du scrupule :
Non, je n'ose pas
Vous donner le bras.

L'ABBÉ.

Ne craignez pas qu'on en médise,
Aujourd'hui chacun s'humanise,
Se civilise,
Se civilise;
On ne gêne plus son goût,
Et l'exemple excuse tout.

LA BOURGEOISE.

Mais on dira que vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Madame;
On dira vrai.

LA BOURGEOISE.

Je crains trop l'Epigramme.

L'ABBÉ.

Et qu'importe après tout quand on fait son bonheur?
Ah! cédez à mes vœux.

LA BOURGEOISE.

Monsieur.
Je n'ai jamais cédé, je suis honnête femme.

L'ABBÉ.

Je suis homme à vous épouser.
Je n'ai pas le dessein de vous en imposer.

Je puis exécuter ce que je vous propose.

LA BOURGEOISE.

Vous?

L'ABBÉ.

Je suis libre, j'ai du bien.
Cet habit-là, Madame, & rien,
C'est à peu près pour moi la même chose.
On le prend pour tromper les yeux.
Plus d'un, ainsi que moi, par ce dehors impose
Sans engagement sérieux.

LA BOURGEOISE.

Vous n'en avez aucun?

L'ABBÉ.

Aucun, s'il faut vous dire.
Je me confie à vous, à peine sais-je lire.
J'ai pris cet attirail par prudence, par goût,
Enfin comme un passe-partout;
Car on en tire un très-grand avantage.
C'est moins pour moi, Madame, un état qu'un maintien.
Heureux qui sait en faire usage!
Par-là je tiens à tout en ne tenant à rien.
On nous reçoit sans conséquence,
Insensiblement on s'avance.
On nous goûte en faveur de la frivolité,
C'est en elle aujourd'hui que mon état consiste;
Avec quatre doigts de batiste

Nous acquérons le droit de l'inutilité,
Et pouvons être oisifs en toute liberté.

LA BOURGEOISE.

Mais tous ces oisifs-là demandent de l'ouvra

L'ABBÉ.

Notre regne n'est pas tombé,
Nous nous insinuons toujours dans le ménage.
Chaque maison a son Abbé.
Il y donne le ton, y joue un personnage :
Pour les valets, il est Monsieur l'Abbé,
Pour le mari, mon cher Abbé,
Pour la femme, l'Abbé.

LA BOURGEOISE.

Vous connoissez l'usage :
C'est un moyen de parvenir.

L'ABBÉ.

Son suprême talent est de circonvenir
Tous les esprits d'une famille :
Galant près de la belle-fille ;
Près de la belle-mere, austere & tracassier ;
Il l'entretient de choses sérieuses :
Au gendre il parle de danseuses :
Il possede le don de se multiplier,
Tantôt prodigue, & tantôt œconome ;
De la souplesse il passe à la hauteur,
Change selon l'instant, n'est jamais le même homme,
De la maison se rend législateur,
Nomme aux emplois, donne le précepteur,
Choisit les ouvriers, se charge des emplettes,
Se connoît en chevaux, en bijoux, en pompons,

Careſſe les enfans, leur donne des bonbons;
Et pour le petit chien apporte des gimblettes.

LA BOURGEOISE.

Mais avec vous, on n'eſt pas aſſuré.
Vous dévoilez tous les myſteres.

L'ABBÉ.

Vous devez m'en ſavoir bon gré.
Vous me faites porter envie aux Militaires.
Que voulez-vous? Vos appas m'ont ſurpris.
J'ai le cœur tendre, & vous êtes jolie.
Parlez, & je vous ſacrifie
Tous les revenans bons de l'état que j'ai pris.

LA BOURGEOISE.

Je deviens avec vous plus ſenſible que prude.
Ah! ſi l'on m'aſſuroit que mon mari fût mort!

L'ABBÉ.

Vous voulez par bon cœur être au fait de ſon ſort.

LA BOURGEOISE.

Quel tourment que l'incertitude!

SCENE XII.

UN GRENADIER, LA BOURGEOISE, L'ABBÉ.

LE GRENADIER, *un peu gris.*

AH ! quel plaisir de boire à la santé du Roi !

LA BOURGEOISE.

Que vois-je ? mon mari !

L'ABBÉ.

Votre mari !

LA BOURGEOISE.

Lui-même.

L'ABBÉ.

Ah! puisqu'il n'est pas mort, je vais donc l'être, moi.

LE GRENADIER.

Je crois que c'est ma femme. Ah ! je vois qu'elle m'aime.
Elle est, en me voyant, prête à se trouver mal.

L'ABBÉ.

Et oui, c'est un effet de l'amour conjugal.

LA BOURGEOISE.

Je n'ai pas eu de vos nouvelles ;
Ma surprise est des plus cruelles,
Vous deviez m'avertir.

L'ABBÉ.

Il eût fait prudemment.

LE GRENADIER.

Je ne ſuis arrivé que d'hier ſeulement.

LA BOURGEOISE.

D'hier ! je ſens que le courroux m'enflamme.

LE GRENADIER.

Tu vas déjà me chanter gamme !

LA BOURGEOISE.

Eſt-ce là ton empreſſement ?
Inquietter ſa pauvre femme !
Ah ! c'eſt une conduite infâme.

L'ABBÉ.

Sans nous, Madame eût peri de langueur.

LE GRENADIER.

Plaît-il ?

L'ABBÉ.

Je vous le dis, d'honneur.
Si vous aviez vû ſa triſteſſe !

LA BOURGEOISE.

Je ne penſois à lui qu'avec douleur.

LE GRENADIER.

J'ai pour toi la même tendreſſe.

LA BOURGEOISE.

Le voilà déjà gris.

LE GRENADIER.

Ma femme, doucement;
Parbleu c'eſt la paix générale :
Mon zele aujourd'hui ſe ſignale,

Et je suis gris par sentiment.
Je viens d'avec mes camarades ;
Nous avons bû maintes rasades ;
A la santé, la . . . vous m'entendez bien ?
De bien du monde.

LA BOURGEOISE.

Ah ! vraiment, il n'est rien
Qui n'y paroisse.

LE GRENADIER.

On a fini la guerre,
Comme vous savez.

LA BOURGEOISE.

Oui.

LE GRENADIER.

Oui ; par civilité,
Nous avons bu, te dis-je, à la santé
De tous les peuples de la terre,
Enfin de tous nos bons amis.

L'ABBÉ.

La santé d'une femme est encor préférable ;
Surtout pour un époux amoureux & soumis.

LE GRENADIER.

Amoureux & soumis ! je vous trouve admirable
Ma femme, quel est donc cet original-là ?

LA BOURGEOISE.

C'est un de vos amis.

LE GRENADIER.

Oui, je vois bien cela.

L'ABBÉ.

Vous avez pris ſur vous le ſoin de la recrue ;
Moi, je me chargerai du ſoin de la revue.

LE GRENADIER.

Quel nom porte ſon régiment ?

L'ABBÉ.

Je ſers dans les troupes légeres.

LE GRENADIER.

Je reconnois l'habillement,
Et vous ne vous battez, la...qu'avec les Bergeres.
Mon ami, décampez, & très-légerement.

L'ABBÉ.

Ma ſcience toujours fut celle des retraites.

LE GRENADIER.

Eh ! bien, je vous ferai briller.

L'ABBÉ.

Je vois que Monſieur veut railler ;
Mais ſongez à ce que vous faites.
Quand je veux, je change d'état,
Dès demain, s'il me plaît, je ſerai militaire.

LE GRENADIER.

Oui, gageons qu'à préſent que l'on n'eſt plus en guerre,
Vous allez vous faire ſoldat.

L'ABBÉ.

Nous nous verrons.

LA BOURGEOISE.

La paix.

L'ABBÉ, *en baisant la main de la Bourgeoise.*

Oui, la paix.

(Il sort.)

LE GRENADIER.

Comment, diable !
Il prend un habit respectable,
Pour être un mauvais citoyen,
Etre à charge au Public, en un mot bon à rien.
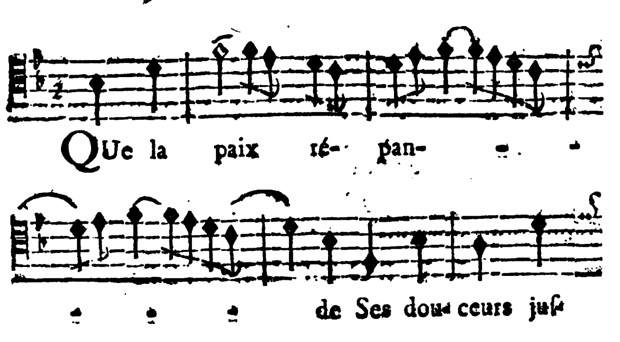
LA BOURGEOISE.
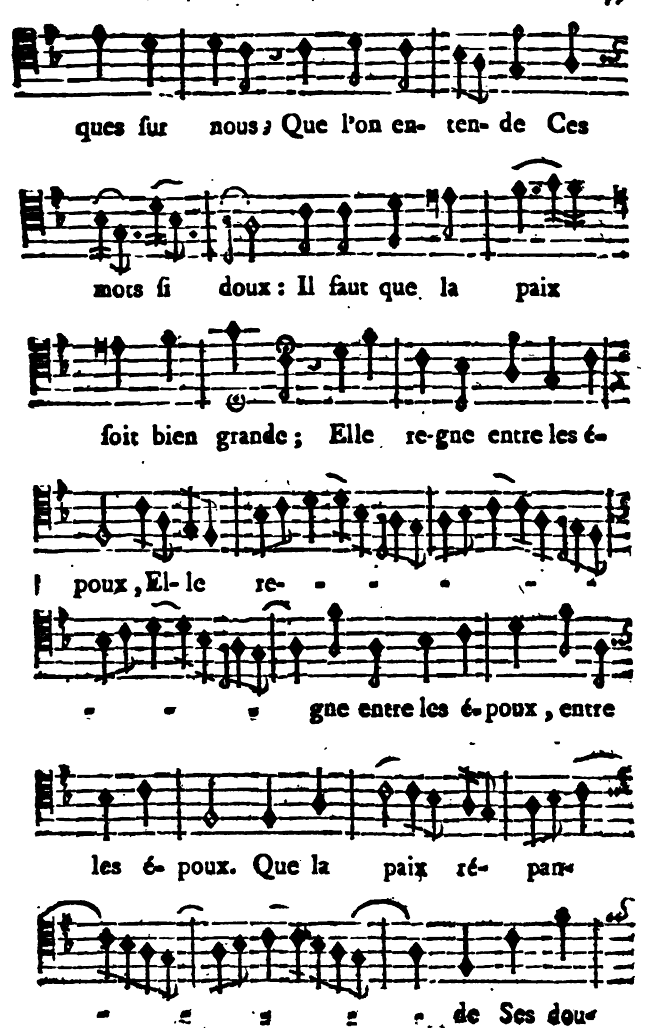
Et c'est-là ce qui m'a trompée ;
Je l'ai cru distingué parmi ces beaux esprits
Qui font, par leurs talens, honneur à leur pays ;
Et sont considerés même des gens d'épée.

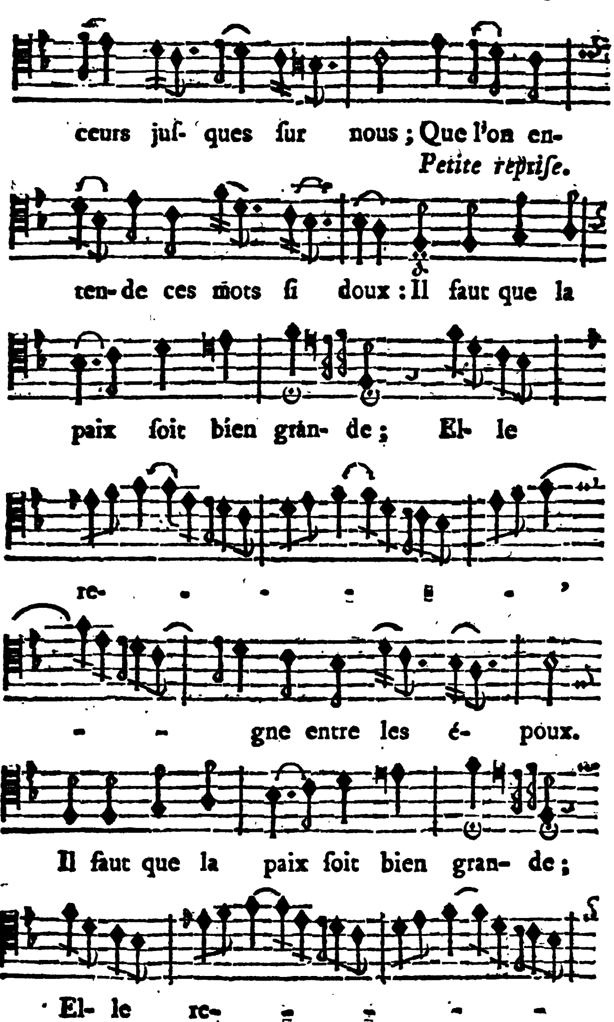
LE GRENADIER.
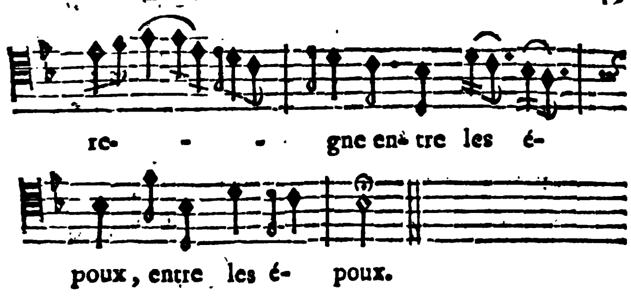
Ce portrait ressemblant appaise mon courroux ;
Ma chere femme, allons, réconcilions-nous.

ARIETTE.




ques sur nous; Que l'on en- ten- de Ces
mots si doux: Il faut que la paix
soit bien grande; Elle re-gne entre les é-
poux, El- le re- - - - - -
- - - gne entre les é-poux, entre
les é- poux. Que la paix ré- pan-
- - - - - de Ses dou-


cœurs jus- ques sur nous ; Que l'on en-
Petite reprise.
ten- de ces mots si doux : Il faut que la
paix soit bien gran- de ; El- le
re- - - - - -
- - gne entre les é- poux.
Il faut que la paix soit bien gran- de ;
El- le re- - - - -
re-



(Il se retire avec sa femme.)

SCENE XIII.

PASTRES ET PASTOURELLES.

CHŒUR.

FAISONS ici résonner nos musettes,
Nos cornemuses, nos pipiaux;
Faisons claquer, en sautant, nos sabiaux;
Et disons des chansonnettes.
Chanter le Roi, ce bon Seigneur,
C'est chanter le commun bonheur.

Faisons ici, &c.

Je quittons notre village
Pour voir l'image du bon Roi :
Quand tout chacun li rend hommage,
Tout chacun agit pour soi.

Faisons ici, &c.

Ce s'ra fête toute la semaine
Dans nos hameaux & dans nos bourgs :
Mais dans nos cœurs, par la morguenne,
Ce s'ra fête tous les jours.

Faisons ici résonner nos musettes,
Nos cornemuses, nos pipiaux;
Faisons claquer, en sautant, nos fabiaux,
Et disons des chansonnettes.

SCENE XIV.

GOMBAUT, MACÉ, NICETTE, & les Acteurs précédens.

ARIETTE EN DUO.

O L'heureux tems! ah! le bon tems!
Dure, dure, dure longtems;
Bon tems, tant, tant, dure longtems,
Bon tems.

D'une nouvelle aurore
Les Cieux sont embellis.
Nos champs sont rajeunis,
Des dons qu'on voit éclore :
Je rajeunis comme nos champs,
Quand je vous vois contens,
Mes enfans.

O l'heureux tems! &c.

GUILLOT.

Écoutez-nous, pere Gombaut,
Et baillez-nous conseil pour agir comme il faut.
En regardant cette belle Estatue
Qui fait un plaisir général,
Morgué, notre ame s'évartue.
J'vouderions voir le Prince en propre original,
Vous l'connoissais ? J'vous l'avons oüi dire,
Et vous pourrais nous y conduire.

GOMBAUT.

Oui, je l'ai vû de près ainsi que je vous voi,
Quand j'étois Grenadier du tems de Fontenoi.
A Furne, Ypres, Menin, Lawfeld, quand nos brigades
Combattoient pour sa gloire, il marchoit avec nous;
Il nous appelloit camarades.
Ah! ce mot suffisoit pour nous enflammer tous.

MACÉ.

Oui, Gombaut a passé vingt ans à son service.

GOMBAUT.

Vingt ans d'honneur; je me suis avancé.
On me verroit encor dans ce noble exercice,
Mais sous le poids des ans je m'étois affaissé.

MACÉ.

Avec distinction, il revient au village.

Rien ne l'a consolé d'avoir quité les camps,
Que le bonheur d'embrasser ses enfans.

GOMBAUT.

Et toi, ma femme, aussi, dont l'exemple si sage
Soutenoit la vertu dans leurs cœurs innocens.

MACÉ.

Je faisois mon devoir, mon fils, pas davantage.

GOMBAUT.

Mais quel plaisir encor! ô nos chers habitans,
Quand, l'été, chaque soir, sous un berceau champêtre,
Ou, l'hyver, tous en cercle autour de mon foyer,
Vous m'écoutiez parler de notre Maître.

LUCAS.

Palsanguenne, le tems n' pouvoit mieux s'employer.

NICETTE.

Mais lorsque vous parliez de guerre, de gens d'armes,
D'abord on me faisoit coucher.

MACÉ.

Cela t'auroit fait peur.

GOMBAUT.

Nous devions t'empêcher,
Si jeune encor, d'éprouver des allarmes.

NICETTE.

Des allarmes ! quoi donc ?

MACÉ.

Tais-toi.

Laissez parler votre grand-pere & moi.

GOMBAUT.

Vous connoissiez mon fils ; il a suivi mes traces,
Il est soldat.

MACÉ.

Mon fils a part aux graces
Qui récompensent la valeur.
François est parvenu sans brigue, sans faveur.

GOMBAUT.

Nous le verrons bientôt, j'espere.

NICETTE.

Pour nous quel plaisir !

MACÉ.

Quel bonheur !

GOMBAUT.

Ah ! quelle douceur pour un pere !

NICETTE.

Mais dites-moi, mon grand papa,

N'étions-nous pas en paix ?

MACÉ.

Non vraiment.

NICETTE.

Comment ça ?

BLAISE.

Mais Nicette a raison ; comme à notre ordinaire,
J'ons chanté, j'ons dansé, j'ons toujours cultivé.

GUILLOT.

J'n'avons pas eu d' Milice *, on n'a point enlevé
Les garçons travailleux, soutiens de leux familles.

COLETTE.

Non plus qu' les amoureux aux filles.

MACÉ.

Si nous avons chez nous ignoré ces malheurs,

(Montrant la Statue.)

Vers ce Prince élevons nos cœurs.

BLAISE.

Mais voyons : queuq'c'est donc que la paix ou la guerre ?

NICETTE.

Papa, dites-le nous.

BLAISE.

Dites-le nous aussi ;
Car je suis d'un village où je n'entendions guere
Parler de tout ça, Dieu marci.

GOMBAUT.

Eh ! bien, écoutez-moi ; je vais vous satisfaire.

---

* La sagesse du ministere a supprimé entierement la levée de la Milice dans tout le Royaume.

ARIETTE

Vous souvient-il de ce cruel orage
Qui saccagea tous les biens du village ?
Nicette à peine avoit six ans,
Nos moissonneurs étoient à leur ouvrage,
Tout à coup un sombre nuage,
Epais & noir, couvre le tems,
En roulant, roulant dans ses flancs
Et l'épouvante & le ravage.

Nos épis dispersés par le souffle des vents,
Avec des tourbillons de feuilles, de poussiere,
S'élevent dans les airs & cachent la lumiere.
(*A sa petite fille.*)
Nous te serrons entre nos bras tremblans,
Nous cherchons un asyle au creux d'une montagne;
De-là nous voyons des torrens
Précipiter leurs eaux, inonder les campagnes,
Entraîner des troupeaux & des berceaux d'enfans,
La terre retentit sous leurs flots écumans.
De toutes parts les tonnerres qui grondent,
Se répondent,
Se confondent,
Et font pâlir nos habitans.
En vain chacun au Ciel adresse ses prieres,
La foudre éclate, tombe, embrâse nos chaumieres,
Et les toits du Château sont des débris fumans.
La grêle, les torrens, les vents & le tonnerre,
Tous les fléaux qui désolent nos champs :
Voilà l'image de la guerre.

NICETTE.

Je tremble.

GOMBAUT.
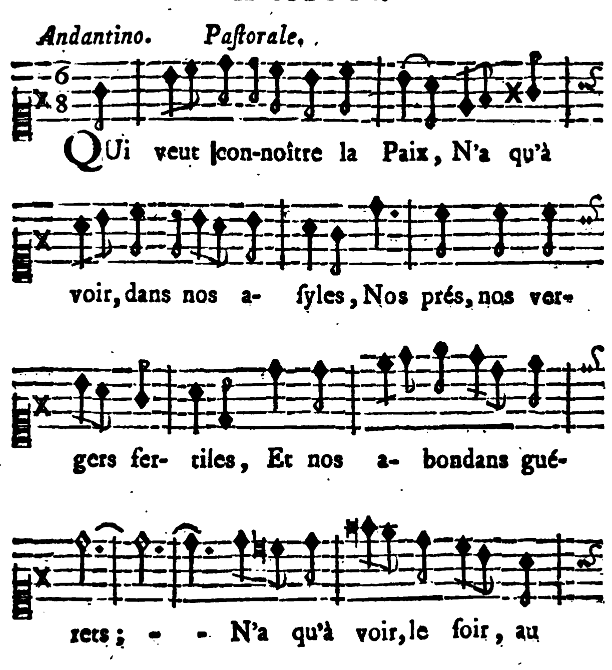
J'ai bien dit ; tu ressens de l'effroi.
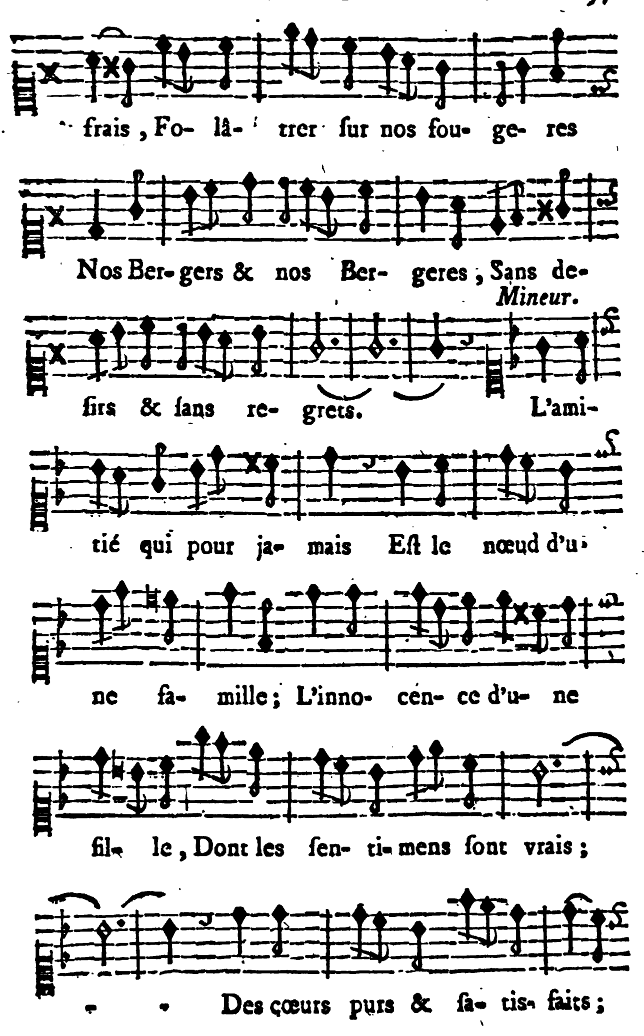
MACÉ.

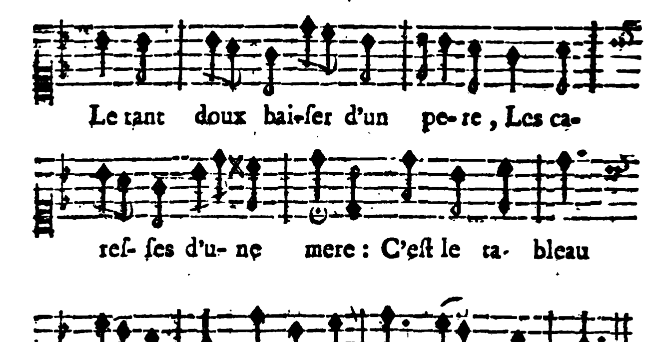
Viens ; pour te rassurer, ma fille, écoute-moi.

ARIETTE.

Andantino. Pastorale.




frais, Fo- lâ- trer sur nos fou- ge- res
Nos Ber- gers & nos Ber- geres, Sans de-
Mineur.
sirs & sans re- grets. L'ami-
tié qui pour ja- mais Est le nœud d'u-
ne fa- mille; L'inno- cen- ce d'u- ne
fil- le, Dont les sen- ti- mens sont vrais;
Des cœurs purs & sa- tis- faits;



GOMBAUT, *aux Pâtres.*

Continuez vos jeux : demain, avant le jour,
Nous partirons pour voir la Cour.

NICETTE.

Pourquoi pas tout à l'heure ? Ah ! mon papa, de grace,
Partons.

GOMBAUT.

C'est trop loin d'ici là ;
Le chemin te fatiguera.

NICETTE.

Bon ! bon ! maman m'a dit que le plaisir délasse.

LUCAS.

Eh ! bien, morgueane, en attendant demain ;

Chantons, danſons & mettons-nous en train.

(On entend un bruit de tambour; les Payſans fuyent.)

NICETTE.

Ah! mon Dieu!.. J'entends le tonnerre!

GOMBAUT.

Raſſure-toi; c'eſt le tambour:
Il n'a plus rien d'effrayant en ce jour.

MACÉ.

Le cœur me bat...je crains...j'eſpere,
Je vois des ſoldats de retour.
Demande s'ils ont vû notre fils à la guerre;
Mais c'eſt lui-même que je vois;
C'eſt lui.

NICETTE.

C'eſt mon papa!

GOMBAUT.

C'eſt toi, mon cher François!

SCENE XV.

GOMBAUT, MACÉ, NICETTE, UN OFFICIER *à la tête d'une Compagnie de Grenadiers.*

TRIO.

AH! quel plaisir! ah! quelle ivresse!
Mon fils, je te tiens dans mes bras.

L'OFFICIER.

Enfin, je vous tiens dans mes bras. . . .

MACÉ.

Vois cet enfant.

L'OFFICIER.

Hélas! hélas!
Puis-je suffire à ma tendresse?

MACÉ.

Nicette, le voilà,
Ton cher ami, ton cher papa,
Embrasse, caresse, caresse
Ton cher ami, ton cher papa;
Nicette, le voilà.

L'OFFICIER.

Nicette, me voilà.

ENSEMBLE.

La paix, en ce jour d'allegresse,

Te rend à nous, à ton enfant.	Me rend à vous, à mon enfant.

Par les charmes du sentiment,
Soyons tous quatre unis sans cesse.

L'OFFICIER.

Comment vous va ? Vous tirez-vous d'affaire ?

GOMBAUT.

J'ai repris de la force en cultivant la terre.

MACÉ.

Par son travail & par mes soins,
La terre ne nous est pas chiche :
Faut-il du bien pour être riche ?
Nous suffisons à nos besoins.

L'OFFICIER, *regardant sa petite fille.*

Mais comme elle est grandie !

MACÉ.

Eh ! oui, cela nous chasse.

NICETTE.

Grand'maman, ne dites pas ça ;
Car je ne voudrois plus grandir.

L'OFFICIER.

Pour ce mot-là,
Il faut encor que je t'embrasse.
Mais es-tu bonne fille, & fais-tu ton devoir ?

NICETTE.

Maman me baise chaque soir.

L'OFFICIER.

Toute mon attente est remplie,
Et voilà le moment le plus doux de ma vie !

NICETTE.

Que vous avez un bel habit !

L'OFFICIER.

C'est celui d'Officier, Nicette, il m'annoblit.

MACÉ.

J'aime à te voir au rang des gentilshommes ;
Mais tu ne voudrois plus être ce que nous sommes?
Tu serois bien ingrat.

L'OFFICIER.

Qui ? moi, le devenir !
Quoi ! vous pensez que je m'oublie !
Vous imiter, ce n'est point m'avilir.
Partager vos travaux, c'est servir la patrie ;
C'est un moyen de plus pour m'annoblir.

GOMBAUT.

Je reconnois mon fils !

MACÉ.

Bon sang ne peut mentir.

GOMBAUT.

C'est par les sentimens qu'on s'abaisse ou s'éleve.
Le vrai titre du noble est un cœur bien placé,

Et la faveur du Prince acheve
Ce que l'honneur en nous a commencé.

L'OFFICIER.

La pension dont on me récompense,
Chez nous répandra plus d'aisance.

MACÉ.

Non ; mais dans nos hameaux s'il est des malheureux,
Mon fils, garde ton bien pour eux.

L'OFFICIER.

Après vous, leur bonheur sera toute ma gloire.

MACÉ.

Et cela vaudra bien un titre de victoire.

L'OFFICIER, *aux Grenadiers qu'il fait approcher.*

Amis, je suis le fils de ces bons paysans.
Que je les vois avec tendresse !
Je ne dois qu'à leurs sentimens
Mes premiers degrés de noblesse.

GOMBAUT.

C'est la Tulipe, c'est la Fleur.

UN GRENADIER.

C'est vous, pere Gombaut, qu'on nommoit Va-d'-bon cœur ;
Vous étiez mon Sergent au siége de Bruxelle.
Avec plaisir je me rappelle....

UN AUTRE GRENADIER, *à l'Officier.*

N'est-ce pas votre fille aussi ?

MACÉ.

C'est le jour du bonheur qui nous rassemble ici.

UN GRENADIER.

Not' Officier, elle est, parbleu, gentille!
Et quand ça grandira...

L'OFFICIER.

Pardon, si ma famille,
En ce moment, occupe tous mes sens;
Mais on m'excusera, j'espere.
Le Roi lui-même, embrassant ses enfans,
Ressent, ainsi que moi, qu'il est doux d'être pere.

UN GRENADIER.

Ah! portons-la dans nos bras tour à tour.

UN AUTRE GRENADIER.

Non, mettons-la sur le tambour;
Car c'est un enfant de la balle.

GOMBAUT.

Ah! ma chere femme, m'amour!
Quel plaisir!

MACÉ.

Oui, rien ne l'égale.

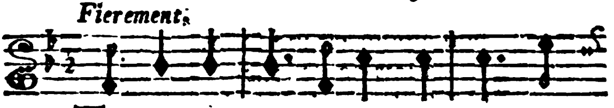
NICETTE.

De ce côté-là portez-moi,
Pour voir de près notre bon Roi.

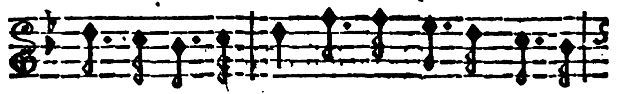
SCENE XVI.

LES GRENADIERS *chantent les couplets suivans.*

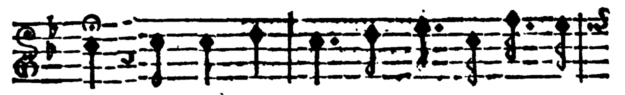
Fierement.



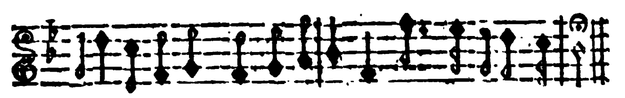
TOus, en ce jour, Servons l'A- mour : C'est



un bon comman-dant ; Bacchus est son lieute-



nant. Puis qu'en ce jour nous n'avons plus de



guerre, Je m'enrôle à Cythere Dans son Ré- giment.

Nous combattrons,
Nous attaquerons
Vos cœurs, jeunes tendrons,
Comme de braves lurons.

Pour votre honneur,
Faut un peu vous défendre;
Mais songez à vous rendre
Pour votre bonheur.

Tambour battant,
L'amant ardent,
Poursuit un jeune objet;
Son amour est indiscret.
Mais dès le jour
Qu'il obtient la victoire,
Il doit cacher sa gloire :
Taisez-vous, tambour.

Qu'on soit actif;
L'Amour est vif,
Et c'est un Officier
Qui ne fait point de quartier :
Aux maraudeurs
S'il accorde la grace,
Du Régiment il casse
Les soldats traîneurs.

Souvent le bruit
En amour nuit,
Et souvent du fracas,
Une coquette fait cas.
La nuit, le jour,
Battons pour ces coquettes;
Pour les prudes discrettes,
Marchons sans tambour.

Dans les combats,
Les vieux soldats
Sont toujours les premiers ;
A Cythere, les derniers.
Un vétéran
Doit quitter le service ;
En amour la Milice
Marche au premier rang.

SCENE DERNIERE.

QUINQUE.

UN CARILLONNEUR ET SA FEMME.

Le Carillonneur.

JE suis le Carillonneur Simon,
Din, digue, digue, digue, don ;
Don, digue, digue, digue, don,
Dondaine.

LA FEMME.

Et moi, je suis Magdelaine,
Digue, digue, digue, don,
Digue, digue, digue, don,
Dondaine,
La femme du Carillonneur Simon,
Digue, &c.

ENSEMBLE.

Nous venons prendre le ton,
Digue, digue, &c.

UN ARTIFICIER.

Je suis un bon Artificier,
Ah! le bon tems pour mon métier !
Je ferai petter le salpêtre,
Cla, cla, cla, cla,
Pata, pata, pon, pon, pon, pon,
Mais mon cœur est encor plus prompt
Que la fusée & le canon,
A prendre feu, feu, feu pour notre Maître :
Pata, pata, pon, pon, pon, pon.

D'un beau soleil la lumiere éclatante
Sera l'image intéressante

PAYSANS ET PAYSANNES.

Mettons-nous en réjouissance,
Et prenons tretous nos ébats.
Voyez ici, voyez là-bas,
Les saucissons, les cervelats
Qu'on fait pleuvoir en abondance.
Haut les bras, haut les bras.
De toutes parts le vin coule ;
L'argent vole, l'argent roule.

ENSEMBLE.

Coule, coule,
Vole, roule,
C'est à toi.

De la Samaritaine.
Digue, &c.

LE CARILLONNEUR.
Quand le Carillon
Carillonne pour un BOURBON,
Bin, bin, bon, bon, bon,
Je ne plains point ma peine.

LA FEMME.
Je fais aller le carillon,
Quand Simon reprend haleine,
Digue, digue, &c.

ENSEMBLE.
Au son des cloches, des clochettes,
Tous les garçons & les fillettes
Dansent, dansent le rigaudon,
Digue, &c.

LE CARILLONNEUR.
Quand le Carillon
Carillonne pour un BOURBON,
Tous les cœurs sont à l'unisson,
Digue, &c.

ENSEMBLE.
Quand le Carillon, &c.

D'un Roi chéri de ses Sujets,
Et la gerbe étincelante,
Qui peint l'amour des François,
Sera la source abondante
Des étoiles de la paix.
C'est la grande Girande.
Ah! la belle, ah!
Ah! Jerôme, hausse-moi,
Pour voir le bouquet du Roi.

ENSEMBLE.

Cla, cla, cla, cla,
Pata, pata, pon, pon, pon, pon,
Mon cœur est encor plus prompt
Que la fusée & le canon.
Cla, cla, cla, cla,
Pata, pata, pon, pon, pon, pon.

C'est à moi;
C'est à toi,
C'est à moi;
Vive le Roi.

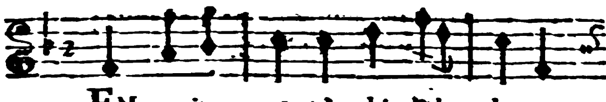
ENSEMBLE.

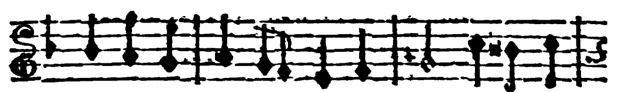
Eh! allons donc,
Remuons le cotillon,
Jouez, violon;
Zigue, zigue, zigue, zigue, zon, zon.

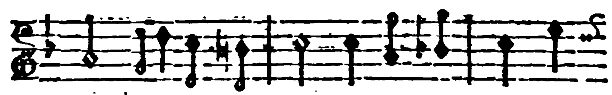
BALLET GÉNÉRAL,

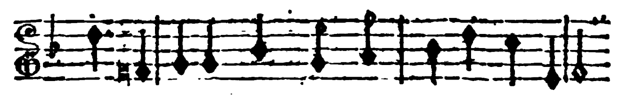
Composé de tous les états du peuple.

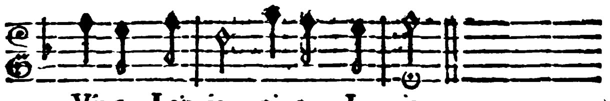
VAUDEVILLE.











UNE FEMME DU PEUPLE.

Que ce jour de réjouissance
Augmente du Roi les Sujets;
Vive la Paix.
L'Amour s'intéresse à la France,
Il tiendra sa Cour à Paris;
Vive LOUIS.

Que la guerre m'a fait de peine !
Qu'elle m'a causé de regrets !
Vive la Paix.
J'ai toujours été fort humaine.
Tous les peuples sont mes amis ;
Vive LOUIS.

UN FIACRE.

Pendant la guerre, sur les places,
Assez rarement j'étrennois ;
Vive la Paix.
Mais je roule aujourd'hui les Graces,
Les Jeux, les Ris dans tout Paris ;
Vive LOUIS.

UN MARCHAND DE PTISANNE.

J'ai rempli de vin ma fontaine :
C'est le meilleur des petits cabarets ;
Vive la Paix.
Venez-y boire à tasse pleine,
Le robinet tourne *gratis* ;
Vive LOUIS.

UNE VENDEUSE DE PLAISIR.

V'là l'plaisir, l'plaisir des Dames :
De retour on voit les plumets ;
Vive la Paix.
Que l'Amour va lancer de flâmes,
Et que de cœurs vont être pris !
Vive LOUIS.

UNE MARCHANDE.

Mon mari part pour la Cayenne :
C'eſt pour nos communs intérêts ;
Vive la Paix.
En attendant qu'il en revienne,
Il laiſſe chez nous un Commis ;
Vive LOUIS.

Pour recrûter la Colonie,
Embarquez-vous, galans objets ;
Vive la Paix.
A peu de frais on s'y marie :
Tout d'un coup les cœurs ſont unis ;
Vive LOUIS.

Voltigez, oiſeaux de Cythere,
Et chantez tous dans nos boſquets ;
Vive la Paix.
Aujourd'hui qu'on n'a plus de guerre,
Partout les Amours ſont leurs nids ;
Vive LOUIS.

A préſent on voit les coquettes
Comme des chaſſeurs aux aguets ;
Vive la Paix.
Tendez vos rets, jeunes griſettes ;
Les Sanſonnets y ſeront pris ;
Vive LOUIS.

Filles qui travaillez en mode,
Préparez vos colifichets ;
Vive la Paix.

L'Étranger de tout s'accommode :
Les bijoux seront à haut prix ;
Vive LOUIS.

AU PUBLIC.

Voici le jour de l'indulgence :
Censeurs, ne lancez point vos traits ;
Vive la Paix.
Qu'au défaut de notre éloquence,
Nos sentimens soient applaudis :
Vive LOUIS.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Fêtes de la Paix*, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 22 Juillet. 1763. MARIN.

Le Privilége & l'Enregistrement se trouvent aux Œuvres de l'Auteur.

ISABELLE
ET GERTRUDE,
OU
LES SYLPHES SUPPOSÉS;
COMÉDIE
EN UN ACTE,
MESLÉE D'ARIETTES;

Par M. FAVART.

La Musique est de M. BLAISE.

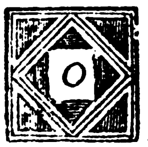


A MONSIEUR

DE VOISENON,

L'UN DES QUARANTE

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

 *Mon ami! le meilleur des amis! ce n'eſt point à l'ancienneté de votre famille, ni à vos diſtinctions que je rends hommage: c'eſt à vous-même; c'eſt à votre cœur, ſupérieur encore à votre eſprit; c'eſt à cette amitié pure & ſolide qui fait mon bonheur, & que je préfere à tout, à la gloire même.*

FAVART.

AVERTISSEMENT.

JE n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage: je n'en dois le succès qu'à l'immortel Auteur* qui m'en a fourni l'idée. Une seule éteincelle de son génie suffit pour animer; c'est le feu créateur.

J'ai la même obligation à M. de Marmontel. Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* & dans *Annette*, n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

* *M. de Voltaire.*

ACTEURS.

DUPRÉ.

DORLIS.

Madame GERTRUDE.

ISABELLE.

Madame FURET.

AMBROISE *Jardinier, qui ne paroît point.*

La Scène est dans la Maison de Madame Gertrude.



ISABELLE ET GERTRUDE,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Jardin agréable; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite, est un Pavillon d'Architecture sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six degrés. Les portes sont vitrées, mais garnies de rideaux épais; ces portes, qui comprennent toute la façade du Pavillon, laissent voir, lorsqu'elles sont ouvertes, l'intérieur du Sallon meublé avec élégance; on y découvre une Toilette & deux siéges. Il y a une porte secrette qui répond à un petit sentier couvert de Myrthes, de Jasmin & de Roses. Le Ciel est sans nuages, & la Lune, qui est dans son plein, paroît au-dessus des arbres, & éclaire tout le Jardin.

SCENE PREMIERE.

On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré, couvert d'un manteau avec une lanterne sourde à la main, monter par le petit escalier dérobé, & entrer avec mystere dans le Pavillon, qui paroît éclairé un instant après.

DORLIS.

LE cœur me bat de crainte & de joie: de quel côté tourner?.... Si je sçavois le réduit qu'elle

habite . . . . si je sçavois . . . . je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Rassurons-nous. Quoiqu'il soit encore de bonne heure, tout le monde doit être déja retiré dans une maison aussi réglée que celle ci. Tout doit dormir, excepté un cœur sensible, agité d'une douce inquiétude.

ARIETTE: N°. 1.

O nuit, charmante nuit! sois propice à l'Amour;
Et tu seras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.
Dormez, dormez, cœurs insensibles,
Et laissez-nous jouir des plus heureux momens.
O nuit! sous tes ombres paisibles,
Assoupis les Jaloux, éveille les Amans;
Attire en ce lieu solitaire
L'objet de mes plus chers desirs:
Cache l'Amour & ses plaisirs
Sous le voile épais du mystere.
Mon cœur languit dans la souffrance,
Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je préfere mon tourment
Au néant de l'indifférence,

O nuit! &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres: si j'y montois pour découvrir, . . .

(*Il monte sur un arbre.*)

SCENE II.

DORLIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, *dans le Pavillon, ouvre les portes, regarde une Pendule, & dit:*

Il n'eſt que neuf heures & demie. Il n'eſt pas ſi tard que je penſois.

DORLIS, *ſur l'arbre.*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRÉ.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure: à quoi m'occuper en l'attendant? Voilà un livre à côté de ce pot de rouge: *les Penſées de Sénèque*. La morale s'accorde toujours avec le deſir de plaire.

DORLIS.

Deſcendons.

DUPRÉ.

Quel eſt cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour conſiſte ſimplement dans l'union des ames.* Au diable ſoit l'ouvrage; il n'a rien de ſolide. *Notes ſur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des ſubſtances Aériennes.* On reconnoît toujours les gens au choix de leurs Livres.

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumiere.

DUPRÉ, *à part.*

J'entends du bruit.

DORLIS, *à part.*

C'eſt un homme.

DUPRÉ.

C'eſt-elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

(Dorlis, en voulant ſe ſauver, renverſe une chaiſe de jardin.)

DUPRÉ.

Qui va là ? Que vois-je ? c'eſt Dorlis.

DORLIS.

C'eſt vous, mon oncle Dupré ?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. (*A part.*) Vient-il pour m'eſpionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude eſt-elle là ?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime ſa fille.

DUPRÉ, *à part.*

Il me raſſure. (*Haut.*) Tu aimes ſa fille ? Ah ! je ſçavois, je ſçavois bien ; & c'eſt pour te ſurprendre que je viens ici tous les ſoirs.

DORLIS.

Tous les ſoirs ? pour me [...] Allons, allons

mon oncle, cela ne se peut pas. Je n'ai paint de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'est la premiere fois que je me hasarde.....

DUPRÉ.

Comment as-tu pu t'introduire?

DORLIS.

Après avoir essayé inutilement plusieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureusement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'est rencontrée toute juste, toute juste.

DUPRÉ.

C'est une des clefs de ma Bibliotheque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre bibliotheque?

DUPRÉ.

Rends-la moi tout-à-l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon oncle; mais...

DUPRÉ.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non; reste. (*A part.*) J'ai encore le tems de l'interroger... (*Haut.*) Isabelle est elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé: vous sçavez qu'elle ne sort point sans sa mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRÉ.

Il est vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Isabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon oncle.

DORLIS, *à part.*

C'eſt un homme.

DUPRÉ.

C'eſt-elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

(Dorlis, en voulant ſe ſauver, renverſe une chaiſe de jardin.)

DUPRÉ.

Qui va là ? Que vois-je ? c'eſt Dorlis.

DORLIS.

C'eſt vous, mon oncle Dupré ?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. *(A part.)* Vient-il pour m'eſpionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude eſt-elle là ?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime ſa fille.

DUPRÉ, *à part.*

Il me raſſure. *(Haut.)* Tu aimes ſa fille ? Ah ! je ſçavois, je ſçavois bien ; & c'eſt pour te ſurprendre que je viens ici tous les ſoirs.

DORLIS.

Tous les ſoirs ? pour me ſurprendre ? Allons, allons

mon oncle, cela ne se peut pas. Je n'ai paint de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'est la premiere fois que je me hasarde.....

DUPRÉ.

Comment as-tu pu t'introduire?

DORLIS.

Après avoir essayé inutilement plusieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureusement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'est rencontrée toute juste, toute juste.

DUPRÉ.

C'est une des clefs de ma Bibliotheque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre bibliotheque?

DUPRÉ.

Rends-la moi tout-à-l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon oncle; mais...

DUPRÉ.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non; reste. (*A part.*) J'ai encore le tems de l'interroger... (*Haut.*) Isabelle est elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé: vous sçavez qu'elle ne sort point sans sa mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRÉ.

Il est vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Isabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon oncle.

Et tu ne vois pas,
Hélas!
Des abîmes ſous tes pas.
Téméraire! tu n'y penſes pas.

DORLIS.

Calmez-vous. Mes vues ſont légitimes, & l'amour le plus ſûr, le plus conſtant . . .

DUPRÉ.

A quoi ton amour te ſervira-t-il? Madame Gertrude deſtine ſa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS.

Ah! quel dommage! Et vous ſouffririez? ... Vous qui avez tant de pouvoir ſur l'eſprit de Madame Gertrude!

DUPRÉ.

Moi! que veux-tu dire?

DORLIS.

Eh! là, là. J'aime, & je me connois en Amans: vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRÉ.

Tu penſes que l'honnête Madame Gertrude?....

DORLIS.

Les femmes honnêtes ſont plus ſenſibles que les autres.

DUPRÉ.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle deſſein de plaire? Vois avec quelle ſimplicité elle eſt miſe.

DORLIS.

ARIETTE. Nº. 2.

Oui, oui; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.

L'art est de cacher l'art; c'est le moyen de plaire,
C'est le point nécessaire.
Il faut la voir
Cette Dame Gertrude ;
C'est un miroir
Pour une Prude.
Il faut la voir
Avec son grand mouchoir
Noir.
Il se plisse ou s'étend sous ses mains vertueuses;
S'ajuste, s'arrondit, prend des formes heureuses,
Et ménage des jours, des jours de volupté,
Le blanc, le noir... l'œil en est enchanté.
Ainsi l'on voit, dans un bocage sombre,
Les rayons du Soleil se jouer avec l'ombre.

Oui, oui; le fard de la beauté
Est la décence & la simplicité.

DUPRÉ.

Tais-toi, petit coquin; tu en sçais trop, & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il est vrai, Madame Gertrude: je crois en être aimé de même, sans qu'elle le sçache. Mais tiens, je n'en suis pas plus heureux: c'est une espece de Philosophe femelle de trente-six à trente-sept ans, qui croit déja qu'il n'est plus permis d'aimer à son âge; une Prude qui n'est point médisante; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une aversion pour tous les hommes.

DORLIS.

Je ne le crois pas, puisqu'elle n'en a point pour vous.

DUPRÉ.

Elle se borne aux plaisirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien singuliere! ma foi, mon oncle ; si j'étois à votre place....

DUPRÉ.

Laisse faire ; je ne désespere pas d'être bientôt son mari : va-t-en ; nos intérêts sont communs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dessein de te faire épouser Isabelle ; c'est un parti qui te convient, tu lui conviens de même : mais laisse-moi agir ; ne te mêle de rien, & sois sage.

DORLIS.

Oh! oui, sage, sage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec Madame Furet? On dit que.....

DUPRÉ.

Tà tà, on dit! je m'en embarrasse peu.

DORLIS.

Prenez-y garde, c'est l'espion du quartier : elle est de bonne guette cette femme-là.

QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE, *sans être vû.*	DUPRÉ.	DORLIS.	Me. GERTRUDE.
		On frappe.	On sonne.	
Holà, holà!	Qui va là? qui va là.			N'ouvre à personne.
Holà, holà!	On y va, on y va.			
Ne tardez pas.	Je suis là-bas.	Quel embarras!	Quel embarras!	N'ouvre donc pas.

(Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumiere.)

SCENE III.

Me. GERTRUDE, Me. FURET.

Madame GERTRUDE.

C'Est vous, Madame Furet ! vous allarmez toute ma maison. Qui vous amene si tard ?

Madame FURET.

Si tard ! il n'est pas encore dix heures ; c'est le tems de la promenade, & nous avons jusqu'à minuit.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que vient-elle faire ici ? *(Haut.)* Je vous demande pardon ; mais nous nous retirons de très-bonne heure, & vous avez bien vu que mon vieux Jardinier a été obligé de se relever pour vous ouvrir la porte.

Madame FURET.

J'en suis bien fachée pour votre vieux Jardinier ; mais il est des cas.....

Madame GERTRUDE.

Quoi ? quelque nouvelle histoire scandaleuse ?

Madame FURET.

Très-scandaleuse, je vous en assûre.

Madame GERTRUDE.

Eh ! Madame, pourquoi s'embarrasser des affaires d'autrui ? N'avons-nous pas assez des nôtres ?

Madame FURET.

ARIETTE.

Eh! non, non, non, Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
Vous ne pouvez vous diſpenſer
De ſeconder l'exactitude
Dont j'ai toujours fait mon étude.
Eh! non, non, non, Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
De ce devoir vous diſpenſer.

Car c'eſt enfin
Pour le bien du Prochain,
Que je vais, que je vien,
Que je cours, que j'agis, que je veille.
Je viens d'apprendre, à l'inſtant,
Un ſecret important:
Je vais vous le dire à l'oreille,
Tout bas, tout bas.
N'en parlez pas.

RÉCITATIF.

Pour ſuivre un Amant téméraire,
Une jeune Penſionnaire
A ſauté les murs du Couvent;
On l'a priſe avec ſon Galant.

DUO.

Madame GERTRUDE.

J'entends, j'entends; il faut ſe taire.

Madame FURET.

Fort bien, fort bien. Ne diſons rien.
Quand nous ſçaurons tout le myſtere,
Nous ferons éclater l'affaire.
Le ſcandale eſt toujours un bien.

Madame

Madame GERTRUDE.

Il faut toujours, toujours se taire:
Vous n'avez point d'humanité.

Madame FURET.

Nous ferons éclater l'affaire;
Vous n'avez point de charité.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Il va venir, il est peut-être déja venu. Quel embarras!

Madame FURET.

Allons, allons, ranimez votre zele; on a amené ici tantôt devant Monsieur Dupré, Juge de la prevôté, le jeune homme & la jeune fille; on dit qu'elle est du lieu. Courons nous informer....

Madame GERTRUDE.

Eh! que vous importe? ce n'est pas votre fille.

Madame FURET.

Ma fille! non, Dieu merci; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raison pour la mettre en lieu sûr; elle est élevée avec la plus grande sévérité; il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je sçais qu'elle est bien.

Madame GERTRUDE.

Ce n'est pas ma fille non plus, je prends soin moi-même d'Isabelle, ainsi ... bon soir, Madame.

Madame FURET.

Comment! bon soir...

Madame GERTRUDE.

Je ne m'inquiette que de ce qui me regarde.

Madame FURET.

Mais, depuis quelque tems, vous êtes bien indulgente, & si je ne vous connoissois pas, j'aurois

des ſoupçons. Des femmes vertueuſes comme nous ne ſont jamais indulgentes, à moins qu'elles n'aient beſoin d'indulgence pour elles-mêmes; vous m'entendez?

Madame GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuſe créature! (*Haut.*) & moi, ſi je ne vous connoiſſois pas, je croirois que vous n'êtes à l'affût des défauts d'autrui que pour trouver des excuſes à vos propres foibleſſes, mais à Dieu ne plaiſe.

Madame FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Madame GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Madame FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'eſt pas de ſoi qu'il faut s'occuper; il faut s'oublier, ſe ſacrifier, pour le bien général. Eh! tout ſeroit perverti, s'il n'y avoit pas des ames aſſez courageuſes pour démaſquer le vice. C'eſt par-là que l'on opere de bonnes actions.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Je ſuis ſur les épines.

Madame FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin; c'eſt moi qui l'ai fait deshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux, & par mes conſeils on a donné tous ſes biens à d'honnêtes perſonnes qui ne ceſſeront de faire des vœux pour ſon amendement.

Madame GERTRUDE.

Ah! quelle horreur!

Madame FURET.

Oui, c'étoit une horreur; & cette Madame Dou-

cet, qui jouoit la prude, n'ai-je pas découvert qu'elle étoit....

Madame GERTRUDE.

C'en est assez, permettez que je vous quitte.

Madame FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne soyons au fait de l'aventure de la jeune Pensionnaire. Courons de ce pas chez Monsieur Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouser.

Madame GERTRUDE.

Vous épouser! (*A part.*) je suis anéantie!

Madame FURET.

D'où vient cette surprise? si vous avez juré de ne jamais vous marier, moi je n'ai juré de rien. Eh! croiez-moi, vous ne feriez peut-être pas si mal de vous remarier, car....

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car? Une femme prudente ne se marie pas deux fois.

Madame FURET.

Une femme raisonnable se marie quand elle en trouve l'occasion; c'est ce que j'ai bien dessein de faire, quand ce ne seroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Madame GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdissement,... une foiblesse...

Madame FURET.

Une foiblesse! je ne vous abandonne point, je passerai la nuit près de vous.

Madame GERTRUDE.

Cela... cela se passe; allons, je suis prête à vous suivre, puisque vous le voulez: (*A part.*) c'est le moyen de m'en défaire.

Madame FURET.

Mais non, ne vous risquez point; c'est peut-être le serein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Madame GERTRUDE.

(*Madame Gertrude retient brusquement Madame Furet qui est prête à monter dans le Pavillon.*)

Eh! non, non. Je me sens mieux. (*A part.*) Ah! la maudite femme!

Madame FURET.

Que dites-vous?

Madame GERTRUDE.

Rien, rien: ma bonne amie, partons.

Madame FURET.

Prenons le plus court, passons par la fausse porte de votre jardin.

Madame GERTRUDE.

Je n'ai garde. (*A part.*) C'est par-là qu'il vient; elle le rencontreroit peut-être. (*Haut.*) Traversons plutôt la grande rue.

Madame FURET.

Pourquoi?

Madame GERTRUDE.

C'est que cette porte est voisine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Madame FURET.

Vous avez raison. J'oubliois de vous dire que l'on a vu plusieurs fois un homme essayer des clefs à cette porte-là.

Madame GERTRUDE.

O Ciel! sçait-on qui c'est?

Madame FURET.

Je le sçaurai bientôt, j'ai mes espions: comme je

dois être dans peu la femme de Monsieur Dupré, je lui épargne déjà le soin de veiller sur les Habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous..... embrassez-moi donc.

Madame GERTRUDE.

De tout mon cœur. (*A part.*) Ah! si je pouvois, sans blesser ma conscience!

Madame FURET, *à part.*

Si je pouvois trouver l'occasion de l'humilier! (*Haut.*) Allez soyez tranquille.

ARIETTE.

Rien n'échape à ma vigilance.
Vous devez calmer votre esprit.
Je sçais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,
Tout ce qu'on pense.
Je pénetre tout les secrets :
J'aurai soin de vos intérêts.

Madame GERTRUDE.

Eh! non, non: je vous en dispense.

Madame FURET.

Vous êtes d'une nonchalance....
Mais.....
Rien n'échape à ma vigilance, &c.

(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

DORLIS, DUPRÉ.

DORLIS.

MON oncle, mon oncle, elles sont parties.

DUPRÉ.

Te voilà encore?

DORLIS.

Elles sont parties.

DUPRÉ.

Elle en aura pour quatre heures avec cette babillarde.

DORLIS.

Tant mieux, tant mieux : nous voilà maîtres de la maison ; je pourrai lui parler, n'est-il pas vrai ?

DUPRÉ.

Point du tout : Isabelle est enfermée ; & quand elle ne le seroit pas, crois-tu que sa mere.....

DORLIS.

Ah ! quelle cruelle mere !

DUPRÉ.

Elle a raison.

ARIETTE. N°. 3.

On ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.
Un moment dès qu'on l'abandonne,
De petits Séducteurs un nombre l'environne,
Leur essain à l'entour bourdonne.
Ils n'attendent que l'instant
De surprendre un cœur innocent :
On les voit mépriser un bien qu'elle regrette,
Quand ils sont satisfaits.
Ainsi je répete
Qu'on ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.

DORLIS.

Avec votre permission, mon cher oncle, que je voye s'il ne me sera pas possible de lui dire un mot.

DUPRÉ.

Ecoute : nous nous brouillerons très-sérieusement, si tu ne te retires.

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Isabelle, vous aimez Madame Gertrude ; & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts sont communs ; vous avez mon secret, j'ai le vôtre.

DUPRÉ.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement : je n'ai fait que pousser la porte.

(*Dorlis se retire dès qu'il entend Madame Gertrude.*)

SCENE V.

DUPRÉ, Madame GERTRUDE.

Madame GERTRUDE.

AMBROISE, je vous chasserai, si vous osez encore ouvrir à quelqu'un sans mon ordre.

DUPRÉ.

Ah ! ma chère Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude !

Madame GERTRUDE.

Laissez-moi, Monsieur.

ARIETTE.

Rompons ensemble.
Tout se rassemble
Pour me troubler,
Pour m'accabler.
Je suis à plaindre,
J'ai tout à craindre ;

Mais je vous vois
Pour la derniere fois.
Rompons ensemble, &c.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Allarmer, effrayer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

Ah ! que les gens
Sont bien méchans !
Je n'ai point cru
Le siecle si corrompu.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
Peut si fort allarmer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement.*

La bonne occasion ! Tentons fortune pendant qu'ils sont là.

DUPRÉ.

Que je sçache du moins....

Madame GERTRUDE.

Laissez-moi, vous dis-je ; vous n'êtes plus digne de mon estime.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous à me reprocher ?

Madame GERTRUDE.

Rien, Monsieur.

DUPRÉ.

Mais encore ?

Madame GERTRUDE.

Eh ! bien, tout, Monsieur, tout. Allez trouver

Madame Furet ; elle est chez vous, elle vous attend.

DUPRÉ.

Madame Furet!

Madame GERTRUDE.

Après tout, que m'importe? Vous êtes votre maître. Epousez-la, Monsieur, épousez-la.

DUPRÉ.

Le Ciel m'en garde!

Madame GERTRUDE.

Ne lui avez-vous pas promis?

DUPRÉ.

Rien. C'est un projet qu'elle s'est formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de soupçonner notre liaison innocente.

Madame GERTRUDE.

L'intention seroit pardonnable: *(en s'adoucissant.)* me dites vous vrai?

DUPRÉ.

Je vous le proteste.

Madame GERTRUDE

Vous me rassurez pour vous ; mais je ne suis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRÉ.

N'appréhendez rien.

Madame GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieuse,
Femme envieuse,
Aigre, bigote,
Cagote ;

Oh! c'est, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.
Agissante
Par oisiveté;
Médisante
Par vanité;
Méchante
Par charité.

Oh! c'est, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.

DUPRÉ.

Bon! bon! ma prudence mettroit en défaut cent Cerberes comme Madame Furet.

Madame GERTRUDE.

Je suis dans une agitation qui m'ôte la force de me soutenir.

DUPRÉ.

Venez vous reposer dans votre Pavillon.

(Elle monte dans son Pavillon; Dupré lui donne un siége, elle s'assied, ôte sa coëffe nonchalamment & soupire. Dupré prend la lumiere qu'il avoit cachée, la remet sur la table, avance une chaise pour lui, & se place à côté de Madame Gertrude.)

SCENE VI.

DORLIS, *seul.*

JE cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point; voyons encore par ici.

SCENE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

Madame GERTRUDE.

Et sincérement vous n'avez point d'idées du mariage?

DUPRÉ.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois; assez souvent.

Madame GERTRUDE.

Qui peut vous inspirer ces idées?

DUPRÉ.

Si c'étoit vous, Madame.

Madame GERTRUDE.

Et vous prétendriez..... vous n'y songez pas. Si vous m'épousiez.... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus; l'hymen engage, & je ne serois plus digne de la perfection où j'aspire.

DUPRÉ.

En seriez-vous moins heureuse?

Madame GERTRUDE.

Eh! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent personne?

DUPRÉ.

Tout ce qu'elles voudroient.

ARIETTE.

Sans ſoucis, vivre pour ſoi,
Jouir de ſoi-même,
Faire du tems un bon emploi,
Etre heureux : voilà ma loi ;
C'eſt un bon ſyſtême.
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Quand du tems je fais bon emploi,
Et quand je jouis de moi-même ?
Que ſotte
Dévote,
Bigotte,
Jabotte,
Médiſe,
Mépriſe,
S'épuiſe
En aigreur ;
Jamais je n'écoute
Sa vaine clameur.
Tranquile, je goûte
Le repos du cœur.
Jouir de ſoi-même,
Voilà le ſyſtême
Qui fait mon bonheur.
Oui, c'eſt le ſyſtême
Qui fait le bonheur,
Qui fait le bonheur.

Madame GERTRUDE.

Je vous croyois une ame plus dégagée....

DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame : mais....

ARIETTE. N°. 5.

En vous voyant, il ne m'est pas possible
De résister à l'attrait du plaisir;
Si la Nature a fait mon cœur sensible,
Est-ce de moi que dépend un desir ?
Un mot flatteur qui sort de votre bouche,
Un doux regard de ces yeux séduisans,
Et cette main, cette main que je touche....

(Madame Gertrude, après s'être laissé toucher la main, la retire.)

Ah ! tout en vous doit excuser les siens.

Madame GERTRUDE.

Monsieur Dupré, il est dangereux de raisonner sur ces sortes de matieres ; laissons cela.

DUPRÉ.

Et vous-même, Madame, êtes-vous exempte des impressions ? ...

Madame GERTRUDE.

Moi !

DUPRÉ.

Vous respirez le parfum d'une rose,
Et des oiseaux le chant sçait vous ravir.
Sur votre sein cette gaze est moins close
Quand vous sentez l'haleine du zéphyr.
Cueillez un fruit, c'est votre goût qu'il flatte:
Levez les yeux, vous admirez le jour:
Sur tous les sens vous êtes délicate,
Et votre cœur se refuse à l'amour !

Madame GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant!

DUPRÉ.

Bien naturel, & quand on est aussi aimable que vous....

Madame GERTRUDE.

Ah! à mon âge, on ne l'est plus, on ne l'est plus.

DUPRÉ.

On ne l'est plus!...

Madame GERTRUDE.

Laissons cela. Pour rectifier vos idées, lisez, je vous prie, les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entierement, nous cesserons de nous voir.

DUPRÉ.

Cesser de nous voir! ah! lisons, lisons.

SCENE VIII.

ISABELLE, Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

ISABELLE.

ARIETTE.

Quel air pur! le Ciel est tranquille;
La paix regne dans cet asyle.
Quel air pur! le Ciel est tranquille;
Mais, hélas!
Mon cœur ne l'est pas.

Madame GERTRUDE, *à Dupré.*

Qu'en dites-vous ?

DUPRÉ.

Tout confirme votre systéme, & je vois bien qu'il faut que je me corrige. *(Il prend la main de Madame Gertrude.)*

Madame GERTRUDE.

A la bonne heure; mais que faites-vous donc ?

DUPRÉ.

Rien, rien; je me corrige.

Madame GERTRUDE.

Vous baisez ma main, Monsieur !

DUPRÉ.

Point du tout : c'est pour m'accoutumer à triompher de moi-même, & c'est votre ame qui reçoit mon hommage.

Madame GERTRUDE.

Passe pour cela.

ISABELLE.

Ma mere est ici avec quelqu'un !

DUPRÉ.

Et ces yeux si doux, que vous avez la bonté de fixer sur les miens ; ces yeux, où je crois voir la pureté du Ciel, ce n'est pas eux que j'admire; c'est encore votre ame, c'est cette candeur, cette vertu !

Madame GERTRUDE.

Passe pour cela.

DUPRÉ.

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore....

Madame GERTRUDE, *en soupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage ! ah !

ISABELLE.

Ma mere ſoupire, elle a du chagrin.

DUPRÉ.

Me trouvez-vous encore ſi coupable ?

Madame GERTRUDE.

Non ; & puiſque vous penſez enfin comme je le deſire ; Dupré, mon cher Dupré, vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mere eſt heureuſe ; que je ſuis contente !

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Me. GERTRUDE, DUPRÉ.

DORLIS.

TOUTES mes recherches ſont inutiles : mais, c'eſt elle, c'eſt elle-même ; quel bonheur ! St, ſt ! *(Il tire Iſabelle par la robe ; elle fait un cri.)*

ISABELLE.

Ahi ! *(Dorlis s'enfuit.)*

Madame GERTRUDE.

(A Dupré.) Diſparoiſſez pour un moment.

(Dupré ſe ſauve par la fauſſe porte du Pavillon.)

SCENE

SCENE X.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QUE faites-vous ici, ma fille ?

ISABELLE.

Ma mere, je ne pouvois dormir, je me suis relevée, j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je suis descendue dans le jardin pour prendre le frais.

Madame GERTRUDE.

[*à part.*] J'ai oublié de la fermer; c'est cette Madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. [*Haut.*] Vous êtes descendue sans ma permission ?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mere.

Madame GERTRUDE.

Et vous m'écoutiez ?

ISABELLE.

Oui ; ma mere ; j'ai vû de la lumiere dans votre Pavillon, je me suis approchée, je vous ai entendu soupirer ; cela m'a fait de la peine : & puis vous avez dit que vous étiez heureuse ; cela m'a fait plaisir : & puis, comme j'allois m'approcher encore, il m'a semblé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Madame GERTRUDE.

Vous êtes une petite visionnaire ; avez-vous vû quelqu'un avec moi ?

ISABELLE.

Non, mais on vous parloit.

Madame GERTRUDE.

On me parloit ! & que me disoit-on ?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Madame GERTRUDE.

Allez, allez ; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, restons encore un moment : je vous prie de me dire une chose.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux ? Est-ce Monsieur Dupré, le Juge de la Prévôté ?

Madame GERTRUDE.

Quelle idée ! l'avez-vous vû ?

ISABELLE.

Non ; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je ? Heureusement elle est simple, & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc, ma mere ?

Madame GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler ; c'est un mystère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment....

ISABELLE.

Il est tout fait ; la volonté de ma mere est un serment pour moi.

Madame GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue est celle de Monsieur Dupré, sans être la sienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Madame GERTRUDE.

N'avez vous pas lû le Livre que je vous ai donné ?

ISABELLE.

Ah ! oui ; le Comte de Gabalis qui dit qu'il y a des Sylphes, des Esprits Aëriens, des Intelligences, cela m'a amusée ; mais est-ce que tout cela est vrai ?

Madame GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eû une conduite sans reproche, quand la vertu seule a toujours dirigé nos actions & nos moindres pensées, ô ma chere fille ! notre ame alors s'éleve au dessus d'elle-méme; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectüel avec des Intelligences supérieures à notre être, qui nous consolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, j'ai grand besoin aussi de consolation.

Madame GERTRUDE.

Vous ! eh ! que vous manque-t-il ?

ISABELLE.

Rien.

Madame GERTRUDE.

Desirez-vous quelque chose ?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Je n'en sçais rien, mais...

ARIETTE.

Un secret ennui me dévore,
Quand je m'abandonne au sommeil;
Et le matin, à mon réveil,
Je suis plus inquiette encore.
Je ne sçais d'où vient ma langueur;
Mais je soupire,
Mais je desire.
Si rien ne satisfait mon cœur,
Maman, Maman, quel est donc le bonheur?

Madame GERTRUDE.

Ma fille, éloignez ces idées; ce sont des piéges des mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies! vous me faites trembler. Il est bien mieux de s'entretenir, comme vous, avec des Sylphes, des Esprits purs; mais je n'imagine pas comment des Esprits parlent.

Madame GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes, & nous apparoissent ordinairement sous une figure qui nous est familiere, comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de Monsieur Dupré?

Madame GERTRUDE.

Oui, oui.

ISABELLE.

Et que dit Monsieur Dupré, quand on lui prend sa figure ?

Madame GERTRUDE.

Il n'en sçait rien, ce n'est qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dis que l'on devoit fuir jusqu'à l'apparence des hommes, & cette apparence...

Madame GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on est sage.

ISABELLE.

Ah ! ma bonne maman, que vous me faites aimer la vertu ! Mais si je suis bien sage, bien sage, aurai-je aussi une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Je l'espère, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un si rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui ; c'est-là, ma chere enfant, que l'on trouve un abri sûr contre le souffle empoisonné d'un monde dangereux.

ARIETTE notée, N°. 6.

Comme une rose,
La naïve pudeur,
Quand on l'expose,
Perd bientôt sa fraîcheur.
Ah ! pour flétrir l'éclat d'une si rare fleur,
Il faut si peu de chose !
Conserve donc l'honneur
Comme une rose.

ISABELLE.

Mais au Couvent, il y a donc aussi des Esprits Aëriens qui font le bonheur des filles ?

Madame GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc ?

Madame GERTRUDE.

Ils apparoissent en songe.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours ? mais vous ne dormiez pas vous, quand, tout-à-l'heure...

Madame GERTRUDE.

Laissons cela, ma fille. Il est tems de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une chose à vous demander ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on sçache le bonheur que vous avez ? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Madame GERTRUDE.

Non. Je ne ferois qu'exciter l'envie, & comme tout le monde n'est point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un mystere pour n'humilier personne.

ISABELLE.

Ah ! que c'est bien dit, maman ! je vais méditer là-dessus jusqu'à demain.

Madame GERTRUDE.

C'est fort bien ; mais laissez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard, votre ſanté m'inquiette ; retirons-nous enſemble.

Madame GERTRUDE.

Soit. [*à part.*] Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille ! je prends mon parti ; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chere que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'eſt-ce que vous avez donc ? vous parlez toujours toute ſeule.

Madame GERTRUDE.

Paix ! je n'ai pas encore fait ma ronde, je vais voir ſi tout eſt bien fermé ; attendez-moi là, & ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

(*Iſabelle réfléchit ; & pendant ce tems, Dorlis paroît & ſuit des yeux Madame Gertrude ; enſuite il revient & ſe cache derriere un arbre.*)

HÉLAS ! que n'ai-je aſſez de vertu pour mériter comme ma mere ! .... Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle ſe promene dans le fond du jardin ! profitons de l'occaſion.

ARIETTE.

Isabelle, Isabelle!

ISABELLE.

Qui m'appelle? qui m'appelle?

DORLIS.

O ma chere Isabelle!
Ne craignez rien d'un cœur fidele.

ISABELLE.

Que ces accens me semblent doux!

DORLIS.

Ne craignez rien d'un cœur fidele,
Il ne respire,
Il ne soupire
Que pour vous.

ISABELLE, *à part.*

Flatteuse espérance!
(*Haut.*) Offrez-vous à mes yeux.

DORLIS, *paroissant.*

Momens délicieux!

ISABELLE, *étonnée.*

C'est Dorlis ou son apparence.
Je ne sçais si c'est une erreur;
Mais ces traits sont chers à mon cœur.

DORLIS.

Approuvez ma sincere ardeur;
Ces instans sont chers à mon cœur.

ISABELLE.

Je suis toute tremblante.

DORLIS.

Rassurez-vous, l'amour qui m'anime....

ISABELLE.

L'amour qui vous anime!. L'amour, est-ce une Intelligence? Ne me trompez point.

DORLIS.

Moi vous tromper! ô Ciel! Oui, c'est l'Intelligence la plus pure... Oui, c'est l'Amour lui-même, qui remplit mon cœur, qui pénètre mes sens, qui entraîne vers vous toutes mes pensées, tous mes desirs, & qui s'empare enfin pour vous seule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE, *à part.*

C'en est une, c'en est une; je n'en puis plus douter, [*Haut.*] & c'est pour moi, pour moi seule,.... que je suis heureuse!

DORLIS.

Heureuse! je suis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez; c'est moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc assez sage, assez vertueuse, pour....

DORLIS.

Assez sage, assez vertueuse, que trop peut-être....Mais non, l'innocence impose, réprime l'audace.... Et qui seroit capable.....Ma chere Isabelle, conservez toujours ces précieuses qualités qui vous rendent aussi respectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'est peu de chose; ma vertu, [*en sou-*

pirant.] c'eſt tout ; & j'ai bien deſſein de la conſerver auſſi toujours, puiſqu'elle vous plaît tant ; cependant, j'ai des ſcrupules.

DORLIS.

Quoi ?

ISABELLE.

Ma mère m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terreſtres. J'en ai eû, j'en ai encore, à ce que je crois : vous en jugerez ; car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *allarmé.*

Comment ?

ISABELLE.

Mais oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits. . . Tenez, je ne l'ai jamais vû ſans une certaine émotion. Je n'ai jamais ceſſé de penſer à lui. Ne ſont-ce pas là des idées terreſtres ?

DORLIS.

Ah !

ISABELLE.

Ne vous fâchez pas ; je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher ! Au contraire, vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'eſt qu'un.

ISABELLE.

J'entends : [*à part.*] c'eſt lui ſans être lui, nous y voilà. [*Haut.*] Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIS, *à part.*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'enchante.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me conſoler dans les amertumes de la vie ?

DORLIS.

Vous avez des chagrins ?

ISABELLE.

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouissons-nous, j'entre demain au Couvent ; c'est-là que l'on est plus vertueuse, n'est-ce pas ?

DORLIS, *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent !

ISABELLE.

Demain pour toujours ; je ne suis fâchée que d'une chose, c'est de quitter ma mere que j'aime bien ; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me suivra par-tout, vous m'apparoîtrez dans mes songes, ou comme vous voudrez, pourvû que cela n'humilie personne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds. On abuse de sa crédulité. [*Haut.*] Non, vous n'irez pas au Couvent ; & si vous m'aimez....

ISABELLE.

Si je vous aime ! je ne suis pas ingrate ; maman me gronderoit, si je ne vous aimois pas.

DORLIS.

Vous m'aimez, votre mere approuve... vous irez au Couvent... tout cela se contredit. On vous trompe... & vous consentiriez....

ISABELLE.

Si ma mere le veut, il faut que je lui obéisse ; & pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas lui déplaire. Me conseilleriez-vous ?....

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non ; mais vous ne lui désobéirez pas. Je sais des moyens sûrs pour lui faire changer de résolution ; vous & moi nous serons unis.

ISABELLE.

Nous le sommes déjà.

DORLIS.

Nous le serons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux ; venez donc la persuader vous-même ; elle sera bien aise de savoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'est pas tems encore ; il me suffit pour le présent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

DUO.

ISABELLE.	DORLIS.
Il tient ma main, il la baise, il la serre.	
Où suis-je ? O ciel ! mon esprit enchanté !	Rien n'est égal à cette volupté.
Venez, venez. O ma mere ! ma mere !	Il n'est pas nécessaire.
Soyez témoin de ma félicité.	Ne troublez point notre félicité.
Je n'ai rien de caché pour elle :	
C'est mon exemple, mon modele.	
Ma mere ne veut que mon bien.	Je veux aussi le vôtre.
Eh bien ! eh bien !	
Il tient ma main, il la baise, il la serre, &c.	

[Madame Gertrude paroît; Dorlis se sauve dans le fond du Theâtre pour n'être point vû de Madame Gertrude; il rencontre Dupré, qui l'emmene en lui disant:]

Qu'as-tu fait? nous n'avons plus d'espérance. Suis-moi.

SCENE XII.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chere enfant?

ISABELLE.

Ah! ma mere, permettez que je vous embrasse;
Votre fille est digne de vous.

Madame GERTRUDE.

J'en suis bien-aise, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu! mais votre sage exemple m'a mieux instruite que toutes vos leçons, que tous vos conseils.

Madame GERTRUDE.

Vous m'enchantez: mais quelle agitation!...

ISABELLE.

Je ne me sens pas de joie. Oh! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher: vous ne savez pas, ma mere, vous ne savez pas; j'ai aussi une Intelligence, moi!

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire?

ISABELLE.

L'Amour, l'Amour est une Intelligence; n'est-il pas vrai?

Madame GERTRUDE.

L'Amour, dites-vous ?

ISABELLE.

ARIETTE.

Aimer, sentir, penser, connoître ;
Sur-tout aimer ;
C'est prendre un être,
C'est s'animer.

Madame GERTRUDE.

Vous m'épouvantez ; expliquez donc ce mystere.

ISABELLE.

Il est là. Où êtes-vous ? revenez donc, voilà ma mere.

SCENE XIII.

DUPRÉ, DORLIS, Madame FURET, Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame FURET.

JE vous avois bien dit, Madame ; vous avez laissé votre porte ouverte, il est entré un voleur ici ; cherchez, Messieurs ; cherchez.

DUPRÉ.

Doucement, Messieurs : vous devez nous connoître, retirez-vous. (*A Dorlis.*) Reste là toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre.*)

Madame FURET.

C'est Monsieur Dupré !

Madame GERTRUDE.

Je suis confondue. (*A Isabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Madame GERTUDE.

Partez.

[*Isabelle, en se retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*]

DUPRÉ, *a Madame Gertrude.*

Ne craignez rien, Madame.

Madame FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRÉ.

Il est permis de venir voir sa femme.

Madame FURET.

Votre femme?

Madame GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Ne dites mot. [*A Madame Furet.*] Oui, ma femme ou peu s'en faut. C'est demain que nous célébrons notre mariage.

Madame GERTRUDE.

Y pensez-vous?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre de réputation?

Madame FURET.

Je n'en reviens point: n'est-ce pas moi que vous deviez épouser?

DUPRÉ.

Vous étiez dans l'erreur; c'est Madame.

Madame FURET.

Vous me trompiez donc ?

DUPRÉ.

Sans doute ; il est encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Madame FURET.

Ah ! traître ! j'étouffe de colere !

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Madame FURET.

Et vous, Madame, qui ne vouliez jamais vous remarier ?

Madame GERTRUDE.

On peut suivre le conseil que vous m'avez donné tantôt ; &, de plus, on se trouve quelquefois obligée par des circonstances...

Madame FURET.

Des circonstances ! fort bien ! Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille ! la voilà avec un jeune homme.

DUPRÉ.

Il n'y a rien d'étonnant. [*A Dorlis & à Isabelle.*] Approchez : mon neveu épouse Isabelle.

Madame GERTRUDE.

Il épouse ma fille ?

DUPRÉ.

Eh ! oui. [*Bas à Madame Gertrude,*] La réputation, l'honneur...

Madame GERTRUDE.

Oui, Madame, il l'épouse.

DORLIS, *à Madame Gertrude.*

Ah ! Madame !

DUPRÉ

DUPRÉ.

Paix.

ISABELLE.

Ah ! ma mere ! je ferai donc la femme d'une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Taifez-vous.

Madame FURET.

Je vois là du myftere ; de plus, des circonftances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah ! quels gens ! quelle conduite ! quelle perverfité ! c'eft ce qui me confole. Je publierai par-tout votre hiftoire avec des couleurs... laiffez-moi faire. C'eft une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'efcapade de la petite Penfionnaire.

DUPRÉ.

Eh ! bien, Madame, allez, parlez, publiez ; mais fçachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on s'aveugle bien fouvent fur fon propre danger. Apprenez que la Penfionnaire enlevée eft votre fille, & que fon raviffeur eft le jeune homme que vous avez fait déshériter fi charitablement.

Madame FURET.

O Ciel ! ma fille ! Le jeune homme ! [*elle fort.*]

SCENE XIV. & *derniere.*

DUPRÉ, Madame GERTRUDE, ISABELLE.

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

ET vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a

rien à se reprocher, il est en nous-mêmes. C'est une vérité dont j'espere bientôt vous convaincre.

Madame GERTRUDE.

Et c'est demain que doit se faire notre mariage ?

DUPRÉ.

Absolument.

Madame GERTRUDE.

C'en est fait, je me résigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela ; mais je me résigne aussi comme ma Mere.

Madame GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raisons pour vous parler tantôt comme j'ai fait ; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épousez Dorlis, le neveu de Monsieur.

DUPRÉ.

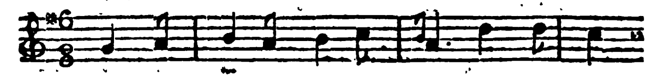
Qui n'est point une Intelligence.

DORLIS.
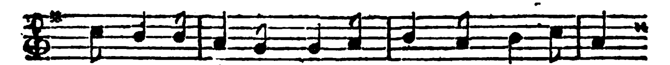
Non ; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

VAUDEVILLE.

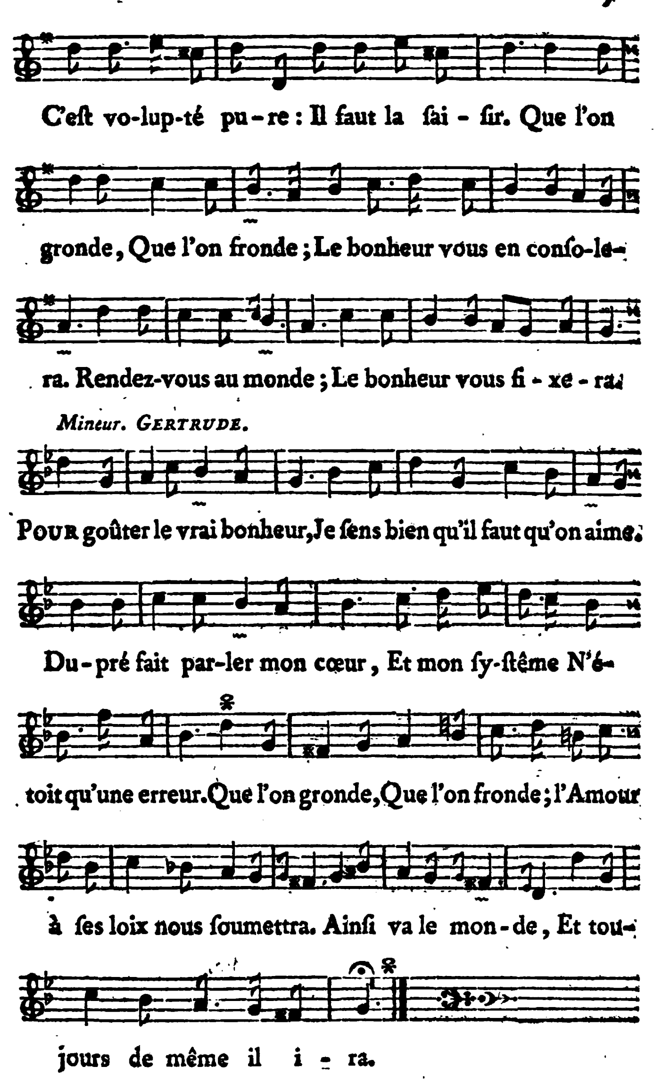
DUPRÉ.



POUR nous est fait le plai - sir ; Tout en - fin



nous en as - su - re. Rien de trop ; sçavoir jou - ir :


C'est vo-lup-té pu-re : Il faut la sai - sir. Que l'on
gronde, Que l'on fronde; Le bonheur vous en conso-le-
ra. Rendez-vous au monde; Le bonheur vous fi - xe - ra.
Mineur. GERTRUDE.
POUR goûter le vrai bonheur, Je sens bien qu'il faut qu'on aime.
Du-pré fait par-ler mon cœur, Et mon sy-stême N'é-
toit qu'une erreur. Que l'on gronde, Que l'on fronde; l'Amour
à ses loix nous soumettra. Ainsi va le mon-de, Et tou-
jours de même il i - ra.

DORLIS.

La beauté doit nous charmer:
C'est la loi de la Nature.
Nos cœurs sont faits pour aimer.
En vain la censure
Prétend nous blâmer.
Qu'elle gronde,
Qu'elle fronde,
On aime, & toujours on aimera.
Ainsi va le monde,
Et toujours de même il ira.

ISABELLE.

J'avois toujours ignoré
Ce plaisir qu'enfin j'éprouve.
Vous aimez Monsieur Dupré,
Moi, Maman, je trouve
Dorlis à mon gré.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde,
Je sens que toujours il me plaira;
Et devant le monde
Votre exemple m'excusera.

Madame GERTRUDE, *au Public.*

Notre ouvrage est imparfait:
J'appréhende la critique.
Comme la bonne Furet,
Un Censeur caustique
Condamne tout net.
Qu'il nous gronde,
Qu'il nous fronde,
Notre pauvre Auteur s'affligera.
Mais s'il vient du monde,
Ce bonheur le consolera.

FIN DU VAUDEVILLE.



AIRS

D'ISABELLE ET GERTRUDE.

N°. 1.

O Nuit, char-man-te nuit ! ſois pro - pice

à l'A - mour ; Et tu ſe - ras pour moi
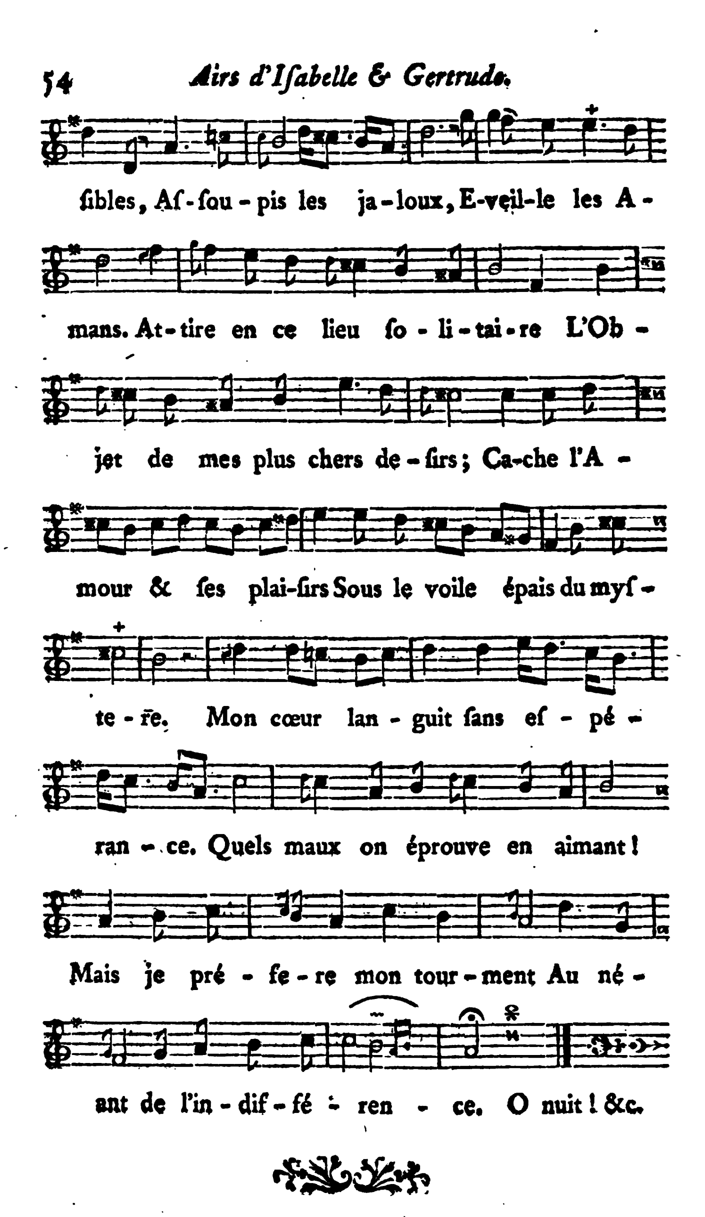
plus bel-le qu'un beau jour. O nuit, charman-te

nuit ! ſois propice à l'Amour ; Et tu ſe - ras pour

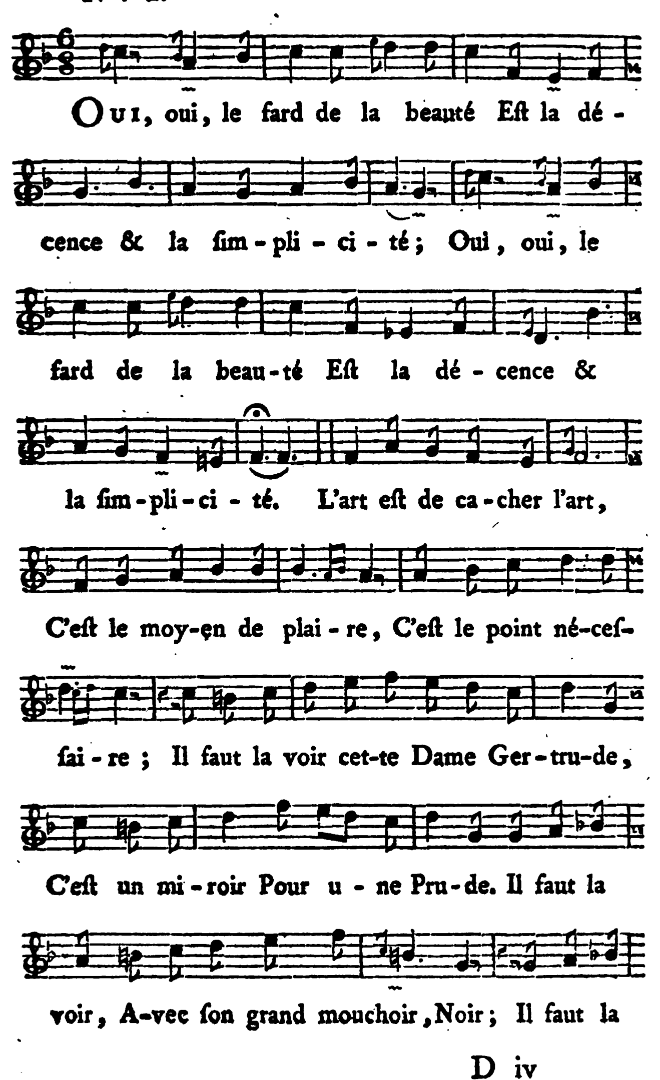
moi plus bel - le qu'un beau jour. Dor - mez, dor-

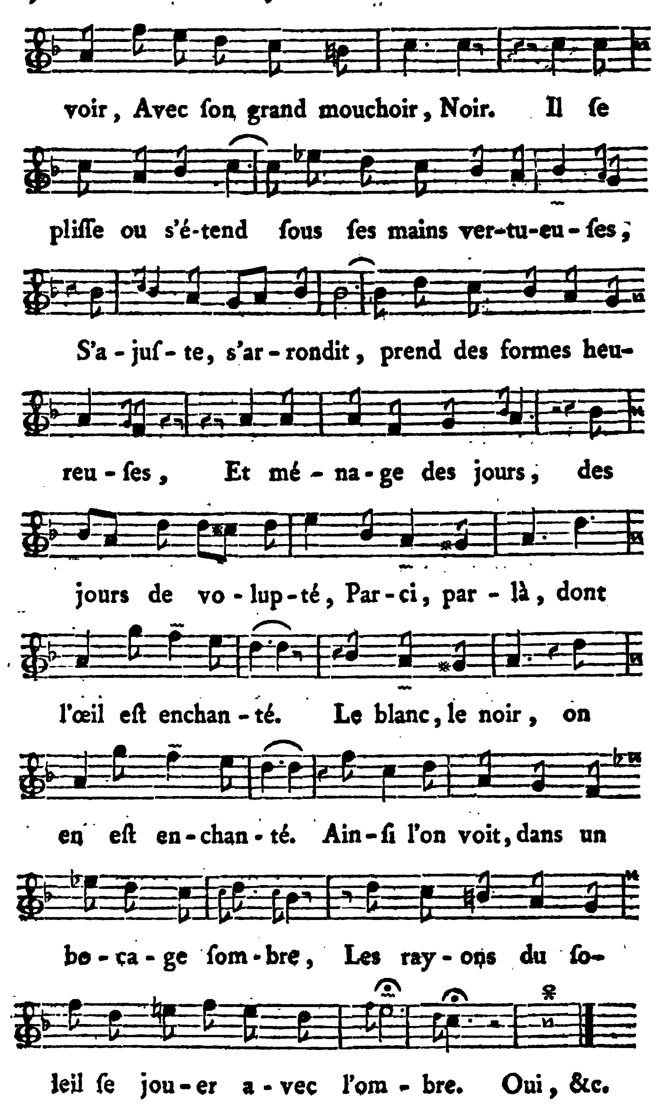
mez, Cœurs inſen - ſi-bles, Et laiſ-ſez-nous jouir des

plus heureux momens. O nuit ! ſous tes ombres pai -
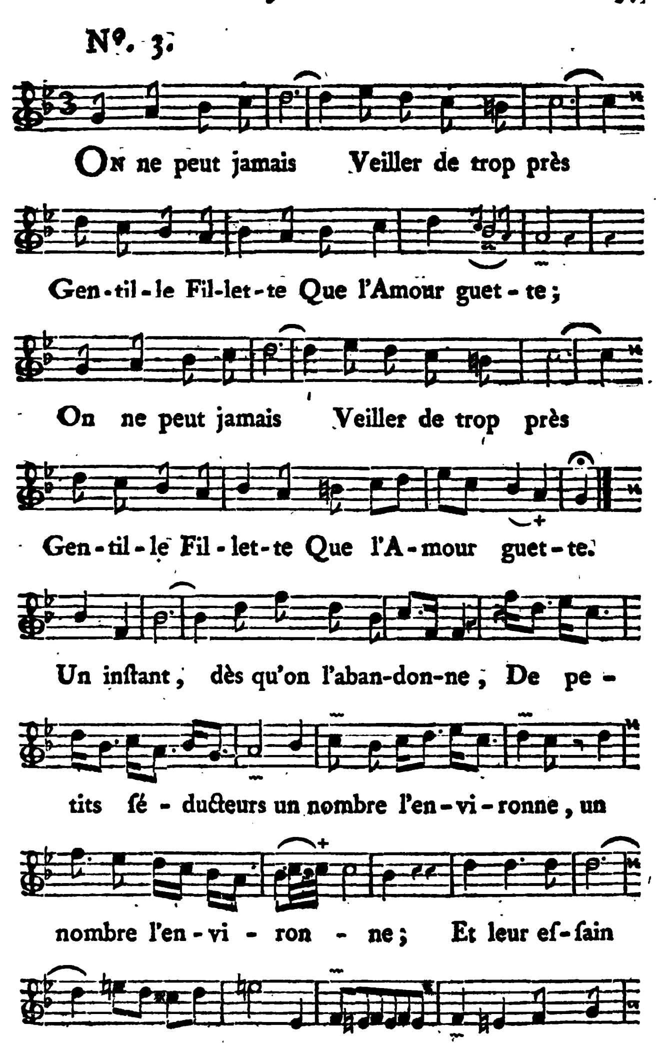

ſibles, Aſ-ſou-pis les ja-loux, E-veil-le les A-
mans. At-tire en ce lieu ſo-li-tai-re L'Ob-
jet de mes plus chers de-ſirs; Ca-che l'A-
mour & ſes plai-ſirs Sous le voile épais du myſ-
te-re. Mon cœur lan-guit ſans eſ-pé-
ran-ce. Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je pré-fe-re mon tour-ment Au né-
ant de l'in-dif-fé-ren-ce. O nuit! &c.

N°. 2.


OUI, oui, le fard de la beauté Eſt la dé-
cence & la ſim-pli-ci-té; Oui, oui, le
fard de la beau-té Eſt la dé-cence &
la ſim-pli-ci-té. L'art eſt de ca-cher l'art,
C'eſt le moy-en de plai-re, C'eſt le point né-ceſ-
ſai-re; Il faut la voir cet-te Dame Ger-tru-de,
C'eſt un mi-roir Pour u-ne Pru-de. Il faut la
voir, A-vec ſon grand mouchoir, Noir; Il faut la


voir, Avec son grand mouchoir, Noir. Il se
plisse ou s'é-tend sous ses mains ver-tu-eu-ses;
S'a-just-te, s'ar-rondit, prend des formes heu-
reu-ses, Et mé-na-ge des jours, des
jours de vo-lup-té, Par-ci, par-là, dont
l'œil est enchan-té. Le blanc, le noir, on
en est en-chan-té. Ain-si l'on voit, dans un
bo-ca-ge som-bre, Les ray-ons du so-
leil se jou-er a-vec l'om-bre. Oui, &c.

N°. 3.


On ne peut jamais Veiller de trop près
Gen-til-le Fil-let-te Que l'Amour guet-te;
On ne peut jamais Veiller de trop près
Gen-til-le Fil-let-te Que l'A-mour guet-te.
Un instant, dès qu'on l'aban-don-ne, De pe-
tits sé-ducteurs un nombre l'en-vi-ronne, un
nombre l'en-vi-ron-ne; Et leur es-sain
à l'en-tour bour-don-ne; Tous n'at-

tendent que l'inſ-tant De ſur-prendre

un cœur in-nocent, De ſurprendre un cœur inno-

cent. On les voit mé-pri-ſer un bien

qu'el-le re-gret-te, Quand ils ſont ſa-tis-faits;

Ain-ſi je le re-pé-te: On ne peut, &c.

N°. 4.

SANS ſou-ci vi-vre pour ſoi, Jou-ir de ſoi-

mê-me; Fai-re du tems un bon em-ploi;

Etre heureux, voilà ma loi; C'eſt un bon ſyſ-

tê - me. Qu'impor - te ce qu'on dit de moi, Qu'im-

por - te ce qu'on dit de moi, Quand du tems je

fais bon em-ploi, Et quand je jou - is de moi -

mê - me? Qu'importe ce qu'on dit de moi, Qu'im-
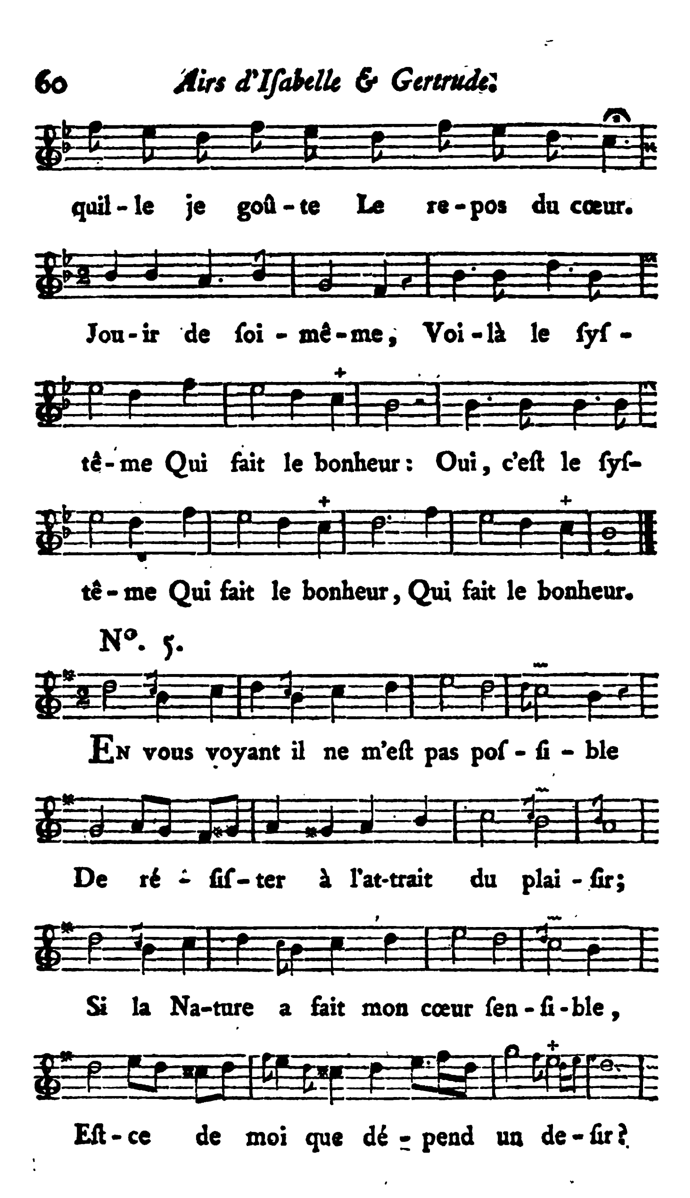
por - te ce qu'on dit de moi, Quand du tems je

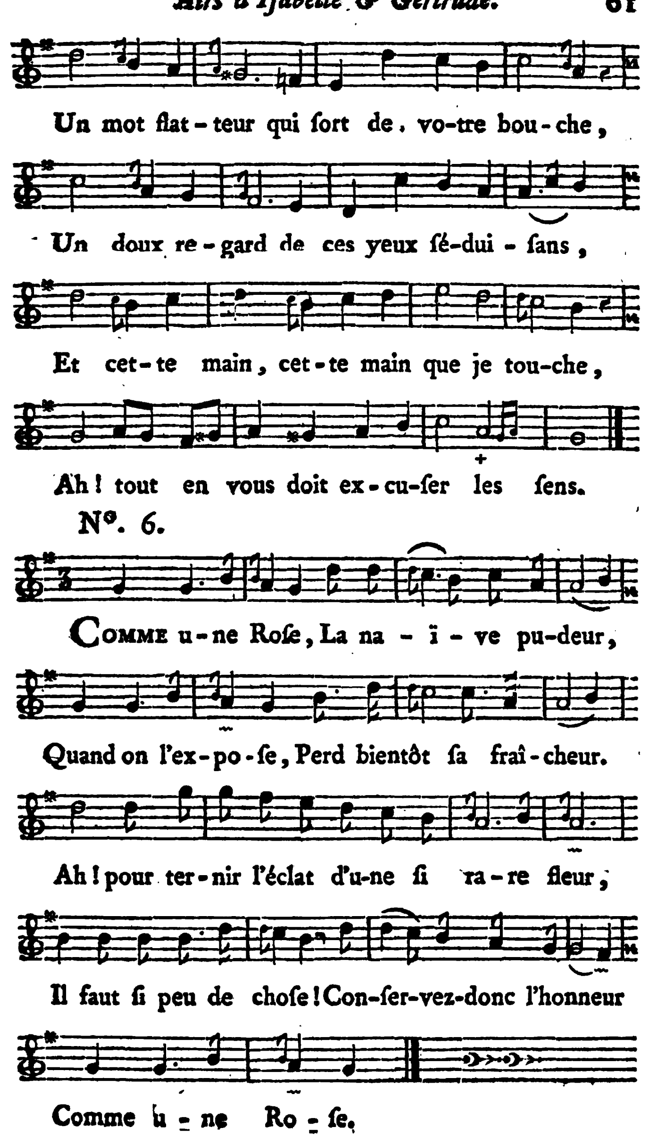
fais bon emploi, Et quand je jou - is de moi -

mê - me? Que sot - te Ca-go-te, Bi-go - te, Ja -
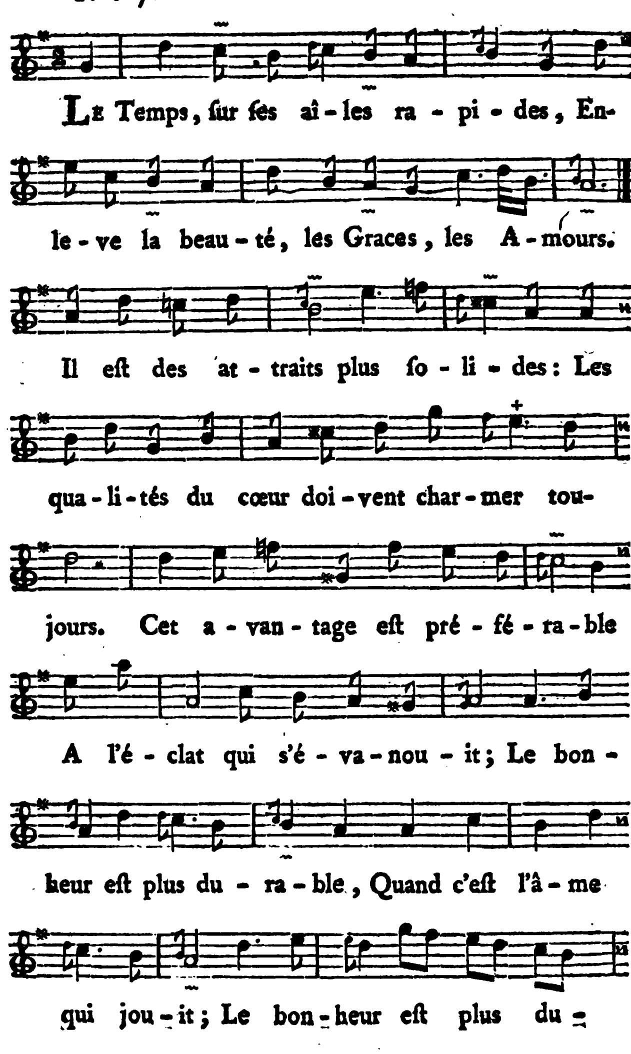
bo - te, Mé-di-se, Mé-pri-se, S'épuise en aigreur; Ja -

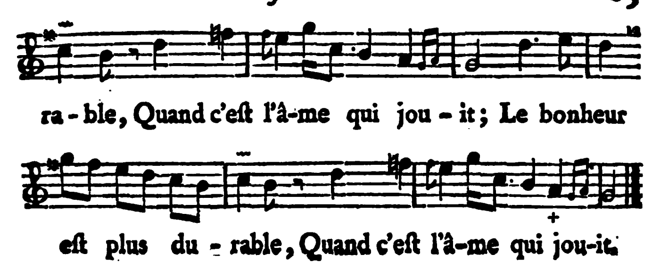
mais je n'é - cou - te Sa vai-ne clameur. Tran -


quil - le je goû - te Le re - pos du cœur.
Jou - ir de ſoi - mê - me, Voi - là le ſyſ -
tê - me Qui fait le bonheur: Oui, c'eſt le ſyſ-
tê - me Qui fait le bonheur, Qui fait le bonheur.
N°. 5.
En vous voyant il ne m'eſt pas poſ - ſi - ble
De ré - ſiſ - ter à l'at-trait du plai - ſir;
Si la Na-ture a fait mon cœur ſen - ſi - ble,
Eſt - ce de moi que dé - pend un de - ſir?


Un mot flat-teur qui sort de, vo-tre bou-che,
Un doux re-gard de ces yeux sé-dui-sans,
Et cet-te main, cet-te main que je tou-che,
Ah! tout en vous doit ex-cu-ser les sens.
N°. 6.
COMME u-ne Rose, La na-ï-ve pu-deur,
Quand on l'ex-po-se, Perd bientôt sa fraî-cheur.
Ah! pour ter-nir l'éclat d'u-ne si ra-re fleur,
Il faut si peu de chose! Con-ser-vez-donc l'honneur
Comme u-ne Ro-se.

N°. 7.


Le Temps, sur ses aî - les ra - pi - des, En-
le - ve la beau - té, les Graces, les A - mours.
Il est des at - traits plus so - li - des: Les
qua - li - tés du cœur doi - vent char - mer tou-
jours. Cet a - van - tage est pré - fé - ra - ble
A l'é - clat qui s'é - va - nou - it; Le bon -
heur est plus du - ra - ble, Quand c'est l'â - me
qui jou - it; Le bon - heur est plus du -


ra - ble, Quand c'est l'â-me qui jou - it; Le bonheur
est plus du - rable, Quand c'est l'â-me qui jou-it.



LA FÉE URGELE,

OU

CE QUI PLAIT AUX DAMES,

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES,

MESLÉE D'ARIETTES;

Représentée devant LEURS MAJESTÉS, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, à Fontainebleau, le 26 Octobre 1765.

Et à Paris le 4 Décembre suivant.

Le Prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

86

Les Paroles ſont de MM. ***

La Muſique de M. Duni, Compoſiteur de Muſique & Penſionnaire de feu Son Alteſſe Royal L'INFANT DON PHILIPPE, Duc de Parme, &c. &c.



ÉPITRE
AUX DAMES.

CE qui vous plaît, c'eſt de regner ſur nous ;
Vous préferez ce bonheur à tout autre.
J'en connais un bien plus doux que le vôtre ;
C'eſt le plaiſir de ſe ſoumettre à vous.



ACTEURS DE LA PIECE.

LA FÉE URGELE, MARTON,	La Dlle. la Ruette.
ROBINETTE, THÉRESE, *Bergére*, UNE VIEILLE,	La Dlle. Favart.
LE CHEVALIER ROBERT,	Le Sr. Clerval.
LAHIRE, *Ecuyer de Robert*,	Le Sr. Caillot.
LA REINE BERTHE,	La Dlle. Desgland.
DENISE, *Villageoise*, L'AVOCATE GÉNÉRALE de la Cour d'Amour,	La Dlle. Catinon.
VIEILLES CONSEILLERES de la Cour d'Amour.	Les Srs. Chanville & Baletti.
L'HUISSIERE,	La Dlle. Léonore.
PHILINTHE, *Berger*,	Le Sr. Lobreau.
LICIDAS, *autre Berger*,	Le Sr. Beaupré.
LISETTE, *Bergere*,	La Dlle. Adélaïde.
LE GRAND VENEUR,	Le Sr. de Hesse.

SEIGNEURS, DAMES & VARLETS de la Suite de la Reine BERTHE.

PLUSIEURS CONSEILLERES de la Cour d'Amour & de Beauté.

NYMPHES, Suivantes de la Fée URGELE.

CHEVALIERS ERRANS, amis de ROBERT.



LA FÉE URGELE,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Payſage des plus agréables. On voit dans l'éloignement le Palais du Roi Dagobert.

SCENE PREMIERE.

MARTON, ROBINETTE.

MARTON.

IL a pris le ſentier qui conduit en ces lieux ;
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.
Quel eſt votre deſſein ?

MARTON.

Eh ! peux-tu t'y méprendre ?
Robert eſt l'objet de mes vœux.

ARIETTE.

Non, non, je ne puis me défendre
D'aimer ce généreux Guerrier.
Ah ! si son cœur devenait tendre ..
A son sort je veux me lier.
Ne détruis pas mon espérance,
Je puis triompher en ce jour.
Richesse, honneur, grandeur, naissance,
Tout disparaît devant l'Amour.

ROBINETTE.

Quoi ! vous pensez à l'épouser ?

MARTON.

J'y pense.

ROBINETTE.

Mais songez-vous à la distance ?....

MARTON.

L'Amour n'en connaît point : non, l'Amour a ses droits.

ROBINETTE.

Madame ....

MARTON.

Observe le silence ;
Je pardonne ce mot pour la derniere fois.

ROBINETTE.

Mais ſous cet habit villageois . . . .

MARTON.

J'en aurai plus d'honneur, ſi j'ai la préférence.
Ce Chevalier Robert, ſi fier de ſes exploits,
Je veux le ſoumettre à mes loix :
Je prétends plus encor; éprouver ſa conſtance,
Le rendre digne de mon choix.
Employons l'adreſſe, la ruſe :
Qu'il ſoupçonne un rival.

ROBINETTE.

Ces détours ſont adroits.

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,
L'Amour me ſervira d'excuſe.

ROBERT, *ſans être vu.*

La Hire !

MARTON.

Paix ! j'entends ſa voix.

ROBERT.

La Hire !

LA HIRE, *ſans être vu.*

Monſeigneur.

SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE, MARTON, ROBINETTE.

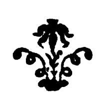
(*Robert paraît ſur ſon cheval dans le fond du Théâtre; il deſcend, donne ſa lance à la Hire.*)

ROBERT.

LA Hire,
Attache mon courſier à l'un de ces ormeaux:
Le charme de ces lieux m'attire,
Et la douceur de l'air qu'on y reſpire
M'invite à jouir du repos.

MARTON.

Éloignons-nous pour paraître à propos.



SCENE TROISIEME.

ROBERT *seul.*

ARIETTE.

LA noble chose
Que d'être Chevalier !
On prend la cause
De l'Univers entier.
On ne s'arme que pour la gloire,
On répare les torts,
On n'aspire à la victoire,
Que pour venger les *Faibles* des *Forts.*
La noble chose, &c.

D'un bras puissant,
On soutient l'innocent,
On le défend
Contre un tyran,
Un brigand,
Fût-ce même un Géant.
Un cœur
Plein de valeur,
Un cœur
Qui suit l'honneur,
Goûte les fruits
De ses travaux,
Reçoit le prix
Que mérite un Héros.
La noble chose, &c.

SCENE QUATRIEME.

ROBERT, LA HIRE, *avec un colletin de Pelerin, & une gourde à sa ceinture.*

LA HIRE.

SIRE Robert, mon bon, mon très-cher maître,
Vous reprenez haleine en ce séjour champêtre;
Il faut que vous soyez bien las!
J'en suis ravi.

ROBERT.

Pourquoi?

LA HIRE.

C'est que je m'aime:
Quand je suis fatigué, si vous ne l'êtes pas,
Vous avancez toujours d'une vitesse extrême;
Vous prenez le galop, quand je me traîne au pas.
C'est vainement que mon dépit éclate;
Vous partez le matin, vous arrivez fort tard,
Et vous n'avez aucun égard
Pour une santé délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié!

LA HIRE.

Un voyage si long m'a fondu de moitié;
Mais cet endroit me plaît, son aspect me délasse.

La belle vue! on voit à découvert
Le Palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince! il faut le mettre dans la classe
Des Rois aimés de leurs Sujets:
De mortels comme lui, la Nature est avare.
En Italie on voit des monumens parfaits;
Mais un Monarque aimé, que la sagesse pare,
Est un trésor plus précieux, plus rare:
Son Royaume animé par ses adorateurs,
Tenant tout son bonheur des vertus d'un seul homme,
Ne porte point envie aux raretés de Rome;
L'une fixe les yeux, l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au Ciel, nous voilà revenus de nos courses.
Il était tems, ayant épuisé les ressources:
Votre armure, votre cheval,
Vingt écus dans votre valise,
Voilà tout votre capital;
Car dans ces maudits tems de crise,
L'argent ne va jamais qu'aux mains des gens.....

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIRE.

Je suis las du service, & je voudrais, ma foi...

ROBERT.

Peux-tu, dégoûté de la gloire,
Te détacher du char de la victoire,

Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi?
Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi.

LA HIRE.

Vous voyez tout en beau; mais ſans en faire accroire,
De ce maudit métier, je vais conter l'hiſtoire.

ARIETTE.

Toujours par monts & par vaux,
Sans un inſtant de repos,
Errant,
Courant
Les aventures,
Du froid, du chaud
Il faut eſſuyer les injures;
Faire des défis,
Expoſer ſa vie:
Voilà les profits
De la Chevalerie.

Trouver un Objet friand,
N'oſer baiſer que ſon gant,
Rien que ſon gant;
Sans pain,
Sans vin,
Vivre de gloire;
Paſſer chaque nuit
Sans lit,
Et tout le jour ſans boire;
Trouver ſon bien pris
Et ſa douce Amie;
Voilà les profits
De la Chevalerie.

ROBERT.

Va, j'en crois mes pressentimens,
Mon ami la Hire, & j'augure
Qu'avant qu'il soit très-peu de tems,
Il pourra m'arriver quelque heureuse aventure.
(*D'un ton vif, mais mysterieux*).
J'ai déja vû, dans ce canton,
Certaine *Bachelette* .... *

LA HIRE.

Bon!

ROBERT.

Avec un regard tant modeste!
Tant doux! son œil est si fripon!
Sa taille tiendroit là.

LA HIRE.

Son âge?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE.

Peste!
Ah! Monseigneur ....

ROBERT.

Sa jambe fine & leste...

LA HIRE.

Ah! Monseigneur....

ROBERT.

Un Pied mignon....

---

* *Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer, & environ quinze à seize ans. Dans notre siècle on commence plutôt, & ce terme est à présent hors d'usage.*

LA HIRE.

Fort bien.

ROBERT.

Et des graces naissantes. ...
Elle cueillait des fleurs sur le bord d'un ruisseau ;
Ses charmes, ses attraits se répetent dans l'eau. ...
Ses vêtemens légers ... ses tresses voltigeantes....

LA HIRE.

Je vois .... je suis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage ;
Mais se dérobant à mes yeux,
Elle a laissé dans mon cœur son image.
Je reste ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.

Et vous l'aimez déja ?

ROBERT (*légerement*).

C'est une fantaisie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagne ?

ROBERT.

Oui.

LA HIRE.

Jolie ?

ROBERT *indifferemment.*

Oui.

LA HIRE *vivement.*

Jolie!

Ma foi, demeurons en ces lieux.

ROBERT.

C'eſt mon deſſein; délace mon armure.

LA HIRE.

Aſſeyez vous ſur ce banç de verdure.

SCENE CINQUIEME.

MARTON, ROBINETTE.
Les Acteurs précédens.

Tandis que ROBERT *&* LA HIRE *ſe retirent d'un côté dans le fond du Théâtre,* MARTON *&* ROBINETTE, *s'avancent de l'autre.*

MARTON *ayant devant elle une corbeille remplie de fleurs.*

ARIETTE.

Je vends des bouquets,
De jolis bouquets,
Ils ſont tout frais. [*bis.*]
Hâtez-vous d'en faire uſage;
Un ſeul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.

C'eſt l'image
D'un Objet charmant ;
C'eſt l'hommage
D'un tendre Amant.
Hâtez-vous d'en faire uſage ;
Un ſeul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.

Si-tôt qu'on voit la fleur nouvelle,
Il faut promptement la cueillir ;
Fraîcheur d'amour paſſe comme elle ;
Il n'eſt qu'un tems pour le plaiſir ;
Hâtez-vous d'en faire uſage.
C'eſt la parure du jeune âge.

Je vends des bouquets, &c.

*Pendant cette Ariette, la Hire délace le Heaume *, & l'armure de ſon Maître.*

Et comme dans cet office, il eſt obligé de tourner le dos à Marton, il empêche Robert de la remarquer d'abord.

LA HIRE *en ſe retournant.*

Ah ! les gentilles paſtourelles !

ROBERT *ſe levant.*

La voilà.

LA HIRE.

Les voilà ?

ROBERT.

Oui vraiment, ce ſont elles.

---

* *Armet ou Caſque.*

ROBINETTE *bas à Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON, *bas à Robinette.*

Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.

ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez-tôt à la Ville?
Tu ne marchas jamais aussi légerement,
Marton.

MARTON.

Je suis une fois plus agile,
Lorsque mon cœur a du contentement.
Tu sçais que j'ai chez nous une affaire pressée;
Ce soir, avec Colin, je serai fiancée.
(*Ici Robert marque de l'inquiétude.*)
Quand j'aurai vendu mes œillets,
Je partirai l'instant d'après
Pour regagner notre demeure;
Je les vendrai moins cher, pour hâter le débit:
Colin m'attend.

ROBERT, *d'un ton de jalousie.*

Colin!

MARTON.

Colin.... Cela suffit;
Si je puis avancer mon retour d'un quart-d'heure,
N'est-ce pas faire du profit?

ROBERT, *en s'approchant de Marton.*

(*Haut.*)
Je trouve ce Colin un heureux personnage.

LA HIRE.

Et vous voudriez bien rompre son mariage?

ROBERT.

Oui ; je donnerais tout mon bien.....

MARTON.

Comment ! vous écoutez les filles ?

ROBINETTE.

Ah ! Monſieur, cela n'eſt pas bien ;
C'eſt découvrir les ſecrets des familles.

ROBERT.

Je voudrais que Marton pût ſe douter du mien.

LA HIRE.

Sa compagne, Monſieur, n'eſt pas moins merveilleuſe.
Ce petit minois-là n'a pas un ſeul défaut.

ROBINETTE.

N'approchez pas, je ſuis peureuſe.

LA HIRE.

En ce cas-là, je ſuis ce qu'il vous faut.

ROBERT.

Qu'elle a d'attraits !

LA HIRE.

La rencontre eſt heureuſe.

MARTON.

Ah ! Robinette, hélas ! je prévois nos malheurs.
Ces Meſſieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,
Pourraient bien être des voleurs.

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'eſt mal nous connaître.

LA HIRE.

Portez ſur nous des jugemens meilleurs :
Mon maître me reſſemble, & c'eſt un honnête homme.
Nous trouvons tous les deux vos charmes enchanteurs ;
Nous nous y connaiſſons, nous revenons de Rome;
Et nous ſommes deux Amateurs.

ROBINETTE.

Je ne ſçais pas, Monſieur, ce que vous voulez dire.

MARTON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment.

LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

ROBERT.

Parlons un peu de votre Amant :
C'eſt quelque garçon de village ?
Vous méritez un ſort mille fois plus heureux.

MARTON.

Non, Colin remplit tous mes vœux :
Nous ſommes pauvres ; mais travailler nous ſoulage ;
Le travail eſt notre héritage ;
Il nous ſuffit ; nous jouiſſons du jour,
Nous avons l'appétit, le ſommeil & l'Amour.

ROBERT.

L'Amour !

LA HIRE.

L'Amour!

ROBINETTE.

En faut-il d'avantage?

LA HIRE.

Ce mot est d'un heureux présage.

(*A Robinette.*)

Et vous aimez aussi?

ROBINETTE.

Non; mais j'aurai mon tour.

MARTON.

ARIETTE.

Ah! que l'Amour
Est chose jolie!
Avec l'Amour,
Toute la vie
Passe comme un jour.
Sur l'épine fleurie,
Tous les oiseaux d'alentour,
Dans leur douce mélodie,
Répétent tour-à-tour:
Ah! que l'Amour
Est chose jolie! &c.

Si je dors, il me réveille: (*bis.*)
Attentif à mon bonheur,
Il vient avec douceur
Me dire à l'oreille:
Ah! que l'Amour, &c.

ROBERT.

ROBERT.

Vous me faites penſer de même,
Belle Marton ; il ne faut que vous voir
Et pour ſentir & pour ſçavoir
Qu'on n'eſt heureux que lorſqu'on aime.

LA HIRE *à Robinette.*

Je vous en dis autant.

MARTON *à Robert.*

Ne nous arrêtez plus.
Colin compte le tems quand je le fais attendre ;
Quand je ne le vois point, mes momens ſont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage :
Je prends tous les bouquets, & c'eſt votre avantage ;
Je vous en promets vingt écus,
Pourvû que vous donniez un baiſer par-deſſus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez....

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embraſſe.

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MARTON.

Oh ! finiſſez.

ROBINETTE.

(*Après avoir reçu le baiser.*)

De grace....

MARTON.

Ah! vous renversez mes œillets,
Et vous marchez dessus.

ROBERT.

Paix, paix!

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets étaient à ma mere,
Et mon panier en était plein;
Mais hélas! comment vais-je faire?
Le baiser était à Colin.

(*Pendant cette ariette la Hire & Robinette ramassent les fleurs & les remettent dans le panier.*)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.

LAHIRE.

Ah! Monseigneur, alerte, alerte;
Votre cheval s'enfuit par ces guérêts.

ROBERT.

Vîte, vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus....

ROBERT.

Ma valise....

MARTON.

Il me quitte!
C'est le plus grand bonheur qui pouvait m'arriver.
Robert ne peut éviter ma poursuite,
Et je saurai bientôt le retrouver.

SCENE SIXIEME.

MARTON, ROBINETTE.

(*On entend le Chœur suivant qui se chante d'abord derriere le Théâtre.*)

LE CHŒUR.

AH ! que le tems, que le tems est beau !
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

MARTON.

La Reine Berthe en ces lieux vient se rendre :
J'ai mon projet ; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah ! le pauvre Robert ! Vous allez l'accuser ?

MARTON.

C'est un moyen pour l'épouser.



SCENE SEPTIEME.

LA REINE BERTHE *paraît en habit de chasse*, l'oisel *sur le poing. Elle est accompagnée de Seigneurs & Dames de sa Cour, de ses* Varlets, *du Grand Veneur & autres Officiers de sa Fauconnerie.*

CHŒUR.

AH ! que le tems, que le tems est beau !
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau !

BERTHE.

ARIETTE.

A l'ombre de cet Alisier,
Écoutez-moi, jeunes Fillettes :
L'Amour est un franc Épervier,
Et vous en êtes
Les Fauvettes.
Par vos chants vous l'attirez,
Vous préparez
Vos défaites :
Il plane, plane dans l'air,
Vous endort avec ses aîles,
Et plus vîte que l'éclair,
Vous prend dans ses serres cruelles.

L'Amour eſt un franc épervier ;
Gardez-vous de l'oublier :
Ecoutez-moi, jeunes Fillettes ;
Retenez bien, jeunes Fillettes :
L'Amour eſt un franc épervier,
Et vous en êtes
Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princeſſe, il eſt trop vrai ;
Je viens, pour mon malheur, d'en faire un triſte eſſai.

ARIETTE.

O Reine, ſoyez-moi propice ;
J'arroſe vos pieds de mes pleurs.
Juſtice, juſtice, juſtice !
Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

Levez-vous, mon enfant. (*A part.*) Tout parle en ſa faveur.
(*Haut.*)
Qui peut cauſer votre douleur ?

MARTON.

Joyeuſe, innocente & tranquille ;
Je portais des fleurs à la Ville,
Quand un Chevalier *déloyal*,

Subitement est venu me surprendre,
D'autant plus dangereux qu'il avait un air tendre.
Je ressens, à sa vüe, un trouble sans égal.
D'abord je songe à me défendre,
Je veux le fuir, il arrête mes pas;
Il veut baiser ma main, je ne le permets pas:
Ma resistance augmente son audace.
Ses yeux étaient ardens, sans cesser d'être doux;
En vain je marque du courroux;
Et malgré moi.....

BERTHE.

Malgré vous?

MARTON.

Il m'embrasse.
J'ai beau me débattre & crier;
Je vois tomber tout ce que j'allais vendre:
Ce dégât doit faire comprendre
Que mon honneur m'était plus cher que mon panier.

BERTHE.

Vous serez bientôt satisfaite;
On punira cette témérité:
Mais dites-vous la vérité?

MARTON.

Ah! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.

BERTHE.

En voyant votre sœur en peine,
Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas! ma bonne Reine,
N'avait-il pas son Ecuyer?

BERTHE.

(*A des gens de sa suite.*)

Cherchez ce Chevalier, & que l'on me l'amene.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à Votre Majesté.

(*A Marton.*)

Quel sentier a-t-il pris?

MARTON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté?

(*A des gens de sa suite.*)

Assurez-vous de sa personne:
Partez, courez avec ardeur.
S'il se défend, montrez de la vigueur.

MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR.

(*A Marton.*)

Eh ! vous êtes trop bonne.

(*A sa Suite.*)

Je vais voir, de cette hauteur,
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.

(*Il sort.*)

(*On reprend le Chœur précédent.*)

Ah ! que le tems, que le tems est beau !
Quel plaisir ! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

La Décoration est la même.

SCENE PREMIERE.

LA HIRE *seul.*

ARIETTE.

LE maudit animal !
Qu'il m'a donné de mal !
Cette maligne bête
S'en va, ta, ta, ta, ta :
Je crie holà ! holà !
Petit, petit, arrête, arrête ;
Il m'attend tout exprès,
Et quand je suis tout près,
Ce beau cheval d'Espagne
Hennit, part. ta, ta, ta, ta, ta,
Holà, holà, holà, la, la.
Les gens de la campagne,
Vieux, jeunes & marmots,
Présentent leurs chapeaux ;

Mais par une ruade,
Mais par une escapade,
Il les campe tous là.
Je le saisis, il m'échappe:
Un homme noir le ratrappe,
Monte dessus, & s'en va,
Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Je le suis promptement
Voyant son entreprise,
Et j'arrive au moment
Que, joyeux de sa prise,
Il allait prudemment
Visiter la valise.
Je me saisis du tout heureusement.

SCENE SECONDE.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

A cet affreux revers aurais-je dû m'attendre?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh! fatale rencontre!

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.

Ah! Monseigneur....

ROBERT.

Quel cœur pervers !

LA HIRE.

Monſeigneur. . . . le cheval. . . .

ROBERT.

L'aventure eſt affreuſe !

LA HIRE.

Votre cheval......

ROBERT.

Je ſuis au déſeſpoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir
Cette monture glorieuſe.

ROBERT.

Comment pouvais-je le prévoir ?
Inhumaine Marton !

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire :
Mais écoutez moi donc.

ROBERT *appercevant la Hire.*

C'eſt toi, c'eſt toi, la Hire ?
Marton eſt jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais ſon cœur eſt cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'eſt pas naturel.

Une Beauté ne ſemble naître
Que pour rendre le monde heureux;
Et la Nature, mon cher maître,
Ne pouvait rien imaginer de mieux.

ROBERT.

Quand tu ſçauras ma funeſte aventure......
Je vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc auſſi.
Je ne ſuis attaché qu'à vous dans la Nature,
Si vous ne viviez plus, je m'ennuierais ici.

ROBERT.

Marton cauſe ma mort & ſatisfait ſa haine.
Pour chercher mon courſier, lorſque tu m'as quitté,
Ma malheureuſe étoile & me pouſſe & m'entraîne
A le chercher par un autre côté;
Quand des gardes m'ont arrêté
Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment! devant ſon Tribunal?

ROBERT.

Il eſt tout compoſé de femmes.

LA HIRE.

Ah! la choſe
Ne tournera donc pas ſi mal.
Vous pouvez gagner votre cauſe;
Le Sexe eſt indulgent.

ROBERT.

Mon crime eſt capital.
Notre valeur ne doit être occupée
Qu'à protéger la Vertu, la Beauté;
C'eſt à l'ombre de notre épée,
Qu'elles trouvent leur ſûreté.
Ici le Sexe eſt reſpecté,
Et lui ravir une faveur légere,
Un rien, contre ſa volonté,
C'eſt une action téméraire,
Que l'on punit avec ſévérité.
Marton m'a plû, mon cœur eſt tendre;
Je l'avouerai, ſes appas m'ont tenté.
L'Amour m'a trop fait entreprendre
Contre un devoir que l'honneur a dicté;
Et devant cette Cour où l'on rend la Juſtice,
Qu'on nomme Cour d'Amour, l'inhumaine Marton,
Qui s'eſt portée accuſatrice,
M'aſſigne en réparation.

LA HIRE.

Quel eſt le châtiment que la ſentence porte?

ROBERT.

La mort.

LA HIRE.

La mort! la réprimande eſt forte!
C'eſt votre faute auſſi.

ROBERT.

Comment?

LA HIRE.

Votre transport
Était rempli d'un respect pitoyable;
Avec timidité vous vous rendiez coupable:
Il faut, en certains cas, avoir tout-à-fait tort.

ROBERT.

ARIETTE.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser.
Qu'une Beauté nous plaise,
On croit ne s'exposer
Qu'à mourir d'aise
Pour un baiser.

Pour un baiser
Faut-il perdre la vie?
Marton est si jolie
Qu'on devait m'excuser,
Pour un baiser.

LA HIRE.

Si l'on vous traite ainsi, que fera-t-on de moi?

ROBERT.

La mort ne m'a jamais causé le moindre effroi;
Je l'ai toujours bravée, en Chevalier fidèle
A la gloire, à l'Honneur, aux Dames, à mon Roi.
Par une Sentence cruelle,
Marton poursuit la perte de mes jours:
Si du moins je mourais en combattant pour elle,

Je ne gémirais point d'en voir finir le cours.
Je sens que, malgré moi, je l'aimerai toujours.

LA HIRE.

Vous pouvez prendre un parti salutaire;
C'est de vous évader pour vous tirer d'affaire.

ROBERT *fierement.*

Non, non; je ne sçais point vivre honteusement.
Ma promesse n'est pas frivole:
Des fers m'enchaîneraient moins fort que mon serment,
Je suis libre sur ma parole.

LA HIRE.

Oui; mais vous risquez tout, si vous n'y manquez pas.

ROBERT.

Il n'est qu'un seul moyen qui me ferait absoudre,
Et me délivrerait de l'Arrêt du trépas:
C'est une question qu'on me donne à résoudre,
Et qui me jette en un grand embarras.

LA HIRE.

Et quelle est-elle?

ROBERT.

C'est de dire
Ce qui séduit les femmes en tout tems.

LA HIRE.

C'eſt une queſtion pour rire,
Qui peut embarraſſer tout au plus des enfans.

ARIETTE.

Ce qui ſéduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames ;
C'eſt un gaillard de bon aloi,
C'eſt moi.
Mon air d'allegreſſe
A l'art d'empêcher
La triſteſſe
D'approcher.
Je brille en chantant la tendreſſe ;
Je plais, j'amuſe, j'intéreſſe,
Et je fais rire la Sageſſe,
Quand elle eſt prête à ſe fâcher.

Ce qui ſéduit les Dames,
Ce qui gagne leurs ames ;
C'eſt un Amant de bonne foi,
C'eſt moi.

ROBERT.

Ta joie inſulte à ma douleur extrême :
Je ſens, dans ma poſition,
Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes
Déclaircir cette queſtion.

LA HIRE.

Eh! bien conſultez-les

ROBERT.

J'en ai conſulté mille,
Sans

Sans en être plus avancé.
L'une détruit ce que l'autre a pensé.
Elles ont leur ſecret ; c'eſt choſe difficile
Que de ſçavoir. . . .

LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts.
J'ai là-deſſus quelque lumière ;
Je connais leurs goûts à-peu-près,
Depuis un tems je cours cette carrière :
Chargez moi de vos intérêts.

(*On entend l'annonce de la Ronde du Divertiſſement.*)

En voilà juſtement qui m'ont l'air aſſez drôle ;
Pour les interroger, ſaiſiſſons ces inſtans :
Elles ne comptent pas jouer ici le rôle
D'Avocats conſultans.

(*On entend encore l'annonce de la Ronde.*)

Voyez, Sire Robert ; des mines ſi jolies
Sont les oracles du Deſtin ;
Leur pouvoir vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nymphes gentilles ;
Un moment examinons-les.
On reconnaît toujours l'eſprit des filles
Dans leurs amuſemens ſecrets.

SCENE TROISIEME.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

Entrée de Villageoises galantes qui dansent en rond, sur un air gai & avec la plus grande légereté.

LA HIRE *à son Maître, après que les Villageoises ont dansé quelque tems.*

Je vais leur parler ; laissez faire.
(*Aux Villageoises.*)
Beautés que la douceur accompagne toujours ;
Votre pitié nous devient nécessaire ;
Accordez à mon maître un juste & prompt secours,
Ou bientôt il est mort.

ROBERT.

Hélas ! je désespere !

DENISE.

Que demandez vous ?

LA HIRE.

Excusez ;
C'est un homme perdu si vous le refusez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous sauver la vie?

LA HIRE.

Vous le pouvez sans contredit,
Ce qu'on vous demande est écrit
Sur votre physionomie ;
Vous connaissez les Dames, leur esprit,
Leur caractère, leur génie,
Et vous sçavez quel point les flatte & les séduit.

DENISE.

Mais, c'eſt ſelon leur fantaiſie.

LA HIRE.

Oui, mais il en eſt un, (où l'on nous trompe fort,)
Sur lequel toutes ſont d'accord.

DENISE.

Nous aimer ſans l'oſer dire,
Sans prétendre à des faveurs;
Chérir juſqu'à nos rigueurs,
Etre heureux de ſon martyre;
Reſpect, Amour, rien par de-là;
Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami la Hire?

LA HIRE *en ſecouant la tête.*

Ce n'eſt pas tout à fait cela.
(*Aux Villageoiſes.*)
Vous pourriez un peu mieux.... un peu mieux nous inſtruire.

(*La Danſe recommence, & toutes les Villageoiſes, ſans répondre, paſſent devant la Hire & Robert. La Hire veut arrêter une des Villageoiſes qui lui donne un ſoufflet. Les Villageoiſes, en ſe retirant, laiſſent voir à leur place une petite vieille ratatinée qui s'avance vers* Robert.)

LA HIRE.

L'affaire ne prend pas une bonne tournure;
Mais je vais ſuivre l'aventure.

(*Il ſort.*)

SCENE QUATRIEME.

LA VIEILLE, ROBERT.

LA VIEILLE.

BEAU Chevalier, quoi ! vous perdez courage!
Faut-il être plaintif & faible à ce point-là ?
Cela ne convient pas, vous avez tort, on a.....
Bien des ressources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mere, hélas ! si vous sçaviez.....

LA VIEILLE.

Oh ! je sçais tout sans que vous le disiez.
J'aime à sçavoir chaque mystère :
Quand on est vieille, on n'a rien de meilleur à
faire.
A parler des Amans j'occupe mon loisir ;
Non pour les censurer, ni leur porter envie ;
Mais pour semer des fleurs sur l'hyver de ma vie,
Et pour le réchauffer aux rayons du plaisir.

ROBERT.

De mon malheureux sort, vous êtes donc instruite?

LA VIEILLE.

Je n'y pense qu'avec effroi :
Cela peut cependant ne point avoir de suite ;
Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me soustraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite
Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT.

Pouvez-vous soupçonner qu'elle soit équivoque ?
Dissipez mes périls, je vous consacrerai
Tous mes jours que je vous devrai ;
Mon cœur à chaque instant en chérira l'époque.

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrais pas ;
Je ne reconnais plus les hommes.
Ah ! mon enfant, dans le siècle où nous sommes
Les jeunes gens sont bien ingrats !

ARIETTE.

C'est une misere
Que nos jeunes gens !
L'âge dégénere ;
Ah ! le pauvre tems !
Quand j'étais dans ma jeunesse ;
Que les Amans
Etaient charmans !
Qu'ils avaient de politesse !
Ils étaient ardens,
Pressans.
On n'en voit plus de cette espece ;
On n'en voit plus de si galans.
Ah ! le pauvre tems !
Chacun disait : ah ! qu'elle est belle !

Et me jurait amour fidele.
A présent, eh ! bien, eh ! bien......
On ne me dit plus rien, rien,
Rien.
Il n'est plus d'amour sincere,
Il n'est plus de cœurs constans :
L'âge dégénere ;
Ah ! le pauvre tems !
Tout est vanité,
Faste sans largesse,
Plaisir sans gaieté,
Amour sans tendresse.
Leur délicatesse
Est dans leur santé.
Ah ! ah ! ah ! ah ! sur mes vieux ans,
Quel pauvre tems !

ROBERT.

Je blâme leur légereté,
Et sur-tout leur ingratitude.

LA VIEILLE.

Hom ! la reconnaissance est une qualité
Dont on n'a pas aisément l'habitude.

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude ;
Vous en rendre certaine est tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.
Vous semblez né pour attendrir nos ames ;
Et j'aurois du regret qu'un Chevalier si preux
Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux,
Faute de bien sçavoir ce qui séduit les Dames.

ROBERT.

Vous vous en ſouvenez ?

LA VIEILLE.

Oui, ſoyez en repos.
Beau Chevalier, vous pouvez croire
Qu'il eſt certains points capitaux,
Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & ſans perdre un inſtant,
Découvrez-moi ce ſecret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes ſûretés.

ROBERT.

Vous ſerez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un ſerment ſacré,
A former, à tenter, à finir à mon gré
L'entrepriſe la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.
Quelque péril qui m'environne,
Et quelque monſtre qui m'étonne,
Je vaincrai la difficulté.
Prenez mon gant; voilà le gage
Que nous donnons pour nous lier,

(Il donne ſon gant à la vieille.)

Et pour vous aſſurer encore davantage,
J'en jure foi de Chevalier.

(Il tire ſon épée, & la remet dans le fourreau, après avoir fait le ſerment.)

LA VIEILLE.

Je ſuis contente ; allons au Tribunal de Berthe.
Fameux guerrier, prenez-moi par la main.
Je me fais un plaiſir d'empêcher votre perte ;
Je vous révélerai le ſecret en chemin.

DUO dialogué.

ROBERT.

Que voulez-vous ?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel eſt ce prix ?

LA VIEILLE.

Mon fils, mon fils.....

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnaiſſance
Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon aſſiſtance
Vient à bout
De tout.

ROBERT.

Sachons d'avance
La récompenſe
Que vous deſirez.

LA VIEILLE.

Vous le ſçaurez.

ROBERT.

Ordonnez, ordonnez,

LA VIEILLE.

Venez, venez.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente la grande salle où se tient la Cour d'Amour & de Beauté. La Reine BERTHE *se place sur son Tribunal. Les vieilles Dames du Conseil occupent les premiers rangs, & les jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.*

SCENE PREMIERE.

BERTHE, L'AVOCATE GÉNÉRALE, LES CONSEILLERES, L'HUISSIERE.

BERTHE *à l'Avocate Générale.*

AVOCATE, parlez & remplissez l'emploi
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.

L'AVOCATE *aux vieilles.*

O vous qui de tendresse avez fait votre cours,
Vous dont l'âge & l'expérience
Vous donnerent la connaissance

Des ruſes des Amans, & de tous leurs détours,
Secourez-nous de vos lumieres :
Dans cette Cour d'un auguſte appareil,
Que vos places ſoient les premieres ;
Préſidez à notre Conſeil.
(*Elles ſe placent à côté de la Reine.*)
(*Aux jeunes.*)
Et vous que les Graces ont faites
Pour plaire & briller ſans atours,
Jeunes, gentilles *Bachelettes*,
Dans le doux Conſeil des Amours ;
A votre Tribunal affable
Que l'indulgence trouve accès :
A la Cour d'Amour, tout procès
Doit ſe juger à l'amiable.
(*Elles ſe placent auſſi.*)

Premiere VIEILLE.

C'eſt en vain qu'un plaideur ruſé,
Près de nous voudrait ſe produire.

Seconde VIEILLE.

Malheur à l'homme aſſez oſé,
Qui tenterait de nous ſéduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts ;
Interprètons la lettre, apprécions les gloſes ;
Et ſans prévention peſons les intérêts.
Que l'Huiſſiere appelle les cauſes.

L'HUISSIERE.

Licidas demandeur,
Philinte défendeur.

SCENE SECONDE.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

ARIETTE.

ANNETTE reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette est ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré sa tête.

PHILINTE.

Et les fleurs de la sienne ont tissu mes cheveux.
J'ai sa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

ENSEMBLE.

Qui de nous deux est plus heureux ?

BERTHE.

Tous les deux, & ni l'un ni l'autre.
Quittez Annette,
Elle est coquette :
Suivant nos loix on doit la condamner ;
Une Fillette
Sage & discrette
Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIERE.

Lisette complaignante au sujet de Lucas ;
Thérese contre Blaise, & pour le même cas.

SCENE TROISIEME.

THÉRESE, LISETTE.

THÉRESE.

ARIETTE.

UN loup, le ſoir, dans la prairie,
Prit m'a brebis la plus chérie,
Et malgré mes cris l'emporta;
C'eſt que Blaiſe n'était pas là.

LISETTE.

Mon troupeau paiſſait dans la plaine:
Nous étions près d'une fontaine;
Un de mes agneaux y tomba:
Je n'en vis rien; car Lucas était là.

THÉRESE.

Comment me défendre ſeulette?

LISETTE.

Quand je le vois, je ſuis diſtraite.

THÉRESE.

C'eſt ſa faute; il n'était pas là.

LISETTE.

Il a grand tort; il était là.

ENSEMBLE.

THERESE. C'eſt ſa faute; il n'était pas là.
LISETTE. Il a grand tort; il était là.

BERTHE.

Pour que Liſette
Sois moins diſtraite,
Sans différer qu'elle épouſe Lucas.
Pour fixer Blaiſe
Près de Thérese,
Nous ordonnons qu'il ne l'épouſe pas.

SCENE QUATRIEME.

ROBERT, L'HUISSIERE, BERTHE, LES CONSEILLERES, *Les Acteurs précédens.*

L'HUISSIERE.

ROBERT accuſé par Marton.

BERTHE.

Son ſort me fait pitié.

UNE DES CONSEILLERES.

J'en ai l'ame ſaiſie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

J'aime ſa phyſionomie.

UNE AUTRE CONSEILLERE.

Il mérite ſa grace, étant ſi beau garçon.

BERTHE.

Approchez, Chevalier; votre air noble & modeſte
Me fait gémir ſur la néceſſité
Qui m'a dicté
Une Sentence ſi funeſte;
Il n'eſt qu'un ſeul moyen d'éviter votre Arrêt.
Chevalier pouvez-vous réſoudre
La queſtion qui va vous perdre ou vous abſoudre?
En un mot avez-vous trouvé ce qui nous plaît?

ROBERT.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames,
N'eſt pas facile à définir.
Il faudrait pénétrer leurs ames;
Et comment y parvenir?
A chaque inſtant leur goût varie :
Un ſeul point flatte leur envie,
Un point qui doit les réunir ;
Je vais le dire : [*bis.*]

Plaire, charmer, ſéduire,
Eſt un bonheur dans leur printems;
Mais gouverner, avoir l'empire,
Eſt leur plaiſir dans tous les tems.

BERTHE *avec le Chœur.*

Il triomphe : qu'il ſoit abſous;
L'Amour le réſerve pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Œdipe, dans ce jour,
Votre eſprit pénétrant vous a ſauvé la vie.

BERTHE.

Modèle glorieux de la Chevalerie,
Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté je reprends mon armure ;
J'emploierai l'un & l'autre à ſervir votre État.
C'eſt par des actions d'éclat
Que, de mon zèle ardent, je veux vous rendre ſûre.

SCENE CINQUIEME.

LA VIEILLE, *Les Acteurs précédens.*

LA VIEILLE *à Robert.*

ARIETTE.

TOUT doucement,
Plus lentement :
Mon cher enfant,
Vous êtes triomphant,
J'en ai toute la gloire ;
Et vous devez,
Si vous avez
Bonne mémoire,
Beau Chevalier,
M'en bien payer.
Oyez,
Ayez
Reminiſcence.
Sans vous fâcher,
Je viens chercher
Ma récompenſe.

L'AVOCATE.

Comment donc ! que vient nous conter
Cette figure ſurannée?

ROBERT *à l'Avocate.*

Gardez-vous de la maltraiter.
(*A la Reine.*)
Grande Reine, elle ſeule a fait ma deſtinée.

LA VIEILLE.

Oui, par mes ſoins, l'affaire eſt terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton;
On lui doit réparation ;

LA VIEILLE.

Oh! Marton! Marton eſt contente.
J'ai ſon déſiſtement, ſa procuration;
Et c'eſt moi qui la repréſente.

L'HUISSIERE.

Paix là ; faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement ſe paſſe.
Marton, en l'accuſant, voulait qu'on lui fît grace.
Qui ne la ferait point à ce preux Chevalier ?
Jeuneſſe eſt une excuſe ; on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas, ma bonne & chere amie?

BERTHE.

Apprenez moi par quel moyen
Elle a pu, du péril, garantir votre vie ?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout & ſans ſupercherie;
J'aime à parler, c'eſt tout mon bien.
Quand j'ai ſçu l'affreuſe diſgrace,
Qui de ce Chevalier cauſait le déſeſpoir,
Je m'en ſuis approchée exprès pour le mieux voir.
C'eſt le profit de ceux dont la vue eſt trop baſſe.
Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir:

Son

Son trouble, ſon air doux, & ſon gentil langage
M'ont fait ſentir que ce ſerait dommage
De laiſſer mourir ſans ſecours
Un beau Chevalier dont les jours
Pour ceux d'autrui ſeraient un avantage.
Jurant de déférer à ce qu'il me plairait,
(Serment de Chevalier ne peut être frivole:)
Il a tiré de moi notre ſecret,
Et je viens le ſommer ici de ſa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau Plaidoyer?
Parlez, illuſtre Chevalier.

ROBERT.

La Vieille, en cet inſtant, vient de dire à la lettre
L'exacte & ſimple vérité:
Quand je ſçaurai quelle eſt ſa volonté,
Ma gloire & mon devoir feront de m'y ſoumettre.

LA VIEILLE.

Eh bien donc! réjouiſſez vous,
Mon doux ami; vous ſerez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur!

LA VIEILLE.

Cette épithalame
N'eſt pas fade; mais vous verrez
Qu'avec le tems vous m'aimerez.
Prenez donc par la main votre petite femme.

ROBERT.

Sur cet affreux objet jetter un ſeul regard!
Ah! j'aime mieux ſubir ma premiere Sentence.

BERTHE.

Bonne mere, à vos droits la Cour ayant égard,
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en ſortant.*

O Ciel! à quel malheur me trouvai-je réduit!

LA VIEILLE, *en le ſuivant.*

Tu n'échapperas pas: va, ta Vieille te ſuit.

BERTHE.

C'en eſt aſſez; terminons la Séance,
Et de nos Provençaux que la Fête commence.

DIVERTISSEMENT

DES PROVENCEAUX.

Pendant le Divertiſſement on voit ROBERT *qui traverſe le Théâtre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes Filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui parait en même tems. La Vieille interrompt la Fête par la Romance qui ſuit.*

L'avez-vous vu, mon bien Aimé?
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'eſt ranimé,
D'amour je ſens la flamme.

Gentils objets, charmans & doux;
Il est peut-être parmi vous.
Rendez-le moi,
Il a ma foi.
C'est moi qui suis sa femme:
Rendez-le moi,
Il a ma foi.
Je suis sa noble Dame.
Sans doute vous le charmerez;
Mais, *toutes tant* que vous serez,
Vous ne saurez,
Vous ne pourrez
L'aimer, l'aimer d'amour extrême;
Et tout ainsi que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé?
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'est ranimé,
D'amour je sens la flamme.
Est-il ici,
Mon seul souci?
Est-il ici,
Mon bel Ami?
Si vous l'oyez,
Si le voyez,
Vous en aurez envie.
Hélas! hélas!
Ne m'ôtez pas
Le bonheur de ma vie.
Dans ses regards est la fierté,
Noble franchise & loyauté.
Fleur du matin
Est sur son tein,
Et dans son cœur est l'honneur même:
C'est aussi vrai que je l'aime.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé;
Il a ravi mon ame.
Mon tendre cœur s'est ranimé,
D'amour je sens la flamme.

Pourquoi ces ris
Et ces mépris?
Eh bien! eh bien!
Ce n'est pas bien:
Mais j'ai l'espoir
De le revoir,
C'est ce qui me console;
Oui, je m'en vais:
Il est Français,
Il tiendra sa parole (*).

A ce mot ROBERT *s'avance vers la Vieille, lui présente la main & se retire avec elle.*

(*La Fête continue.*)

(*) En ce tems-là les Chevaliers Français tenaient leur parole en amour.

On peut retrancher, si l'on veut, cette Romance, qui n'est placée ici que pour couper le Divertissement.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIEME.



Le Théâtre représente l'intérieur d'une pauvre Chaumiere : on voit, d'un côté, une vieille table à demi rompue ; quelques escabeaux délabrés, & dans le fond un grabat (*) entouré d'une mauvaise courtine (**).

SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

Robert est au bout de la table, la tête appuyée sur ses deux mains.

LA HIRE.

Cette maison n'est ni riche ni vaste,
Et notre Vieille ne doit pas
Redouter le soupçon de donner dans le faste.

(*) *Châlit, Couchette.*

(**) *Rideaux.*

ROBERT.

Quelle est ma destinée! hélas!

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre:
N'êtes vous pas heureux, ayant eu tout à craindre?
Allons, montrez un esprit fort:
Beaucoup de jeunes gens envieraient votre sort.
Pour qui n'a rien, une Chaumiere
Devient la demeure d'un Roi;
Une lampe est un lustre éclatant de lumiere.
Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh! pourquoi
Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage?

LA HIRE *avec attendrissement.*

Ah! bien loin de vous affliger,
Je voudrais de grand cœur pouvoir vous soulager;
Votre épouse paraît, le devoir vous engage......
Mon cher maître, prenez courage.

SCENE SECONDE.

LA VIEILLE, ROBERT, LA HIRE.

LA VIEILLE *portant un panier à son bras.*

ARIETTE.

NOus allons ici
Souper tête-à-tête,
Mon doux Ami.
Pour moi quelle fête !
J'apporte à mon bras
Le petit repas.
Ces mêts
Sans apprêts
Ne sont pas
Délicats ;
Mais
Un repas frugal
Est un régal,
Quand l'Amour l'assaisonne.
Le Plaisir donne
Du goût
A tout.
Ah ! ah !
Voilà
La petite bouteille
De fine liqueur,
Qui réveille, réveille ;
Réveille le cœur.
Après le repas,
Ah ! ah ! (n'est-ce pas ?)
La petite bouteille
De fine liqueur,
Réveille, réveille,
Réveille le cœur.

ROBERT.

Madame....

LA VIEILLE.

Quel air froid! ſeriez-vous un ingrat?
Vous, vous qui ſur l'honneur êtes ſi délicat.

LA HIRE.

Ah! ſi mon maître a peine à rompre le ſilence,
C'eſt qu'il ne trouve point de termes aſſez forts
Pour..... & n'en trouvant point alors....
L'excès de ſa reconnaiſſance....
Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Eh! je l'en aime mieux;
Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance.
Le jour qu'on ſe marie, on doit être joyeux.
Soyez gai, Chevalier.

(*La Vieille tire de ſon panier les proviſions, & prépare la table.*)

ROBERT.

Je ſuis né ſérieux.

(*A la Hire.*)

Prends mon cheval & mon armure,
La Hire; je t'en fais préſent.

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*

Un plat de buis ſert comme un plat d'argent...

ROBERT.

Annonce à mes pareils ma funeſte aventure,
L'état affreux où je ſuis à préſent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts du repas.*

Et lorſqu'on eſt heureux, on n'eſt point indigent.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu, la Fortune ſeconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimait, mon ami, ſouviens-toi.
Il n'eſt plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous ſoupirez, & je ne ſçais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'eſt pas des plus cruelles;
Oui, ne déſeſperez de rien.
Je ne veux pas troubler votre entretien;
Je reviendrai bientôt ſçavoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage
Doit affronter tous les dangers;
Les vents, la tempête & l'orage,
Pour lui ſont des maux paſſagers.
Au-deſſus d'une ame commune,
Par ſa mâle intrépidité,
Il doit ramener la Fortune,
Et ſubjuguer l'Adverſité.

Un Chevalier plein de courage, &c.

SCENE TROISIEME.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.

Mon ami, mettons-nous à table;
Nous allons faire un repas agréable.
Çà, placez-vous à mon côté.
Vous vous obstinez à vous taire?
Je n'aime point la taciturnité,
Et je prétends, sans vous déplaire,
Refondre votre caractere:
Vous êtes un enfant gâté.

(*Tout en lui parlant, elle lui attache un bouquet.*)

ROBERT.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh! bon! bon! votre âge n'est rien.
Si je pouvais changer le mien,
Je vous trouverais plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sachez que notre âge est le même,
Et qu'on est jeune tant qu'on aime.
Qui dit vieillesse, dit insensibilité.
Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante,

Nous tombons, en naissant, dans la caducité;
Mais cette flamme active & pénétrante,
L'Amour, ce vrai présent de la Divinité,
Dans nos cœurs qu'il échauffe, arrête la jeunesse;
Il conserve, il nourrit le feu de nos beaux ans,
Et sçait soustraire la vieillesse
A la rapidité du tems.

ROBERT, *à part.*

Ce paradoxe est vraisemblable;
Elle pourrait persuader,
Si l'on pouvait ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre esprit est équitable,
Vous êtes de mon sentiment;
Qu'avez-vous à répondre à mon raisonnement?

ROBERT, *avec un peu plus de douceur.*

Que vous êtes fort respectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards,
A son époux adresse ses regards;
Pour lui plaire, saisit la moindre circonstance.
Sa maison seule occupe tous ses soins:
Elle épargne, l'époux dépense;
Elle n'est pas coquette, & comme on lui doit moins,
Elle a plus de reconnaissance.

ROBERT.

Oui ; mais je crois qu'on l'en dispense.

LA VIEILLE.

Je ne suis pas si fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaisir à l'écouter ;
(*Haut, avec sentiment.*)
On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh ! mon enfant, voilà tout ce que je demande.
Dans l'âge de l'amour sait-on en profiter ?
Le Plaisir à nos yeux brille pour disparaître ;
On dissipe le tems souvent sans le connaître,
Quand on s'en apperçoit on ne peut l'arrêter :
L'âge de l'amitié, c'est l'âge où l'on moissonne ;
C'est l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.
Le tems augmente encor les présens qu'elle donne,
Et sans cesse on jouit au lieu de regretter.

ROBERT.

Oui, mais.....

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle ;
Vous voudriez lui consacrer vos jours.
Si j'étais jeune & jolie autant qu'elle,
Vous feriez le serment de m'adorer toujours.

ROBERT.

Ah! oui, toujours, toujours.

LA VIEILLE.

Oui; mais si quelque orage
Flétrissait, détruisait la fleur de mon printems;
Si j'essuyais des ans l'infaillible ravage,
Que deviendraient tous vos sermens?

ROBERT.

Alors.....

LA VIEILLE.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède,
Et scrupuleusement garderiez vous la foi
A Marton, devenue aussi vieille, aussi laide
Que je le suis? regardez-moi.

ROBERT *la regarde & détourne les yeux aussitôt.*

Cette épreuve serait terrible.....
Si Marton devenait ..., la chose est impossible.

LA VIEILLE.

Ah! j'entends; pour vos feux, l'écueil serait fatal.
Voilà ce Chevalier généreux & loyal,
Devenu parjure & volage.

ROBERT.

Eh!....

LA VIEILLE.

Votre gloire en ſouffrirait ;
Mais ſi vous me rendiez hommage,
Songez à tout l'honneur que cela vous ferait.

ROBERT.

Il eſt vrai..... mais.....

LA VIEILLE.

Toutes les bonnes Dames
Qui de la Reine Berthe embelliſſent la Cour,
Graveraient votre nom dans le fond de leurs ames,
Placeraient votre buſte au Temple de l'Amour.
Votre fidélité célébrée & chérie
Annoncerait en tout pays
Le modèle parfait de la Chevalerie.
Hem ! m'entendez-vous, mon cher fils ?

ROBERT, *ſe levant.*

Ah ! ma Bonne, pourquoi me forcer à vous dire
Que Marton ſur mon cœur conſerve ſon empire ?
Pour attaquer mes jours, je ſçais ce qu'elle a fait;
Mais malgré ſa trame cruelle,
Son aſcendant l'emporte & triomphe toujours ;
Vous avez conſervé mes jours,
Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en eſt trop, je ne puis endurer tes mépris :
Je pourrais te citer au Tribunal de Berthe.

De ta déloyauté tu recevrais le prix;
Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me sont chers; mais songez.......

LA VIEILLE.

Laisse-moi.

(La Vieille va s'asseoir sur le grabat.)

Ne me suis pas; va, je te rends ta foi:
Applaudis-toi de ton ouvrage.
Je cède à mon destin affreux;
Je m'affaiblis.... la mort vient obscurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes sens sont émus de cette triste image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille, hélas!
Elle souhaite, au lieu de venger son trépas,
Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entends-je?

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir, grands Dieux!
Il termine mes jours, rendez les siens heureux.
Adieu, cruel, adieu: j'expire & je t'adore,
Lorsque tu me perces le cœur.

Dans mes derniers momens, j'ai la faiblesse encore
De craindre que ma mort ne te porte malheur.

(*La Vieille fait tomber la Courtine pour se cacher aux yeux de Robert.*)

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable Bonne;
La perte de vos jours causerait mon trépas.
Disposez de mon sort... Marton que j'abandonne...
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne;
Oui, je jure....

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

SCENE CINQUIEME.

ROBERT, LA FÉE URGELE *sous les traits de* MARTON, ROBINETTE, NYMPHES *de la Suite* D'URGELE.

(*Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la Chaumiere est transformée en un Palais magnifique, & la Fée Urgele paraît sur un trône brillant, environnée de Nymphes de sa suite.*)

ROBERT.

O Ciel! quel éclat m'environne!

LA

LA FÉE URGELE.

ARIETTE.

Fidèle Amant, soyez heureux.
Mon cœur est satisfait de votre obéissance;
Vous avez rempli tous mes vœux.
Venez, partagez ma puissance.

Fidèle Amant, soyez heureux, &c.

ROBERT.

Que vois-je! c'est Marton! ô Dieux! par quel prodige!...

SCENE SIXIEME *& derniere.*

LA HIRE ET DES CHEVALIERS *amis de* ROBERT. LA FÉE URGELE *sous le nom de* MARTON. ROBINETTE. *Les Acteurs précédens.*

LA HIRE *suivi des Chevaliers errans, amis de* ROBERT.

J'AMENE ici vos Chevaliers.... où suis-je?

LA FÉE URGELE *à Robert.*

J'ai trop joui de ton erreur.
La Vieille était Marton, & Marton est Urgele,

Des braves Chevaliers, protectrice fidelle.
Depuis long-tems j'admirais ta valeur,
Et je sentis bien-tôt qu'en admirant on aime.
Sous des traits différens, quand j'éprouvais ton cœur,
En te cachant mon rang & ma grandeur,
Je voulais ne devoir mon amour qu'à moi-même.

LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paraître aimable,
Et mes feux sont plus forts que mon ambition;
A mes regards surpris la Fée est respectable :
Mais je suis plus content de retrouver Marton.

LA FÉE.

A la Beauté tout rend les armes;
Mais il est des biens plus flatteurs.
Pour fixer, enchaîner les cœurs,
L'esprit, les sentimens valent mieux que les charmes;
Les fruits durent plus que les fleurs.

(*Robert présente la main à la Fee pour la conduire à son trône, & se place à côté d'elle.*)

ROBINETTE.

La Hire, je suis Robinette.

LA HIRE.

Un peu sorciere aussi : qu'importe ? je t'entends.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure est complette.

ROBINETTE.

Oui, mais ne soyez plus des Chevaliers errans.

DUO.

ROBERT, LA FÉE.

Jouissons d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR.

Jouissez d'un bonheur suprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

LA FÉE.

A tous les biens je préfére ton cœur ;
C'est pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorsque j'ai votre cœur ;
C'est pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime, & la Hire a mon cœur.
Je l'aimerai toujours, toujours de méme.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur :
Attrapez-nous toujours, toujours de même.

LA FÉE.
ROBERT.
ROBINETTE.
LA HIRE.

Jouissons d'un bonheur suprême,
L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR *à Robert.*

Jouiſſez d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur ;
Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouiſſez d'un bonheur ſuprême ;
L'Amour couronne votre ardeur.

[*Les Chevaliers Errans danſent avec les Nymphes de la Suite de la* FÉE URGELE, *& viennent rendre hommage à* ROBERT *& à la* FÉE ; *ce qui forme un Ballet qui termine la Pièce.*]

FIN.

APPROBATION.
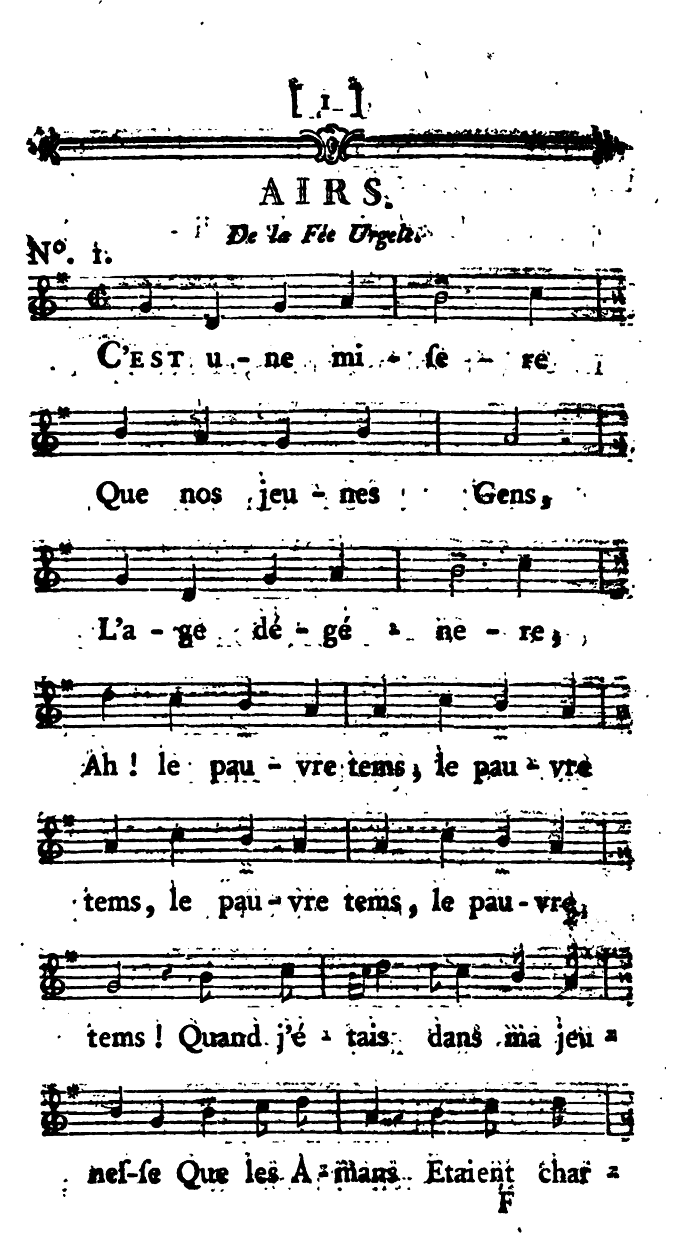
J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *la Fée Urgele, Comédie-Ballet* ; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 29 Novembre 1765. MARIN.

Le Privilège & l'Enrégiſtrement ſe trouvent aux Oeuvres de l'Auteur.

AIRS.

De la Fée Urgele.

No. 1.



mans ! Qu'ils a - vaient de po-li - tes-se !

Ils é-taient ardens, ardens, Pressans, pres-

sans. Ah ! ah ! On n'en voit plus

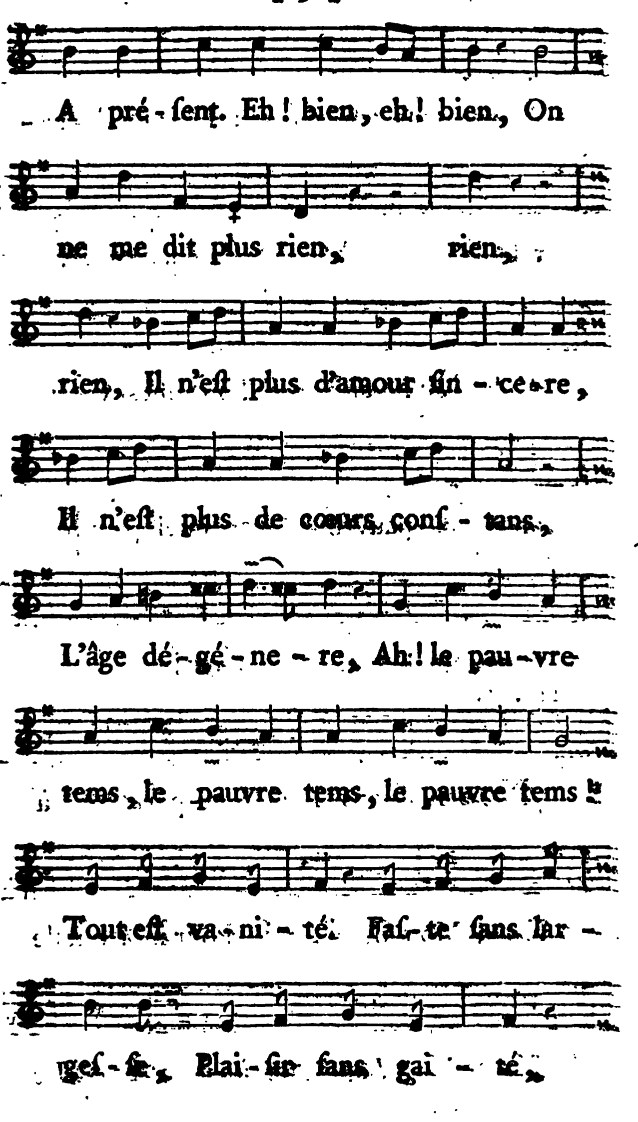
de cette es - pe - ce, On n'en voit

plus de si ga - lans. Ah ! le pauvre

tems ; le pau-vre tems, le pauvre tems !

Chacun di - sait : Ah ! qu'elle est belle !

Et me ju - rait Amour fi - de - le ;


A pré - sent. Eh! bien, eh! bien, On
ne me dit plus rien, rien,
rien, Il n'est plus d'amour sin - cè - re,
Il n'est plus de cœurs cons - tans,
L'âge dé - gé - ne - re, Ah! le pau - vre
tems, le pauvre tems, le pauvre tems!
Tout est va - ni - té. Fas - te sans lar -
ges - se, Plai - sir sans gai - té.

Amour sans tendres-se ; Leur dé-li-ca-

tes-se Est dans la san-té.

Ah! ah! ah! ah! sur mes vieux

ans Quel pauvre tems, quel pauvre
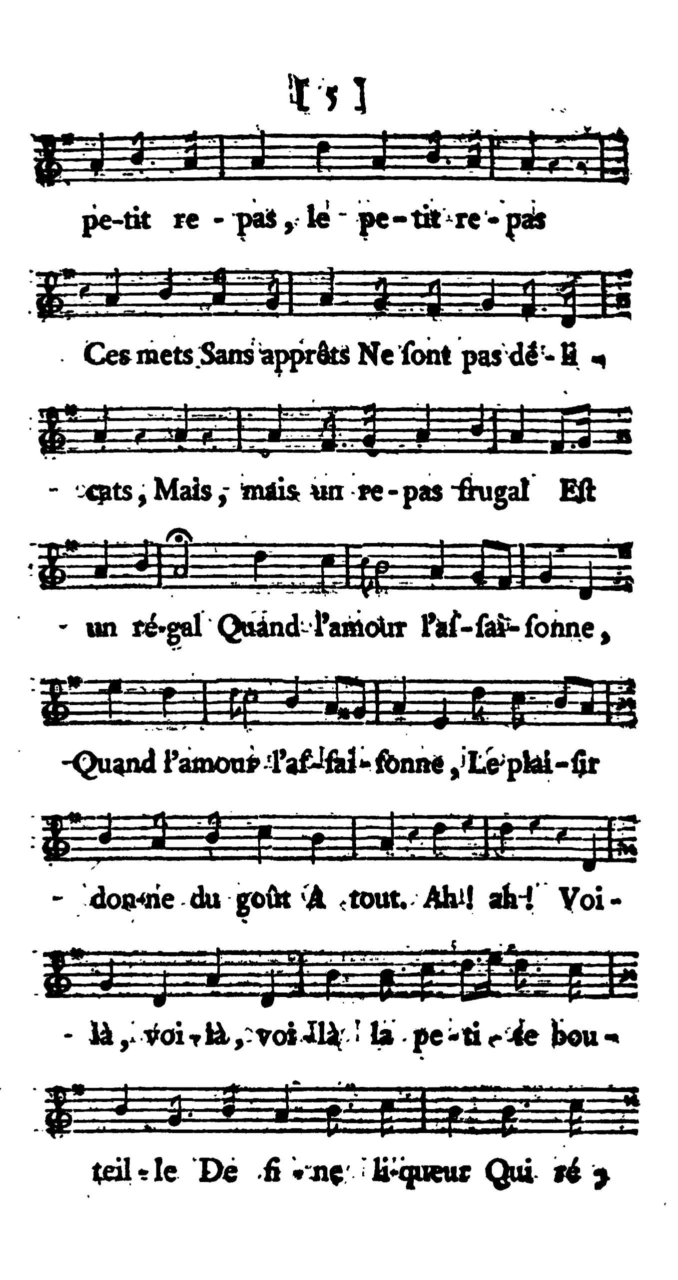
tems, quel pau-vre tems!

N°. 2.

Nous allons i-ci Sou-per tête à

tê-te, Mon doux Ami, Pour moi quelle

fê-te! J'ap-porte à mon bras Le


pe-tit re - pas, le pe-tit re-pas
Ces mets Sans apprêts Ne ſont pas dé - li -
- cats, Mais, mais un re-pas frugal Eſt
- un ré-gal Quand l'amour l'aſ-ſai-ſonne,
-Quand l'amour l'aſ-ſai-ſonne, Le plai-ſir
- don-ne du goût A tout. Ah! ah! Voi-
- là, voi-là, voi-là la pe-ti-te bou-
teil-le De fi-ne li-queur Qui ré-

veil - le, ré - veil - le, ré - veil - le Le

cœur Après le repas, N'est-ce pas? n'est-ce

pas? Voi - là, voi - là, voi - là la pe -

ti - te bou - teil - le De fi - ne li -

queur Qui ré - veil - le, ré - veil - le, ré -

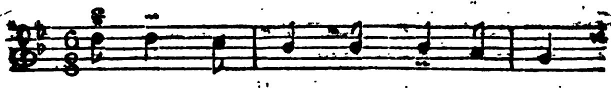
- veil - le Le cœur, Qui ré-veil - le, ré -

- veil - le, ré - veil - le Le cœur, Qui ré -

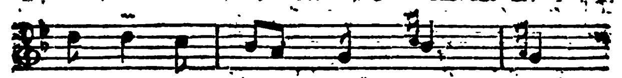
- veil-le, ré - veil - le, ré - veil - le le cœur.

ROMANCE.

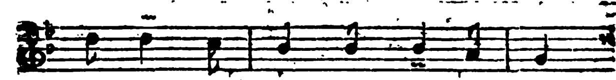
No. 3.



L'AVEZ-vous vû mon bien-ai-mé?



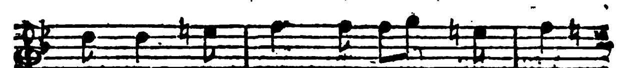
Il a ra-vi mon a-me!



Mon ten-dre cœur s'eſt ra-ni-mé,



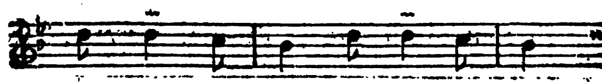
D'a-mour je ſens la flam-me.



Gen-tils ob-jets, charmans & doux,



Il eſt peut ê-tre par-mi vous?



Ren-dez-le moi, Il a ma foi,



Ce Caractere de Muſique eſt gravé par M. FOURNIER le jeune, & imprimé chez BARBOU, rue des Mathurins.

LA FÊTE DU CHÂTEAU,

DIVERTISSEMENT

Mêlé de VAUDEVILLES & de petits AIRS;

Par M. ***.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 25 Septembre 1766.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE DOCTEUR.

Madame JORDONNE, *Concierge.*

COLETTE, *Amante de Jacquot.*

THIBAUD, *Jardinier.*

JACQUOT, *Jardinier fleuriste.*

GERARD, *pere de Colette, & Fermier de la Dame du Château.*

HUBERT, *Garde-Chasse.*

Me. AMBOISE, *Tabellion.*

BLAISE, *Vigneron.*



LA FÊTE DU CHÂTEAU.

SCENE PREMIERE.

Madame JORDONNE, LE DOCTEUR.

Air de Rameau ; *Dans ce couvent.*

OUi, je l'ai dit,
Je l'ai dit ;
Cela suffit.
Par d'utiles secrets,
Je sçais rendre une fille
Plus gentille
Que jamais ;
Et cet enfant,
Cet enfant
Qu'on chérit tant,

De roses & lys
A repris
Le coloris.
En doutant de mon art,
On me manque d'égard :
Car
Je l'ai dit,
Je l'ai dit;
Cela suffit.

Madame JORDONNE.

Eh ! doucement, Monsieur le Docteur ; ne vous fâchez pas.

LE DOCTEUR.

Comment ! que je ne me fâche pas ! La science de l'Inoculation qui vient de Géorgie, de Circassie, qui s'est perfectionnée en Angleterre... Est-ce que vous seriez contre ?

Madame JORDONNE.

Eh ! point du tout ; c'est moi qui vous ai prôné, qui vous ai introduit dans la maison. Je suis de votre parti, & c'est d'après votre décision que j'ai commandé la fête qui doit célébrer la convalescence de notre jeune Maitresse.

LE DOCTEUR.

Vous avez bien fait.

Madame JORDONNE.

A propos ; que Madame & elle n'en sçachent rien encore.

LE DOCTEUR.

Non, non; je leur défendrai de prendre l'air de tout le jour, & le soir elles verront votre fête sur le balcon.

Madame JORDONNE.

Mademoiselle Lise, cette chere enfant; vous nous l'avez conservée. Il n'y a rien de si charmant que votre art.

LE DOCTEUR.

J'aime que vous pensiez comme cela.

Madame JORDONNE.

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

De l'art d'un Inoculateur
C'est l'Amour qui fut l'inventeur.
Pour l'intérêt d'un jeune cœur,
On fait la piqûure :
La cure
En est sure.
Jeunes Beautés, ne craignez rien;
C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

On apprendra par le succès
Qu'on en est plus charmante après;
On a le teint plus vif, plus frais.
Par-tout ma méthode
Devient à la mode;
C'est pour plaire un nouveau moyen,
C'est un mal qui fait du bien.

Madame JORDONNE.

Jeune fillette craint dabord,
Pour céder se fait un effort.
Desir de plaire est le plus fort;
Tout bas à l'oreille,
L'Amour la conseille:
Ma belle enfant, ne craignez rien:
C'est un mal qui fait du bien.

LE DOCTEUR.

Vous avez des idées justes, Madame Jordonne; on peut s'en rapporter à moi quand on a mon âge, mon expérience.

Madame JORDONNE.

Votre âge, votre âge! eh! quel âge avez-vous donc, Monsieur le Docteur?

LE DOCTEUR.

J'approche de la cinquantaine.

Madame JORDONNE.

Cela ne se peut pas; je vous ai vû naître.

LE DOCTEUR.

Vous m'avez vû naître?

Madame JORDONNE.

Eh! oui. Ne vous souvenez-vous plus de la petite Catherine?

LE DOCTEUR, *prenant un air riant.*
La petite Catherine?

Madame JORDONNE.
Oui, qui n'avoit que dix ans quand elle vous donnoit des soufflets & des bonbons à Madrid où nous sommes nés.

LE DOCTEUR, *avec un peu plus de gaieté.*
Je me rappelle.

Madame JORDONNE.
Ah! que vous étiez méchant, espiegle! un petit poliçon qui jettoit des pierres pour assommer tout le monde, & qui avec son petit doigt faisoit à tous les passans: tuë, tuë. L'âge vous a bien perfectionné: vous vous êtes fait Médecin.

LE DOCTEUR.
Paix, paix. Quoi! c'est vous, la petite Catherine?

Madame JORDONNE.

AIR.

Des jeux de son enfance
On se souvient toujours;
L'âge de l'innocence
Est l'âge des beaux jours.
Jouant à la Madame,
Moi, je faisois la femme;
Vous étiez mon époux:
Hein! hein! vous en souvenez-vous?

LE DOCTEUR.

Etant plus grandelette,
(Ah ! j'y crois être encor !)
Nous allions ſur l'herbette :
Vous étiez un tréſor.
Vous faiſiez la ſévere ;
Un jour je vous fis taire
Avec un baiſer doux :
Hein ! hein ! vous en ſouvenez-vous.

Madame JORDONNE.

Je ne me rappelle pas cela, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Cela peut être. Nous datons de bien loin, ma bonne amie.

Madame JORDONNE.

Ah ! ne me rendez pas ſi vieille.

LE DOCTEUR.

Ah ! ne me rendez pas ſi jeune.

Madame JORDONNE.

Vous voulez paroître vieux ; je n'en ſuis pas la dupe.

(*Elle lui recule ſa perruque.*)

LE DOCTEUR.

Que faites-vous ? Vous m'enlevez ma réputation.

Madame JORDONNE.

Comment ! votre réputation ... une perruque...

LE DOCTEUR.

Eh ! oui, oui, une perruque ! je ne ſuis encore qu'un Médecin de campagne. Je veux me faire un nom, & vous ſçavez le proverbe : jeune Chirurgien, vieux Médecin.

Madame JORDONNE.

Écoutez ; j'ai le même intérêt que vous à paroître plus âgée que je ne le ſuis. Une femme qui gouverne une maiſon, doit avoir un air impoſant pour ſe faire reſpecter. Il faut prendre ſur ſoi, cela coûte. On a encore de la vivacité qu'il faut contenir, cela cauſe un certain mal-aiſe.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous jamais été mariée ?

Madame JORDONNE.

Non, non.

LE DOCTEUR.

Abſolument ?

Madame JORDONNE.

Non, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Il y a ici un certain Jacquot qui eſt un joli garçon : ſon pere l'a élevé d'une maniere au-deſſus de ſon état. Il peut vous convenir. Il me paroît qu'il vous rend des ſoins.

Madame JORDONNE.

Oh ! non; il a une petite Maitreſſe dont il eſt éperdu.

LE DOCTEUR.

Oui, je sçais : c'est la petite Colette, fille de Gérard Fermier de Madame; mais son mariage est arrêté avec Hubert le Garde-Chasse; voyez, suivez cela sans faire semblant de rien; & nous verrons à profiter des circonstances.

Madame JORDONNE.

Et vous croyez donc absolument qu'il faut ? . . .

LE DOCTEUR.

Oui, oui; vous avez un cœur sensible ?

Madame JORDONNE.

Comme une autre, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Voyons votre pouls : il y a de la chaleur... de l'ardeur . . . la tête embarrassée . . . .

Madame JORDONNE.

Oui, Monsieur le Docteur.

ARIETTE *en Duo.*

LE DOCTEUR.

Ce pouls est bien jeune encore :
Ah! comme il va !
Ta, ta, ta, ta.
Certain ennui vous dévore.

Madame JORDONNE.

Certain ennui me dévore !

LE DOCTEUR.

Prenez garde à ça.
Ta, ta, ta, ta.
Le pouls remonte.

Madame JORDONNE.

Ah ! finissez.

LE DOCTEUR.

Bon ! quelle honte !
Laissez, laissez.

Madame JORDONNE.

J'ai besoin d'aide ;
Parlez en ami.

LE DOCTEUR.

Le vrai remede,
C'est un bon mari.

Madame JORDONNE.

Eh bien ! Monsieur le Docteur, je veux un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Volontiers, & je m'y engage. Sçavez-vous bien que vous êtes charmante encore ?

Madame JORDONNE.

Encore ! comme le tems passe !

LE DOCTEUR.

Adieu, ma petite Catherine, ma payse. Je crois voir quelqu'un. (*Gravement.*) Adieu, Madame Jordonne.

SCENE II.

Madame JORDONNE, THIBAULT.

Madame JORDONNE.

Air : *Anglois.*

MOnsieur le Docteur n'est pas bête ;
Le principe est là ;
Je sens cela :
Oui, le principe est là,
Là.
Mais songeons d'abord à la fête :
Mon premier devoir
Est d'y pourvoir.
A tout il faut prévoir,
Voir.
(*A Thibault.*) Çà, çà, dépêche,
Thibault ;
Prends ta bêche,
Tôt, tôt, tôt,
Viens, Thibault.
Vois s'il ne manque ici rien à
Tien.
(*En se tâtant le cœur.*)
De la chaleur,
De l'ardeur
Qui m'empêche...
(*A Thibault.*) Viens ici,
Vois ceci.

Fait-on ſon ouvrage ainſi ?
Si...
(*En ſe tâtant le pouls.*)
Le feu va du cœur à la tête,
De la tête il va...
Ta, ta, ta, ta.
Oui, prenons garde à ça.
(*A Thibault.*)
Il faut que moi-même j'apprête.
Vois ſous ce berceau ;
Prends un râteau :
Tu reſtes-là toujours ;
Cours.

THIBAULT.

Parguenne ! Madame Jordonne, vous avez le commandement beau ; mais vous me parlez, vous ne me parlez pas. Prends ta bèche, prends ton râteau : on ne ſait ce que vous voulez dire.

Madame JORDONNE.

Je crois que tu raiſonnes. Tiens, viens donc que je te montre.



SCENE III.

Madame JORDONNE, THIBAULT, JACQUOT.

JACQUOT.

Air : *L'Amour est dans ce jardin.*

DE la plus brillante aurore,
Ces beaux lieux sont éclairés ;
Et des richesses de Flore,
Tous les jardins sont parés.
Le printems vient de renaître ;
Lise, notre cher trésor,
A nos yeux va reparoître
Plus fraîche & plus belle encor.

Madame JORDONNE, *à Thibault.*

Tu n'as-pas encore songé à cette allée-là.

JACQUOT.

Cette jeune Demoiselle
Est la fille du Château ;
Pour lui témoigner mon zele ;
J'ai quitté notre hameau.
Dans cette heureuse retraite
Que puis-je encore esperer ?
Ah ! si j'y revois Colette,
Je n'ai rien à desirer.

Eh ! venez donc, venez donc par ici, Madame Jordonne.

Madame JORDONNE, *à Thibault.*

Ah! voilà Jacquot ; laiſſez-nous.

THIBAULT.

Mais non; il faut bien que j'acheve ce que vous me commandez.

Madame JORDONNE, *à Jacquot.*

Que veux-tu. mon fils ? Dépêche, je ſuis preſſée.

JACQUOT.

Un moment, un moment.

Madame JORDONNE.

Air : *Contredanſe du Diable à quatre.*

Du matin au ſoir, dans ce Château
Il abonde
Une foule de monde ;
C'eſt à chaque inſtant un ſoin nouveau,
Et c'eſt moi qui ſoutiens le fardeau.
Il faut veiller à l'office ;
De nos caves j'ai les clefs.
Par moi, pour tout le ſervice,
Les mémoires ſont reglés.
Marchands & valets
Sont ſatisfaits ;
Tous éprouvent mon zele
Fidèle.
Je pourvois à tout, de loin, de près,
Et je ſonge à tous nos intérêts.

JACQUOT.

Oui, je ſçais bien, je ſçais bien.

Madame JORDONNE.

Ma Maitresse liberale
Permet que dans le logis
Les Dimanches je régale
Quelqu'un de mes bons amis;
Mais sans abuser de ce loisir,
Mon bonheur me rappelle
Près d'elle.
Je trouve plus doux de la servir:
Mon devoir est mon plus grand plaisir.

JACQUOT.

Il est vrai que, depuis quinze jours, l'état de notre jeune Maitresse vous a bien donné de l'embarras.

Madame JORDONNE.

Je n'y songe plus; elle se porte bien.

JACQUOT.

Je n'ai pas eu moins d'inquiétude que vous. Quelle diable d'idée aussi d'aller se rendre malade pour avoir de la santé!

Madame JORDONNE.

Sa convalescence est une fête.

JACQUOT.

Je suis un des premiers à la célébrer.

Madame JORDONNE.

Cela est louable.

JACQUOT.

Air, *Qu'en voulez-vous dire?*

J'amene des fleurs à foison,
Ma voiture en est toute pleine.

Vous

Vous en voyez l'échantillon ;
Ma foi vous en aurez l'étrenne.

Madame JORDONNE.

Jacquot, dans mon tems de beauté,
Je l'aurois assez mérité.

JACQUOT.

Oh ! permettez avec bonté
Que je vous, que je vous le donne,
Madame Jordonne ;
Permettez donc avec bonté,
Que je l'attache à votre côté.

Madame JORDONNE.

Rien n'est plus galant que cela ;
Grand merci de ta complaisance.

JACQUOT.

Ces roses que je place là
Sont en pays de connoissance :
Un baiser doit être ajoûté.

Madame JORDONNE.

Mais, mais, Jacquot, en vérité...

JACQUOT.

Çà, permettez avec bonté,
Que je vous, que je vous le donne,
Madame Jordonne ;
Çà, permettez avec bonté
Que je vous le donne avec gaité.

THIBAULT, *tirant Madame Jordonne par le bras.*

Eh ! ben, Madame, c'est-il bien ? Etes-vous contente ? voyez.

Madame JORDONNE.

Comment ! te voilà encore ! ne t'ai-je pas dit d'aller travailler là-bas au petit pavillon du jardin ?

THIBAULT.

Pas un mot.

Madame JORDONNE.

Eh bien ! vas-y. (*A part.*) Ce drôle-là veut sçavoir tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit.

THIBAULT.

Hon, hon.

(*Il fait signe à Jacquot du doigt.*)

Madame JORDONNE, *à part.*

Le Docteur a raison ; ce Jacquot me conviendroit assez. (*Haut.*) Il est vraiment bien beau, ce bouquet-là !

JACQUOT.

J'en ai pour toutes les Dames du Château.

Madame JORDONNE.

Mais, mon enfant, tu te ruines, tu ne songes donc pas que tu es Jardinier fleuriste ; que tes fleurs sont toute ta fortune ?

JACQUOT.

Cela est vrai, mais coûte qui coûte dans ce moment ci... enfin j'en ai pour toutes les filles qui voudront danser à la fête.

Madame JORDONNE.

Tu n'as pas oublié Colette ? (*A part.*) Voyons ce qu'il va me dire.

JACQUOT.

Ah ! Colette ?

Madame JORDONNE.

Tu es toujours bien amoureux d'elle ; conte-moi donc ça.

JACQUOT.

J'en aurois pour d'ici à demain, & vous avez tant d'affaires. . . . .

Madame JORDONNE.

N'importe, n'importe; quand j'entends des histoires d'amour, cela me fait plaisir : on a toujours du tems de reste pour cela.

Air : *Quand l'Auteur de la Nature.*

A tout âge on est sensible,
Le cœur suit un penchant invincible;
Eh ! comment est-il possible,
Sans amour,
D'être heureux un seul jour?
J'aime à voir de la Jeunesse
La gaité, les jeux, la gentillesse;
Sa tendresse
M'intéresse;
Ses plaisirs
Réveillent mes desirs.
A tout âge, &c.

Dans mon ame,
Des traits de flamme
Retracent mes plus doux instans.
Souvenance
Est jouissance;
Je me retrouve en mon printems;
Je ris, je chante, je danse
De bon cœur, tout comme à quinze ans.
A tout âge, &c.

JACQUOT.

Ah! que vous dites bien vrai, Madame!

Madame JORDONNE.

Elle eſt aſſez gentille, cette petite Colette; j'en parle ſouvent à Madame, quand elle vient au Château; je la fais toujours entrer; auſſi notre Maitreſſe l'aime bien.

JACQUOT.

Oh! pas tant que moi.

Air: *Dans un boſquet près du hameau.*

Le doux zéphir par ſa fraicheur
Fait ouvrir le ſein d'une fleur;
D'un regard ma belle
Fait naître pour elle
Le tendre amour:
C'eſt l'Aurore nouvelle,
Dont le retour
Annonce un beau jour.
En ſon abſence tout languit,
Un jour ſi beau ſe change en nuit.
Mon amour fidèle
Ne trouve loin d'elle
Aucun bonheur;
C'eſt la biſe cruelle
Dont la rigueur
A flétri mon cœur.

Madame JORDONNE.

C'eſt bien, c'eſt bien, mon enfant; voilà comme on aime.

JACQUOT.

Il y a huit jours que je ne l'ai vue, mais....

Madame JORDONNE.

Huit jours ! huit jours ! il ſe paſſe bien des choſes en huit jours dans le cœur d'une fille ; mon ami ; tu as eu tort de la quitter.

JACQUOT.

Comment vouliez-vous que je fiſſe ? Dès que j'ai appris la maladie de notre jeune Maitreſſe, je ſuis venu vîte, dar, dar, dar, ſans dire adieu à Colette : j'ai tout oublié dans ce moment-là.

Madame JORDONNE.

En ce cas tu es excuſable.... Mais vous êtes bien jeunes pour vous marier enſemble. Il te faudroit une femme d'expérience pour être à la tête de ton ménage, pour gouverner ta maiſon, pour avoir ſoin de toi, te donner de bons conſeils, t'inſtruire ſur bien des choſes, te conduire ; tu n'as que vingt ans & Colette eſt encore plus enfant que toi.

JACQUOT.

ROMANCE.

L'amour, quoiqu'il ſoit un enfant,
Eſt aſſez grand pour ſe conduire :
C'eſt de lui ſeul que l'on apprend,
Rien n'eſt capable de l'inſtruire.
Ce cœur qu'Amour a ſû former
Ne veut connoître
Que lui pour maître ;
On ſait tout, quand on ſait aimer.

Madame JORDONNE.

Oui; tu as raiſon: mais il faut être bien ſûr du cœur de ce qu'on aime.

JACQUOT.

Je n'ai point d'inquiétude.

Madame JORDONNE.

A la bonne heure,

JACQUOT.

Que voulez-vous dire?

Madame JORDONNE.

Rien, rien; va porter les fleurs dans le veſtibule; j'aurai ſoin que Madame diſtingue ton hommage, & nous nous reverrons.

JACQUOT, *s'en allant.*

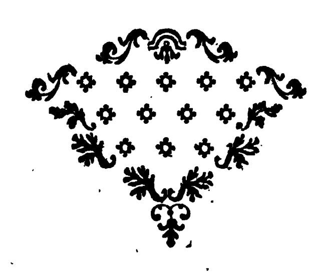
Oui, oui, ma chere Madame.

A tout âge on eſt ſenſible, &c.

SCENE IV.

Madame JORDONNE, *seule.*

CES pauvres enfans s'aiment réellement; ce seroit dommage.., Mais si Colette épouse Hubert, Jacquot pourra me revenir... Ne désespérons de rien. Ah! voilà encore du monde qui m'arrive ; c'est Gerard notre Fermier, c'est Hubert le Garde-Chasse, c'est Monsieur Amboise le Tabellion, c'est Blaise notre Vigneron ; & jusqu'à Pierrot le garçon Meunier. Approchez, nos amis ; vous êtes les bien venus.



SCENE V.

Madame JORDONNE, GERARD,
LE TABELLION, HUBERT.

RONDE.

Air : *Rouler sur la fougere.*

GERARD, & HUBERT.

Cette saison est le retour
Des Ris, des Jeux & de l'Amour.
Tous nos amans vont d'un air gai
Batifoller sur la fougere ;
Mais pour jouir du mois de Mai,
Il faut une Bergere.

LE TABELLION.

La Fortune achete à grands frais
Moins de bonheur que de regrets.
Chez nous on a ces biens parfaits,
Que la Nature nous dispense ;
La santé, la gaiété, la paix,
L'amour & l'innocence.

HUBERT.

Je sers Bacchus, je sers l'Amour :
Chaque plaisir regne à son tour.
Je cours la chasse le matin,
Je bois le jour, le soir je danse,
Je dors pour me remettre en train,
Et puis je recommence.

GERARD.

Sans cesse, à la Ville, à la Cour,
Sans aimer on parle d'amour :
Sans art, sans fard, sans complimens,
On aime ici bien davantage.
Les bons amis, les vrais amans
Ne sont plus qu'au Village.

Madame JORDONNE.

Pour l'Amour faut-il des Palais ?
Un verd Bocage sert de dais.
On a pour table ses genoux,
Tous deux on boit dans même verre,
On a pour siége un gason doux,
Et pour lit la fougere.

Madame JORDONNE.

Mes enfans, vous n'avez pas de tems à perdre, il faut aller chercher le mai.

HUBERT.

C'est bien dit.

GERARD, *au Tabellion.*

Eh bien ! Monsieur le Tabellion, allez donner vos ordres, nous vous suivons.



SCENE VI.

Madame JORDONNE, GERARD, HUBERT.

GERARD.

AH çà, Madame Jordonne, on dit que Madame veut marier une fille du Village en rejouissance de la santé de Mademoiselle.

Madame JORDONNE.

Cela est vrai; c'est toujours une bonne œuvre pour une Dame de Paroisse de faire des mariages; cela débarrasse les peres & meres, cela fait plaisir aux enfans, cela peuple le Village, cela fait gagner de l'argent au Tabellion & à bien d'autres gens encore; ma foi, chacun y profite; il faut que tout le monde vive.

GERARD.

Vous parlez en femme qui connoît le monde. Je voudrois déjà que ma fille fût mariée.

Air : *Margot rêvoit tranquillement.*

Toujours sautant,
Et d'un air content,

Ma fillette ne songeoit qu'à rire.
Depuis un tems
Je vois & j'entends,
Qu'en secret elle rêve & soupire.
Un desir vif
Lui rend l'œil actif;
Elle veut à present tout savoir,
Tout voir.

Madame JORDONNE.

Un mari, un mari; cela répond à tout: c'est l'avis de Monsieur le Docteur: il est de bon conseil.

HUBERT.

Oui, oui, c'est un mari qu'il lui faut.

Madame JORDONNE.

AIR.

Quand on voit d'une fille
Les charmes s'arrondir,
Quand son regard pétille,
Qu'un mot la fait rougir;
Il est tems qu'en ménage
Par prudence on l'engage;
Car même avant cet âge
L'amour se fait sentir.

GERARD.

Aussi lui ai-je trouvé un bon mari.

HUBERT.

Et si par votre moyen le choix de Madame pouvoit tomber... la, sur Colette?

Madame JORDONNE.

Vraiment! elle y a plus de droit que per-

ſonne; Gérard eſt ſon Fermier, c'eſt notre Fermier.

GERARD.

Cela ne ſeroit pas mal, avec ce que je lui donne : avec ce qu'elle a déjà, avec quelque petite choſe qu'il a auſſi lui, cela ſeroit quelque choſe encore.

Madame JORDONNE.

Comment ! que deviendra ce pauvre Jacquot ?

HUBERT.

Errr ... Jacquot ! vantez que nous valons mieux que lui : il a fait lever le Lievre, c'eſt nous qui l'avons pris.

Madame JORDONNE.

Prenez garde qu'il ne vous échappe.

GERARD.

Jacquot ! Jacquot ! un fainéant qui paſſe ſa vie à élever des fleurs.. J'aime mieux un oignon de mon jardin que tous ceux du ſien.

HUBERT.

Et un bon Lapin donc ?

GERARD.

Le jour de ma fête il m'avoit donné une demi-douzaine de ſes oignons : c'étoit ce qu'il y avoit de plus rare, diſoit-il, & il les avoit fait venir d'Orlande, je ne ſçais d'où ; j'ai voulu les manger, c'étoit comme du chicotin.

HUBERT.

Ce drôle-là ne s'étoit-il pas avisé de tendre ses panneaux pour prendre Colette?

GERARD.

Il venoit l'enjôler avec ses bouquets. Heureusement nous ne le voyons plus, ce Jacquot; il s'en est allé, & ma fille a fait ma volonté: le contrat est signé.

Madame JORDONNE.

Comment! déjà? (*A part.*) J'ai quelque espérance.

GERARD.

Mais Madame n'a pas signé. Sans le consentement de Madame il n'y a rien de fait; il faut qu'elle y boutte sa signature.

Madame JORDONNE.

Je la déterminerai...(*à part.*) selon mes intérêts.

GERARD.

Colette est là-bas avec ses compagnes; je vais vous l'envoyer pour la présenter à Madame.

Madame JORDONNE.

C'est bien dit. Restez, Monsieur Hubert.

GERARD.

Madame Jordonne, je vous le recommande.

Madame JORDONNE.

J'y songe.

SCENE VII.

Madame JORDONNE, HUBERT.

Madame JORDONNE.

JE vous conseille de presser votre mariage & d'épouser la petite Colette le plutôt qu'il vous sera possible.

HUBERT.

C'est bien mon dessein.

Madame JORDONNE.

Vons l'aimez beaucoup?

HUBERT.

Pardi! si je l'aime! le papa Gérard est un pere aux écus, il ne dit pas encore tout ce qu'il a.

Madame JORDONNE.

Ah! fi donc! l'intérêt....

HUBERT.

Je compte toujours sur votre protection.

Madame JORDONNE.

Ecoutez, je crains pour vous; on m'a dit que Jacquot chassoit sur vos terres.

HUBERT.

Air. *Fanfare.*

Une terre, avec moi, n'a point de braconnier:
Pour cette race
Je suis sans quartier.
Je ne crains point qu'on vienne enlever mon gibier;
Un Garde-Chasse
Est franc du collier.
Jacquot n'est pas taillé pour chasser à ma place;
Je lui fais un salut,
S'il ose se mettre à l'affut.
Une terre, avec moi, &c.

Madame JORDONNE.

Encore une fois, prenez-y garde. Il me paroît que Colette & Jacquot ont de l'inclination l'un pour l'autre: il seroit fâcheux que vous fussiez trompé.

HUBERT.

Bon! bon! elle ne sera pas quatre jours en ménage avec moi qu'elle m'aimera à la folie. Quand on a de bonnes manieres pour une femme... ah! ah!

Madame JORDONNE, *à part.*

Ce garçon-là a des sentimens.

HUBERT.

Il n'y a que façon de s'y prendre.

Madame JORDONNE.

Vraiment! bien d'autres qu'elle trouve-

roient de l'avantage à vous avoir ; allez, Monsieur Hubert, je m'intéresse à vous, & si votre mariage manquoit...

HUBERT.

Oh ! il ne manquera pas : vous ne m'oublierez pas auprès de Madame.

Madame JORDONNE.

Je regarde vos intérêts comme les miens.

HUBERT.

Air : *Des voyelles.*

Je suis joyeux, je suis toujours gaillard,
Je mets tous soucis à l'écart,
Du cœur ma gaité part.
Qu'une femme soit bisarre,
De son esprit je m'empare,
J'en triomphe ; car
Je suis joyeux, je suis toujours gaillard :
Sans cesse de ma part
C'est un nouvel égard,
Je ne suis jamais en retard ;
Et voilà tout mon art. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

Madame JORDONNE.

Il est de bonne humeur, ce garçon-là : s'il n'épousoit pas Colette... cependant ce n'est qu'un Garde-Chasse... mais...

Air :

Air : Un jour dans un verd bocage.

Dans la saison printanniere,
On a vingt maris pour un ;
Et pour être un peu trop fiere,
Souvent on n'en prend aucun.
L'âge rend plus docile,
On se repent ;
Plus on attend,
Moins on est difficile,

Ah ! voici Colette.

SCENE IX.

Madame JORDONNE, COLETTE.

COLETTE.

BOn jour, ma chere Madame ; mon pere m'envoye à vous.

Madame JORDONNE.

Oui, pour vous présenter à Madame ? vous êtes bien aise d'être de la fête ?

COLETTE, *en pleurant.*

Oui, oui, cela me fait plaisir.

Madame JORDONNE.

Il n'y paroît guères ; vous me dites cela d'un air . . . . .

COLETTE.

C'est que je suis tout à la fois bien gaie & bien triste.

Madame JORDONNE.

De quoi êtes-vous triste ? on dit qu'on va vous marier.

COLETTE.

Ah !

Madame JORDONNE.

Il n'y a pourtant rien qui réjouisse tant une fille.

COLETTE.

Ce n'est pas Jacquot qui... qui.

Madame JORDONNE.

Comment ?

COLETTE.

Il n'y a pas huit jours que ce que je vais vous dire est arrivé.

Air : *J'étois dans mon lit tranquille.*

Nous avons une terrasse
Au bout du jardin,
Qui du sien est voisin ;
Discrettement je m'y place
Derriere un buisson de jasmin.
Doucement j'écarte une branche,
Sur le bord du mur je me panche,
Et quelque tems sans dire mot,
Je vois à mon aise Jacquot :
Je tire une fleur de mon sein,
Je la lui jette avec dessein,
Et puis je me cache soudain.

Madame JORDONNE.

Ah ! la petite malicieuse !

COLETTE.

Le cœur lui dit auſſitôt que c'eſt moi,
Avec tranſports il me nomme, il m'appelle:
Chere Colette, à mes yeux offre-toi.
Contre le mur il ajuſte une échelle.
Il me voit, je me mets à rire...
Pour tous deux quel moment flatteur!
Jacquot ſoupire;
Je plains ſon martyre:
L'Amour qui l'inſpire
Prend un peu d'empire.
Jacquot ſoupire;
Je plains ſon martyre:
L'Amour qui l'inſpire
Eſt auſſi dans mon cœur.

Madame JORDONNE.

Mon enfant, je ne vois que du bien à cela.

COLETTE.

Le lendemain, j'ai remonté ſur la terraſſe, je ne me ſuis pas fait voir.

Madame JORDONNE.

Pourquoi?

COLETTE.

Ah! parce que....

Madame JORDONNE.

Comment?

COLETTE.

Parce que la veille j'étois ſi troublée...
On dit qu'il y a du danger à parler trop ſouvent à un garçon qu'on aime.

Madame JORDONNE.

Quelquefois.

COLETTE.

Mais j'ai entendu qu'il disoit avec le plus grand plaisir en travaillant à son jardin :

Air : *De mon berger volage.*

Tendre fille de Flore,
Image du plaisir ;
Colette dès l'aurore
Viendra pour vous cueillir
Vous brillerez près d'elle
D'un éclat plus parfait ;
C'est le sein d'une Belle
Qui pare le bouquet.

Madame JORDONNE.

De mieux en mieux, il n'y a pas de quoi s'affliger.

COLETTE.

Ma chere Madame ; ce Jacquot qui me disoit tout cela sans me voir, car c'étoit de moi qu'il parloit .....

Madame JORDONNE.

Eh bien ?

COLETTE.

Eh! bien : il y a huit jours qu'il m'a quittée sans me dire adieu, sans me donner de ses nouvelles. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Madame JORDONNE.

Il se trouvera ; il se trouvera, hé ! que trop.

COLETTE.

Non ; c'est un infidele : j'ai continué tous les jours d'aller regarder dans son jardin,

& ce matin je n'ai plus vû ses fleurs. On m'a dit qu'il les avoit enlevées pour sa jeune Maitresse.

Madame JORDONNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

COLETTE.

Sa jeune Maitresse! ce n'est donc pas moi ?

Air : *Quand on est bonne, bonne ménagere.*

Jacquot m'aimoit, Jacquot n'est plus le même ;
Et malgré moi toujours je l'aime.
Dès le point du jour,
Le cœur plein d'amour,
Il me préparoit
Un beau bouquet.
En amant discret,
Jacquot se cachoit,
Et contre ma porte l'attachoit.
Jacquot m'aimoit, &c.

Le soir avec un soin extrême,
Sous ma fenêtre il se rendoit,
M'attendoit,
Regardoit
Dans l'espoir
De me voir.
Il alloit, il venoit,
Tournoit,
Retournoit,
M'appelloit,
Soupiroit,
S'en alloit
A regret.
Jacquot m'aimoit, &c

Avec transport il me juroit
Que j'étois son bonheur suprême.
Qui m'eût dit qu'il me trahiroit?
Jacquot m'aimoit, Jacquot n'est plus le même;
Et malgré moi toujours je l'aime.

Madame JORDONNE.

Vous avez tort.

COLETTE.

J'en mourrai de chagrin.

Madame JORDONNE.

Il ne faut pas être si sensible; c'est un avis que je vous donne, ainsi qu'à toutes celles de votre âge.

Air : *Des Insulaires.*

Croyez-moi, gentilles fillettes,
Ne prenez, dans vos jeunes ans,
Rien que la pointe des fleurettes,
Comme un papillon au printems.
Près des amans soyez follettes,
Si vous voulez les voir longtems.
En badinant,
En folâtrant,
Traitez l'Amour comme on traite un enfant:
Il ne lui faut que des amusettes.
Qu'il coure ailleurs s'il n'est pas content.

COLETTE.

Ah! quand une fois le cœur s'est attaché; je n'ai jamais aimé que lui.

Madame JORDONNE.

Tenez, je suis sûre que vous lui pardonnerez.

COLETTE.

Jamais, jamais Jacquot ne me ſera de rien.

Madame JORDONNE.

AIR.

Trop aiſément on s'abandonne
A des ſoupçons contre un amant :
Plus aiſément on lui pardonne ;
Courroux d'amour n'a qu'un moment.
C'eſt un ingrat que l'on accuſe ;
Le revoit-on : c'en eſt aſſez.
Même avant qu'il parle, on l'excuſe,
Et tous ſes torts ſont effacés.

COLETTE.

Non, non, je ne ſaurois l'excuſer.

Madame JORDONNE.

Attendez, je crois l'appercevoir tout là-bas, il tient un pot de fleurs.

COLETTE.

Oui, c'eſt lui ; ah ! Madame, courez au devant de lui, je vous en prie, dites-lui bien que je veux le fuir, que je ne veux pas le voir.

Madame JORDONNE.

C'eſt ce que je vais faire. Vous faites bien d'avoir un peu de fierté.

COLETTE.

Ecoutez donc, Madame, ne l'empêchez pourtant pas de venir ; chacun eſt libre : mais ne lui dites pas que je vais me cacher là, pour examiner de loin ſa contenance quand il viendra.

Madame JORDONNE.

Oui, oui : ah ! que je reconnois bien la Jeunesse ! vous ne pourrez pas vous empêcher de lui parler.

COLETTE.

Eh ! je n'en répondrois pas, Madame.

Madame JORDONNE.

Si vous n'avez pas le courage de le fuir, ayez donc la force de lui dire qu'il ne songe plus à vous. Ce pauvre Jacquot !

COLETTE.

Oh ! oui, Madame, j'ai de la force, & je me prépare bien à lui dire tout ce qu'il faut.

Madame JORDONNE.

Je vais lui en toucher quelques mots en passant : ils me font pourtant pitié, je ne sais quel parti prendre. Allons point de foiblesse.



SCENE X.

COLETTE *seule*.

AIR.

AH ! que l'Amour
Nous cause d'allarmes !
Avec l'Amour
Il n'est de charmes
Que le premier jour.
On se livre sans feinte;
Mais est-on sûr du retour ?
De l'espérance à la crainte
On passe tour-à-tour.

Ah ! que l'Amour, &c.

Mon Amant devient volage :
De l'ingrat je me dégage.
Faut-il encor que mon cœur
Sans cesse avec douleur
M'en offre l'image ?

Ah ! que l'Amour, &c.

Voici Jacquot, sauvons-nous.

SCENE XI.

JACQUOT, COLETTE.

JACQUOT *place son pot de fleurs sur une chaise de jardin.*

MADAME Jordonne vient de me dire mistérieusement de me rendre dans ce bosquet, que Colette avoit à me parler; c'est une bonne femme que cette Madame Jordonne : elle a tant d'amitié pour moi! Colette va venir : voilà le bouquet que je lui destine; c'est la fleur qu'elle aime le mieux.

COLETTE.

Qu'il a l'air content l'ingrat! à qui va-t-il faire ce présent?

JACQUOT *prend un arrosoir.*

AIR: *Quel voile importun.*

Belle rose
Que j'arrose,
Tes charmes naissans
Sont l'honneur du Printems.
Tu vas plaire
A ma Bergere;
Mais son teint plus frais
Efface tes attraits.

COLETTE.

Il parle ſeul ; je n'entends pas ce qu'il dit, je n'oſe avancer.

JACQUOT.

Il faut, avant qu'elle te cueille,
Que je t'anime d'un baiſer.
Diſcrettement ſous cette feuille
Mes levres vont le dépoſer.
Belle roſe
Que j'arroſe,
Si c'eſt ton deſtin
D'approcher de ſon ſein ;
Si ſa bouche
Auſſi te touche,
Donne-lui pour moi
Ce gage de ma foi.

COLETTE.

Il baiſe ce bouquet, je ſuis trahie.

JACQUOT.

Pour Colette que j'adore,
Joli bouton, tu vas t'ouvrir ;
Reçois encore ce ſoupir
Pour te hâter d'éclore ;
Mais conſerves-en la flâme :
Que ta jeune fleur
Se panche ſur ſon cœur.
Que Colette, au fond de l'âme,
En ſente l'ardeur,
Et ſonge à mon bonheur.

COLETTE.

C'étoit pour moi ſeule qu'il avoit autrefois ces ſoins-là.

JACQUOT.

Voilà des épines qui pourroient la piquer ; je vais prendre une ſerpette.

(*Jacquot va de l'autre côté du Théâtre : dans ce moment Colette s'approche, renverſe le pot de fleurs & s'aſſied ſur la chaiſe.*)

SCENE XII.

JACQUOT, COLETTE.

COLETTE.

NOn, tu n'auras pas l'avantage d'offrir ton préſent à un autre.

JACQUOT.

O dieux ! c'eſt elle !

AIR : *La Colombe qui ſuccombe.*

Ma Colette,
Ma poulette,
Qu'il m'eſt doux de te revoir !
D'allégreſſe,
De tendreſſe,

Je ſens mon cœur s'émouvoir.
Mais tes yeux ſont pleins de larmes,
Quand tout flatte notre eſpoir.
Ah ! Colette, tu m'allarmes....
Quel chagrin peut-elle avoir ?
Ma petite,
Qui t'agite ?
Ne puis-je enfin le ſçavoir ?
Tu m'évites,
Tu t'irrites :
De quoi peux-tu m'en vouloir ?

COLETTE.

Laiſſez-moi, Jacquot, laiſſez-moi.

JACQUOT.

Mais dis donc, parle, veux-tu me faire mourir.

COLETTE.

AIR : *Des rues.*

Tu diſois que tu m'aimois,
Perfide,
Ingrat, perfide ;
Tu diſois que tu m'aimois,
Perfide,
Tu me trompois.
Tu m'avois donné ta foi :
Ton ſerment n'eſt pas ſolide,
Va, parjure, laiſſe-moi ;
Un nouvel amour te guide :

Laisse-moi gémir,
Me repentir;
Je veux te fuir,
Et mourir.

Tu disois que tu m'aimois, &c.

JACQUOT.

Quand j'ai dit que je t'aimois,
Colette,
Chere Colette;
Quand j'ai dit que je t'aimois,
Colette,
Je le pensois.
Hélas! devois-tu de moi
Estre un instant inquiette?
C'est faire injure à ma foi,
A l'ardeur la plus parfaite.
Mon cœur, tout à toi,
Veut, sous ta loi,
Vivre à jamais:
Fais la paix.

Quand j'ai dit que je t'aimois, &c.

COLETTE.

Il n'est plus tems, Jacquot: allez retrouver votre nouvelle Maitresse.

JACQUOT.

Moi! une autre Maitresse?

COLETTE.

Air : *Que ne ſuis-je la fougere !*

Lorſque Jacquot m'abandonne,
Qu'il eſt huit jours ſans me voir,
C'eſt à tort qu'on le ſoupçonne.

JACQUOT.

L'amour cédoit au devoir.
Pour notre jeune Maitreſſe,
J'ai quitté tout à l'inſtant ;
Pour lui prouver ſa tendreſſe,
Colette en eût fait autant.

COLETTE.

Comment ! c'eſt pour ſervir notre jeune Maitreſſe pendant ſa maladie que tu t'es en-allé ?

JACQUOT.

Sans cela t'aurois-je quittée ?

COLETTE.

Et toutes les raretés de ton jardin, dont le produit devoit ſervir à notre établiſſement ; que ſont-elles devenues ?

JACQUOT.

J'ai été les enlever ce matin pour lui en faire hommage & célébrer ſa convaleſcence.

COLETTE.

Et ces roſes que tu regardois avec tant de complaiſance, à qui les deſtinois-tu ?

JACQUOT.

A toi-même.

AIR : *Il faut, quand on aime une fois.*

On ne peut aimer qu'une fois,
Quand on aime Colette;
Pour s'engager ſous d'autres loix,
L'ame eſt trop ſatisfaite.

On ne peut aimer qu'une fois, &c.

De l'Amour écoute la voix;
C'eſt lui qui te répete:
On ne peut aimer qu'une fois,
Quand on aime Colette.

COLETTE.

Il eſt donc vrai que tu ne m'as point trahie? que je ſuis malheureuſe!

JACQUOT.

Comment! quand je te jure de t'aimer toute ma vie!

COLETTE.

Air : *Ce que je dis eſt la vérité même.*

Pourquoi dis-tu que tu m'aimes encore?
Ah! c'eſt accroître ma douleur.
Par un deſtin que mon Amant ignore,
Moi-même, hélas! j'ai détruit mon bonheur.
Je croyois Jacquot un volage,
Et par dépit je viens de m'engager.
Ton rival.... Ah ciel! quelle image!
Mon triſte ſort va te venger.

Pourquoi dis-tu, &c.

JACQUOT.

JACQUOT.

Qu'as-tu fait ? Que veux-tu dire ?

COLETTE.

Hubert a profité de ton absence pour te rendre suspect à mon cœur. Tout confirmoit mes soupçons ; il a pressé mon pere de lui accorder ma main ; &....

JACQUOT.

Tu as consenti ?

COLETTE.

Oui Jacquot.

Air : *Menuet de la Comédie Italienne.*

JAQUOT.

Moi qui t'aime !
Toi qui dois m'aimer de même !
Car tu l'as juré,
J'en étois assuré :
Mon cœur s'étoit livré ;
Tu fais de ton plein gré
Ma peine extrême !
Moi qui t'aime !
Toi qui dois m'aimer de même,
Peux-tu m'affliger,
Cruelle, sans songer
Que mon cœur moins léger
Ne peut changer ?

COLETTE.

Ah ! daigne en croire
Mes pleurs.
J'aurai toujours en mémoire...
Je meurs.

De nos amours,
Qui faisoient nos beaux jours,
J'aurai toujours mémoire,
Toujours.
C'est ta flamme
Qui soutient encor mon ame.
Un autre a ma foi;
On dispose de moi:
Mais mon cœur est à toi,
Toujours à toi.

JACQUOT.
Moi qui t'aime!

COLETTE.
Moi je t'aime aussi de même.

JACQUOT.
Tu me l'as juré.

COLETTE.
Sois-en bien assuré.

JACQUOT.
Mon cœur s'étoit livré:
Tu fais de ton plein gré
Ma peine extrême;
Moi qui t'aime!

COLETTE.
Moi je t'aime aussi de même.

JACQUOT.
Peux tu m'affliger,
Cruelle, sans songer
Que mon cœur moins léger
Ne peut changer?

COLETTE.
Sais-je feindre?
Tu me connois bien.

JACQUOT.

Serrons notre lien.

COLETTE.

N'eſpére rien.

JACQUOT.

Sans nous plaindre,
Cherchons tous les deux
Le moyen d'être heureux.
Tous mes tranſports ſe raniment;
Ah! combien d'amour expriment
Tes yeux!

ENSEMBLE.

JACQUOT.	COLETTE.
Oui je t'aime ; Si tu me chéris de même, Je ſuis raſſuré. Mon cœur eſt enivré: Oui, tant que je vivrai, Je t'aimerai.	Oui, je taime, Et t'aimerai toujours de même: Je te l'ai juré; Sois-en bien aſſuré. Oui, tant que je vivrai, Je t'aimerai.

JACQUOT.

Ecoute, ma chere Colette; ſi tu demandois à différer ton mariage de quelques jours, Madame Jordonne eſt dans nos intérêts, elle parleroit de notre amour à Madame. Madame n'a point donné ſon conſentement, nous avons encore de l'eſpérance.

SCENE XIII.

JACQUOT, COLETTE, THIBAULT.

THIBAULT.

AH ! Jacquot, mon ami Jacquot, je viens t'avertir que tes affaires vont mal.

JACQUOT.

Comment ?

THIBAULT.

Madame Jordonne eſt avec notre Maitreſſe dans le Pavillon du Jardin, comme je travaillois auprès, j'ai entendu qu'elle parloit de toi.

JACQUOT.

De moi ?

THIBAULT.

Je me ſuis approché tout doucement de la fenêtre pour écouter ſans être vû.

COLETTE.

Que diſoit-on ?

THIBAULT.

Madame Jordonne repréſentoit les bons

ſervices de Jacquot; all'diſoit comme ça que c'étoit un bon garçon que Jacquot, & qu'all' l'aimoit de tout ſon cœur.

JACQUOT.

Je le ſais. J'ai en elle une bonne amie.

THIBAULT.

Je le ſais ben itou morguë! je me ſuis apperçû de ça tantôt quand all' te parloit; mais ça n'accommode pas Mam'zelle Colette.

JACQUOT.

Pourquoi?

THIBAULT.

C'eſt que Madame Jordonne a dit encore comme ça que Monſieur le Docteur lui avoit donné une ordonnance de mariage: Madame a dit, dit-elle, comme ça, que c'étoit bon.

JACQUOT ET COLETTE.

Quel galimatias! après, après,

THIBAULT.

Et puis all' parliont tout bas & puis tout haut: j'ons entendu marmurer d'Hubert. Enfin finale Madame a dit, dit-elle, qu'all' approuvoit tout ça & qu'all' vouloit que le mariage de Colette ſe fît drès aujourd'hui.

COLETTE.

Que je suis à plaindre!

THIBAULT.

Tant y a qu'all' a demandé de l'encre & du papier pour donner ses ordres qu'on remettra au Tabellion, & pendant qu'il griffonne, je viens te dire ça sans que ça paroisse. Adieu.

JACQUOT.

Ecoute, écoute donc.

THIBAULT.

Non, tatigué! si Madame Jordonne... Tians, m'est avis que c'est-elle qui a manigancé tout ça avec Hubert; elle m'a tarabusté tantôt. Je retourne à mon travail.

SCENE XIV.

JACQUOT, COLETTE.

COLETTE.

MAdame Jordonne !

JACQUOT.

Hubert !

Air : *Rien, pere Cyprien.*

JACQUOT.	COLETTE.
Ah ! le cruel état !	O ! peine extrême !
Le scélérat	C'est toi que j'aime ;
T'enleve en ce jour	Hélas ! tu ne peux m'ob-tenir.
A mon amour.	
Je veux prévenir....	Que devenir ?
Puis-je souffrir ?....	Ah ! téméraire !
Il faut punir....	Que vas-tu faire ?
Quand j'en devrois mourir.	O Ciel ! dans un nouveau danger
Non! ne m'arrête pas..	
Toi dans ses bras !...	C'est t'engager.

Dans mon désespoir...
Nous allons voir...
Oui je vais, je cours...
J'aurai recours...
Je dois songer
A me venger.

COLETTE.

Ah ! Jacquot ! Jacquot !... Il ne m'entend plus : je n'ai pas la force de le suivre ; dans quelle inquiétude il me jette !

SCENE XV.

COLETTE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

QU'eſt-ce donc, ma fille ? qu'eſt-ce que vous avez ?

COLETTE, *en ſoupirant.*

Rien, Monſieur, rien.

LE DOCTEUR.

Mais cependant vous êtes dans une émotion ...

COLETTE.

Point du tout, Monſieur, point du tout.

LE DOCTEUR.

Votre ſituation n'eſt pas naturelle : confiez-vous à moi : je ſuis le Médecin du Château, je ſerai volontiers le vôtre. (*à part.*) Elle eſt gentille.

COLETTE.

Bien obligée, Monſieur: mais ce n'eſt rien.

LE DOCTEUR.

Un rien peut devenir quelque choſe : tenez, ma fille, il y a des eſpéces de gens dans le monde à qui l'on ne doit rien cacher ; à ſon Avocat, à ſon Médecin, &c ... dites-moi ce que vous avez.

COLETTE

Il est vrai que je ne me sens pas bien.

LE DOCTEUR.

C'est ce que je vois ; mais je vous guérirai, je vous guérirai. (*à part.*) Ah! le joli sujet pour exercer mon art !

COLETTE.

Ah! Monsieur le Docteur, c'est un mal sans remede.

LE DOCTEUR.

On en trouvera : quel âge avez-vous ?

COLETTE.

Quinze ans.

LE DOCTEUR.

Vous êtes affligée de quinze ans ? voilà une jolie maladie.

COLETTE.

Tout autant, Monsieur, vienne la Saint-Jean.

LE DOCTEUR.

Oh ! il y a de la ressource : c'est précisément à cet âge-là que je prends les malades pour étudier les symptômes. Regardez-moi, laissez-moi voir dans vos yeux. Comment ! vous les baissez ! vous pleurez !

COLETTE.

Ah ! Monsieur, laissez-moi m'en aller. C'est que je veux m'en-aller.

LE DOCTEUR.

Reftez, reftez: n'êtes-vous pas cette petite Colette, la Maitreffe de Jacquot?

COLETTE.

Ah! Monfieur, il va fe battre contre Hubert; il eft forti furieux.

LE DOCTEUR.

Raffurez-vous. Il cherche Madame Jordonne, il veut parler à Madame. Je l'ai envoyé au Château.

COLETTE.

Cela me tranquillife.

LE DOCTEUR.

Vous y prenez donc bien de l'intérêt?

COLETTE.

ARIETTE.

Si vous fçaviez; j'aime Jacquot, il m'aime:
Mais je ne peux jamais l'aimer affez.
Si vous fçaviez ... quels momens j'ai paffés!
Ils faifoient mon bonheur fuprême.
Ah! je ne peux jamais l'aimer affez.
Ciel! par une rigueur extrême,
On fépare deux cœurs fi tendrement liés.
Jamais fi doux momens ne feront oubliés.
Si vous fçaviez, &c.

LE DOCTEUR.

Le tems eft un grand Médecin.

COLETTE.

Non, Monfieur; Jacquot en mourra de douleur. Ah! je vous prie d'avoir foin de

lui, de ne pas l'abandonner, de le consoler, de lui dire que je l'aimerai toujours.

LE DOCTEUR.

Il n'en mourra point. J'ai une bonne recette toute prête.

COLETTE.

Et quelle est-elle, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Jacquot se fait aimer de tout le monde.

COLETTE.

Ah! cela est bien vrai.

LE DOCTEUR.

Et il ne peut pas manquer de trouver un établissement heureux; & j'ai en vûe pour lui une femme d'un certain âge, il est vrai; mais qui lui conviendra & pourra le consoler de votre perte.

COLETTE.

Qui donc, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Madame Jordonne.

COLETTE, *à part.*

Ah! Thibault l'a bien dit.

LE DOCTEUR.

Je me fais fort de la déterminer à cela.

COLETTE, *avec vivacité.*

Point du tout, Monsieur, point du tout. Si Jacquot étoit capable....

LE DOCTEUR.

Voulez-vous donc qu'il meure de chagrin?

COLETTE.

Lui qu'il meure ! ah Ciel! je ne ſais pas moi-même ce que je veux ; du moins je vous demande une grace.

LE DOCTEUR.

Quoi ?

COLETTE.

C'eſt de dire à mon pere que je ſuis ſa fille.

LE DOCTEUR.

Eſt-ce qu'il ne le ſait pas ?

COLETTE.

Que je le prie du moins de retarder mon mariage de quelques jours.

LE DOCTEUR.

Vous êtes inconcevable. Je ne vois tous les jours que des filles qui me demandent tout le contraire.

COLETTE.

Il faudroit trouver un expédient.

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de ſi ſimple : il n'y a qu'à dire que vous êtes malade, & ſi vous voulez . . .

COLETTE.

Ah ! ſi vous avez ce ſecret-là, que ce ſoit pour Hubert. Je ne voudrois pourtant pas qu'il en mourût tout-à-fait.

LE DOCTEUR.

Nous n'en viendrons pas à cette extrémité-là. Je ferai entendre raiſon à votre

papa Gérard, ma petite amie : que me donnerez-vous pour vous rendre ce ſervice ?

COLETTE.

Ah ! Monſieur, tout ce qui dépendra de moi.

LE DOCTEUR.

Je ne veux qu'un baiſer.

COLETTE.

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur.

LE DOCTEUR.

(*Il lui paſſe la main ſous le menton, & veut l'embraſſer.*)
Qu'elle eſt appétiſſante !

SCENE XVI.

LE DOCTEUR, COLETTE, GERARD, HUBERT.

HUBERT.

DOucement, doucement donc ; Monſieur le Docteur : diable ! comme vous y allez !

LE DOCTEUR.

Que veut dire cet étourdi ? Monſieur Gérard, cet enfant n'eſt pas bien. J'examinois de près ſon état.

HUBERT.

Oui, un peu de trop près, à ce qu'il me ſemble.

LE DOCTEUR.

Tais-toi.

Air : *La mode à l'envers.*

A Gérard.)

Oui, votre fille n'eſt pas bien ;
Croyez-en ma ſcience :
Je ne ſuis pas Docteur pour rien ;
Suivez mon ordonnance :
Il faut differer ſon lien.

(A Hubert.)

Et toi, prends patience.
Je connois le mal qui la tient,
Et le remede qui convient ;
C'eſt un ſecret qui m'appartient.

(Bas à Colette.)

Je ſuis homme d'experience.
Paſſez ce ſoir à la maiſon.

Haut à Gérard.)

Je vous répond
De ſa guériſon.

(Prêt à rentrer dans la couliſſe.)

Si j'avois une petite gouvernante comme cela !



SCENE XVII.

GERARD, HUBERT, COLETTE.

GERARD.

COmment donc, ma pauvre petite fille ! Que veut-il dire ?

COLETTE.

Il eſt vrai que je ne ſuis pas tranquille.

HUBERT.

Bon ! bon ! ça ſe paſſera : ne voyez-vous pas que ce Médecin-là eſt un enjôleux ? Il lui paſſoit la main ſous le menton pour lui tâter le pouls. Pargué ! à ce prix-là je ſerois Médecin comme lui, moi. Allons notre train.

GERARD.

Tu as raiſon, car je m'apperçois comme toi que ce Médecin eſt un gaillard. Allons, ma fille ; ce ne ſera rien ; égaye-toi : voilà nos camarades qui viennent.



SCENE XVIII.

MATHURINE, LE TABELLION, LE GARDE-MOULIN, THERESE, Madame JORDONNE, GERARD HUBERT.

Madame JORDONNE.

J'Apporte une bonne nouvelle,
L'espoir de Colette est rempli:
L'Amour s'intéresse pour elle,
Madame lui donne un mari.

LE TABELLION.

Chantons le bonheur de Colette.

MATHURINE.

Un bon mari devient son lot.

LE GARDE-MOULIN.

Sa noce demain sera faite.

MATHURINE, LE TABELLION, & Madame JORDONNE.

Et l'Amour sera de l'écot.

CHŒUR.

Chantons le bonheur de Colette,
L'Amour sera de l'écot.

HUBERT.

Madame approuve donc le mariage?

Madame JORDONNE.

Oui, oui, le mariage.

COLETTE.

COLETTE.

Quel sera mon sort!

GERARD.

Il faudra stipuler dans le contrat la dot que Madame donne à Colette.

LE TABELLION.

Bien entendu, il faut qu'elle signe & c'est pour cela que j'ai apporté la minute du contrat.

HUBERT, *à Madame Jordonne.*

La dot est-elle un peu forte, ma chere bonne?

COLETTE.

Vous êtes bien intéressé.

GERARD.

Ça peut se demander.

Madame JORDONNE.

Voici Monsieur le Docteur qui vient vous apporter les ordres de Madame.

SCENE XIX. *& derniere.*

Madame JORDONNE, HUBERT, GERARD, COLETTE, JACQUOT, LE DOCTEUR, LE TABELLION, PAYSANS.

JACQUOT.

AH! je n'en puis plus, je suis si saisi.... Colette.... Monsieur Gérard........ ma chere Madame Jordonne...

COLETTE.

Il embrasse cette méchante femme!

LE DOCTEUR.

Paix. Prêtez silence. Voici les volontés de Madame que je remets de sa part à Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Chapeau bas.

HUBERT.

Cela est juste.

LE TABELLION *lit.*

Je donne mille écus pour marier Colette.

GERARD, *à Hubert.*

Mille écus, mon gendre!

HUBERT.

Mille écus!

LE TABELLION.

En lui laissant la liberté de choisir qui elle voudra pour mari.

HUBERT.

Son choix est fait.

LE DOCTEUR.

Taisez-vous donc.

LE TABELLION.

Je donne également mille écus à Jacquot en récompense de son zèle & de son attachement pour nous.

JACQUOT.

Je ne mérite rien, je n'ai fait que mon devoir.

HUBERT.

Jacquot! cela ne nous regarde pas.

GERARD.

Passons, passons.

Madame JORDONNE.

Mais, mais vous ne laissez pas achever.

LE DOCTEUR.

Oui, paix donc. Je suis ici pour donner de l'autorité.

LE TABELLION.

Je remets à Gérard une année du loyer de ma ferme.

GERARD.

Ah ! la généreuse Dame ! la bonne Dame !

LE TABELLION.

Une année du loyer de ma ferme, si le choix tombe sur Jacquot.

GERARD.

Ecoutez donc, Monsieur Hubert : cela mérite attention. Ma fille, tu es libre.

COLETTE.

J'ai donné ma parole à mon pere.

HUBERT.

Vous voyez bien.

COLETTE.

J'épousois Hubert par obéissance ; mais mon cœur s'étoit engagé d'avance à Jacquot par inclination, & je reviens à mon premier choix.

LE DOCTEUR.

Elle est guérie : voilà l'effet de mon ordonnance.

GERARD.

Hé bien ! Jacquot, touche-là..... embrasse Colette.

LE TABELLION.

Il faut obéir à Madame.

HUBERT.

Attendez-donc..., Jarnigué !

Madame JORDONNE.

Patience, patience ; n'y a-t-il pas encore quelque petite chose ?

LE TABELLION.

Oui : cela regarde Monsieur Hubert.

HUBERT.

Cela me regarde ?

LE TABELLION.

A l'égard d'Hubert, comme je veux que tout le monde soit heureux, je permets, s'il n'épouse pas Colette ; qu'il donne la main à Madame Jordonne, & je le fais Concierge du Château.

HUBERT.

Allons, la volonté de Madame soit faite. Vous êtes riche, Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Et vous trop intéressé. J'aime encore mieux rester telle que je suis ; mais vous ne profiterez pas moins des bontés de Madame.

HUBERT.

Je gagnerai encore à ce marché-là.

LE DOCTEUR.

Vous avez l'ame noble.

Madame JORDONNE.

Cependant, Monsieur le Docteur, vous m'aviez promis un mari de votre main.

LE DOCTEUR.

Le voici, Madame Jordonne, ma petite Catherine : paix, paix; n'en disons rien devant ces gens-là, & demain nous terminerons.

Madame JORDONNE.

Oui, oui : mais, si vous faites le vieux devant le monde, songez toujours à être jeune dans le ménage.

LE DOCTEUR.

C'est bien mon intention, Madame Jordonne.

Madame JORDONNE.

Mais je vois ouvrir les fenêtres du Château : allons, mes amis, que la fête commence.

(Dans cet instant les fenêtres s'ouvrent, on voit paroître la Dame du Château avec sa compagnie sur le balcon.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *Allemande à la mode.*

Madame JORDONNE.

PRouvez à l'instant
Le zele ardent
Qui nous enflâme.

LE DOCTEUR.

Allons, allons gai,
Plantons le Mai ;
C'est pour Madame.

CHŒUR.

Allons, allons, gai,
Plantons le Mai ;
C'est pour Madame.

JACQUOT.

Son cœur généreux
Forme nos nœuds,
Nous rend heureux
Tous deux.

COLETTE.

Elle satisfait,
Par le bienfait,
Toujours son âme.

CHŒUR.

Allons, allons gai,
Plantez } le Mai;
Plantons }
C'est pour Madame;

Madame JORDONNE.

Dansez à l'entour,
Jeunes garçons,
Jeunes fillettes.

LE DOCTEUR.

Célébrez ce jour
Par vos chansons,
Vos amourettes.

JACQUOT, *à Colette.*

Dans mon cœur est le printems,
Dans tes yeux est l'aurore.
Ah! combien de doux instans
Ce jour va faire éclore!

COLETTE.

Chantez en chœur
Monseigneur
Le Docteur.

JACQUOT.

Même honneur
A Madame Jordonne.

(*Avec Colette.*)

Ces deux amans
Ont passé leur printems;
Mais il est pour eux des fleurs d'automne.

CHŒUR.

Ces deux amans, &c.

LE DOCTEUR.

Sans être dans mon printems,
Comme vous je moiſſonne ;
Je ſçais cueillir en tout tems
Les roſes qu'Amour donne.

CHŒUR.

Il ſçait cueillir en tout tems
Les roſes qu'Amour donne.

HUBERT, *une bouteille à la main.*

Çà, mes amis, qu'on arroſe
Ce joli Mai que l'on poſe.

CHŒUR.

Livrons-nous à la gaieté,
Le plaiſir nous enflâme.
Buvons tous à la ſanté
De cette chere Dame.
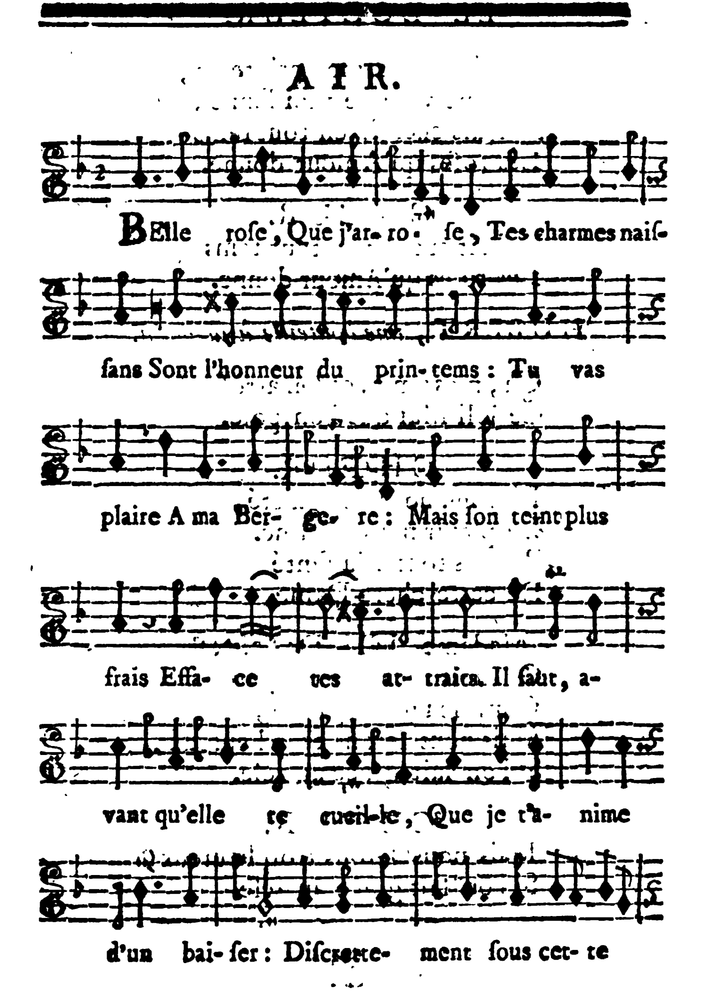
Madame JORDONNE.
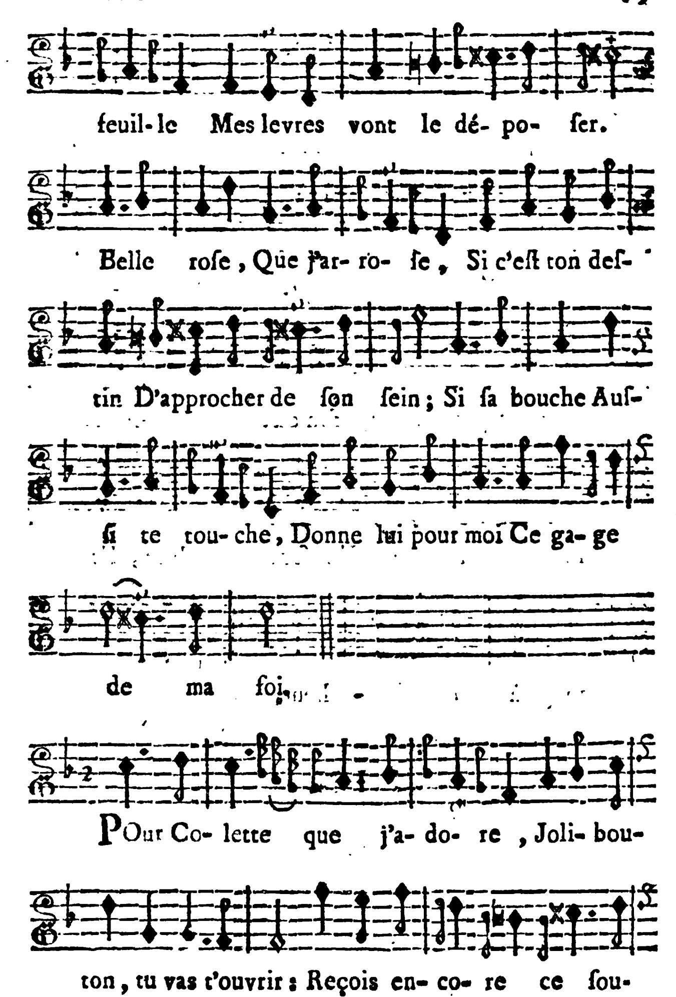
On doit regarder nos jeux
Comme une bagatelle ;
Mais nous ſerons trop heureux,
Si l'on fait grace au zele.
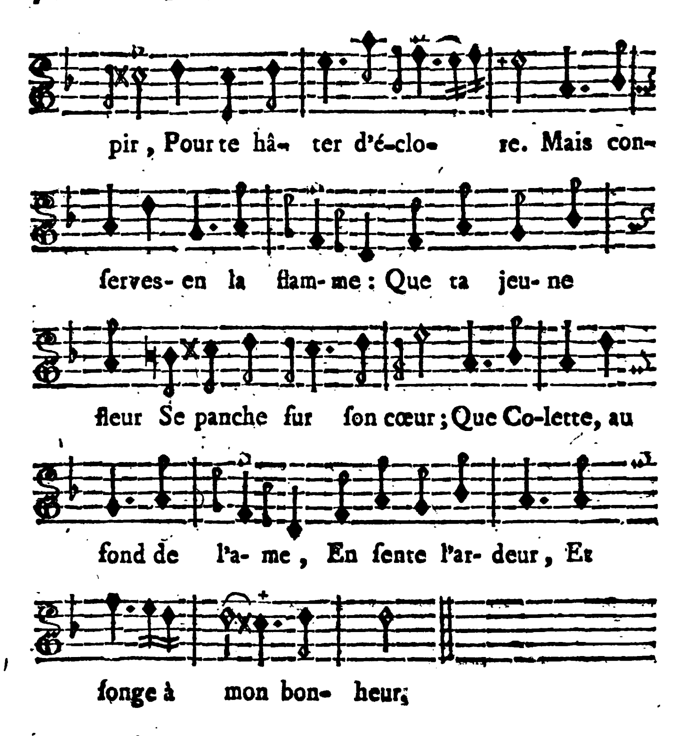
CHŒUR.

Mais nous ſerons trop heureux,
Si l'on fait grace au zele.

AIR.


Belle rose, Que j'ar- ro- se, Tes charmes naiſ-
ſans Sont l'honneur du prin- tems : Tu vas
plaire A ma Ber- ge- re : Mais ſon teint plus
frais Effa- ce tes at- traits. Il faut, a-
vant qu'elle te cueil- le, Que je t'a- nime
d'un bai- ſer : Diſcrette- ment ſous cet- te


feuil- le Mes levres vont le dé- po- ser.
Belle rose, Que j'ar- ro- se, Si c'est ton des-
tin D'approcher de son sein; Si sa bouche Aus-
si te tou- che, Donne lui pour moi Ce ga- ge
de ma foi.
POur Co- lette que j'a- do- re, Joli- bou-
ton, tu vas t'ouvrir: Reçois en- co- re ce sou-


pir, Pour te hâ- ter d'é-clo- re. Mais con-
ferves- en la flam- me: Que ta jeu- ne
fleur Se panche fur fon cœur; Que Co-lette, au
fond de l'a- me, En fente l'ar- deur, Et
fonge à mon bon- heur.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *la Fête du Château*, Divertiſſement; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 25 Septembre 1766.

MARIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: Salut; notre amé le Sieur FAVART, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public, *les Oeuvres de ſa compoſition*: S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer & réimprimer leſdites Œuvres autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes; faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion ou de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou réimprimer, faire imprimer ou réimprimer, vendre & débiter leſdites *Oeuvres*, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des

contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression & réimpression desdites Œuvres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdites Œuvres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Œuvres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingt-septieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent cinquante-neuf; & de notre Regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires de Paris, N°. 521. fol. 356, conformément au

Reglement de 1723 ; qui fait défenses Art. 41. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre , débiter , faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms , soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Art. 108. du même Reglement. A Paris ce 16 Mai 1759.

G. SAUGRAIN, Syndic.

J'ai cedé mon présent Privilége à M. Duchesne, Libraire à Paris, pour qu'il en jouisse, lui & les siens, comme d'une chose à lui appartenante suivant l'accord fait entre nous. A Paris, ce jourd'hui 12 Octobre 1759.

FAVART.